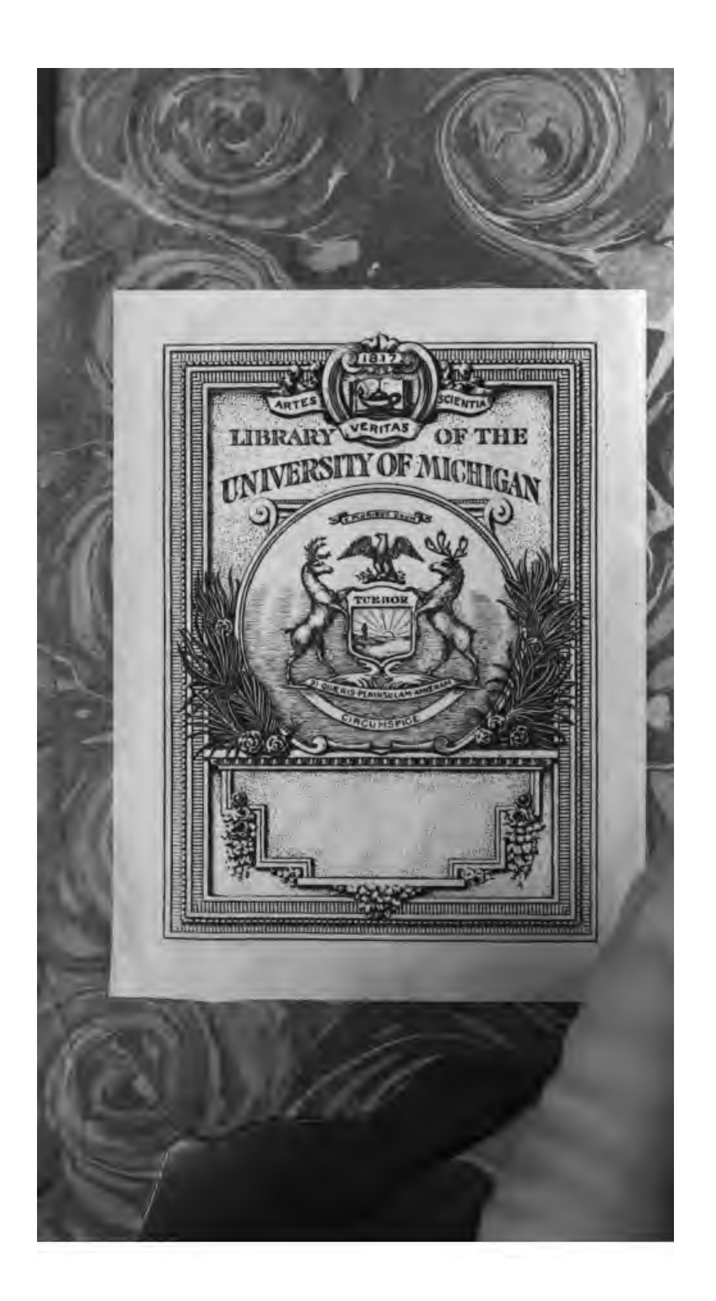




1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


460560

Pointel

LETTRES SPIRITUELLES

DE MESSIRE

PIERRE-FRANÇOIS LAFITAU

EVÊQUE DE SISTERON.

TOME II.



A PARIS,

Chez CLAUDE HERISSANT, Libraire-Imprimeur, rue Notre-Dame.

M. DCC. LVII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT DU LIBRAIRE.

L'Empressement & l'accueil favorable qu'a reçu le Recueil de 25 Lettres sur différents sujets & très-intéressants, m'a fait consommer entiérement l'Edition que j'ai publiée vers la fin de l'année 1754.

L'Auteur ayant été engagé à continuer son Ouvrage par des demandes réiterées, vient de m'adresser un second Recueil de vingt-cinq nouvelles Lettres.

Je présente cette seconde Edition en deux Volumes.

Le premier contient les 25 *Lettres que j'ai imprimées en* 1754.

Le second contient les 25 *Lettres qui n'ont point été encore imprimées, & qui sont la suite des premiéres.*

Pour remplir les demandes qui pourront en être faites par les personnes qui ont acquis le premier

Recueil ou premier Volume de ces Lettres, je leur fournirai ce second Recueil ou Volume séparément.

J'ai imprimé du même Auteur Retraite de quelques jours pour une personne du monde, in-12. 2 liv.

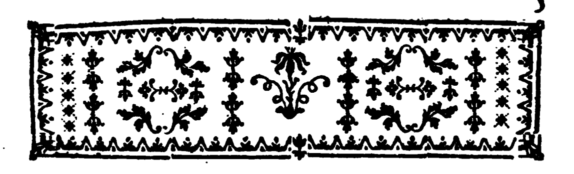
Avis de direction pour les personnes qui veulent se sauver, & d'un avis très-utile pour gagner le Jubilé, in-12. 2 l. 10 s.

Lettres spirituelles, in-12. 2 *Volumes.* 4 l. 10 s.

Le second Volume se vend séparément cinquante sols relié en veau.

Conférences spirituelles pour le cours d'une Mission, in-12. 1 *Vol.* 2 l. 10 s.





LETTRES SPIRITUELLES.

TOME SECOND.

LETTRE XXVI.

Des doutes involontaires sur la Foi.

LA Foi, ma chere Fille, eſt un grand don de Dieu, & une grande Foi eſt encore un plus grand don de ſa main. Mais quelque ferme & inébranlable qu'on la ſuppoſe, il ne faut pas croire pour cela qu'elle ſoit toujours exempte de ces rudes attaques, par où le démon cherche ſi ſouvent à l'affoiblir dans nos eſ-

vous-même, vous ne feriez qu'augmenter votre embarras ; & au lieu de parvenir par cette voie à dissiper la tentation, tout aboutiroit infailliblement à vous y enfoncer toujours davantage. La seule chose que vous ayez à examiner dans tous vos doutes sur la Foi, c'est de bien sçavoir si Dieu a parlé. Mais dès qu'il vous conste une fois qu'en effet Dieu s'est expliqué sur quelque vérité que ce puisse être, dès-lors vous n'avez plus aucune autre recherche à faire sur cette même vérité ; & il ne vous reste plus qu'à vous y tenir aveuglément soumise sur la seule autorité de Dieu qui l'a révelée.

Une chose bien consolante pour vous, c'est que, dans tous ces combats, par où le démon cherche à ébranler votre Foi, il ne sçauroit jamais tenir la victoire que de vos propres mains. Il peut vous tenter malgré vous : mais il ne sçauroit vous vaincre, si vous ne le voulez. Quand donc vous me demandez s'il est bien

vrai que, malgré tant de doutes involontaires, il soit en votre pouvoir de vous conserver dans la Foi: Oui, ma chere Fille, vous le pouvez pleinement. A la vérité ce n'est pas de vous-même que vous le pouvez: mais vous le pouvez avec le secours de la grace. Et s'il en étoit autrement, pourquoi JESUS-CHRIST auroit-il dit à saint Pierre: (a) *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté?* Comment auroit-il reproché à ses Disciples (b) qu'*ils étoient lents & tardifs à croire?* Comment même se seroit-il offensé de leur incrédulité jusqu'à leur dire avec indignation: (c) *Nation perverse & incrédule, jusqu'à quand serai-je avec vous? Jusqu'à quand vous souffrirai-je?* Le Sauveur du monde leur auroit-il fait tous ces reproches, si leur incrédulité n'avoit pas été blâmable? Et si elle étoit digne de blâme, ne s'ensuit-il pas évidemment qu'avec le secours de la grace

(a) Matth. c. 14. (b) Luc. c. 24.
(c) Matth. c. 17.

fait, comment les alimens vous nourrissent, comment l'air vous pénétre? Mais si vous croyez tout cela, si même vous le croyez sans en former aucun doute, quoique sûrement vous ne le compreniez pas, pourquoi écouteriez-vous aucun doute sur les mysteres de la Foi, par la raison seule que vous ne pouvez pas les comprendre?

Direz-vous qu'il n'est pas étonnant qu'on ait moins de peine à croire les mysteres de la Nature que les mysteres de la Religion, parce que les mysteres de la Nature sont appuyés sur le témoignage des sens, & que les mysteres de la Religion n'ont pas le même avantage? Et moi, j'en suis au contraire si étonné, que j'y trouve un surcroît de honte & d'humiliation pour la raison humaine. Car, enfin témoignage pour témoignage, n'est-il pas honteux qu'on s'en rapporte plutôt au témoignage des sens, quoiqu'on y soit si fort trompé tous les jours, qu'au témoignage de Dieu même,

lequel ne ſçauroit ni nous tromper, ni être trompé ?

Bien plus : quoique ce ne ſoit jamais ſur le témoignage des ſens, mais uniquement ſur l'autorité de Dieu qui a parlé, que notre foi doive toujours être appuyée ; ce même témoignage des ſens qui vous empêche de douter des myſteres de la Nature, ne vous porte-t'il jamais à condamner vos propres doutes ſur les myſteres de la Religion ? En combien de maniéres cependant nos propres ſens ne devroient-ils pas ſervir à confondre les révoltes de notre eſprit en matiére de Foi ?

Pour ne pas revenir ici ſur tous les exemples, que je viens tout récemment d'en donner * ailleurs, & que vous pouvez aller y conſulter, bornons-nous au Myſtere adorable de nos Autels. Parce que dans la divine Euchariſtie vous ne pouvez comprendre comment le ſacré corps de JESUS CHRIST eſt renfermé

* Conférences pour une Miſſion, pag. 35. & ſuiv.

dans un si petit espace, il se peut faire que vous en ayez été troublée plus d'une fois. Mais le témoignage même de vos sens ne vous offre-t'il pas tous les jours un mystere qui, quoiqu'il demeure toujours dans une disproportion infinie, n'est cependant guéres moins incompréhensible à votre esprit ? Et ce mystere c'est d'expliquer, ou de comprendre, comment les montagnes mêmes & les plus hautes montagnes, comment des milliers d'arbres, comment des nombreuses armées viennent tout à la fois se représenter dans un si petit espace que l'est votre œil, & comment toute cette prodigieuse multitude d'objets s'y range en un même temps sans confusion & sans mélange ? Dans le même Sacrement de nos Autels c'est un mystere encore que, quoique le corps de JESUS-CHRIST ne soit qu'une fois dans l'Hostie toute entiére, il est cependant tout entier sous chaque partie sensible de l'Hostie consacrée. Mais l'expérience des sens ne vous ap-

prend-elle pas que, dans un nombreux auditoire, le son de la voix de celui qui parle, ou qui prêche, est tout entier dans les oreilles de chacun de ceux qui l'écoutent? Dans le même Sacrement encore, c'est un mystere pour nous, que, quand on divise l'Hostie consacrée, on ne divise pas pour cela le corps adorable de JESUS-CHRIST : mais nos propres sens ne nous convainquent-ils pas que, quoique notre ame soit toute dans tout le corps, on peut cependant couper un bras, ou une jambe de notre corps, sans couper pour cela, ou diviser notre ame?

J'ose le dire : si ce faux principe avoit lieu, qu'on peut au moins douter de tout ce qu'on ne comprend pas, il faudroit absolument douter de tout ; parce que, à proprement parler, nous ne comprenons rien même de tout ce que nous voyons. Ne vous laissez donc plus abattre à la tentation. Heureusement les doutes qui vous affligent, n'ont rien en vous de volontaire ; & c'est pré-

cisément aussi parce que votre volonté n'y a aucune part, que vous ne devez pas vous en affliger. Rejettez-les, sans jamais les écouter. Humiliez-vous de la triste nécessité où vous vous trouvez de les souffrir malgré vous. Produisez des actes de Foi sur la vérité que le démon voudroit obscurcir dans votre esprit; & ne vous attristez plus de ce qui peut faire en vous un vrai sujet de mérite. Je suis, &c.



LETTRE XXVII.

Des peines d'esprit extraordinaires.

J'Appelle extraordinaires, ma chere Fille, les peines d'esprit que vous souffrez, soit parce que ce sont les plus violentes de toutes celles qu'on rencontre dans la vie spirituelle, soit aussi parce qu'on trouve assez peu de personnes qui en aient de pareilles à supporter. Dieu ne permet

en effet de si fortes épreuves qu'en faveur de certaines ames choisies qu'il veut conduire à une haute perfection ; & comme ces sortes de prédilections sont peu communes, on ne doit non plus les regarder que comme extraordinaires.

Par-là vous entrevoyez déja deux choses dans ma façon de penser. L'une, que je regarde ces peines d'esprit extraordinaires comme un des plus grands supplices qu'on puisse endurer en ce monde. L'autre, que je les regarde aussi comme un des plus grands bienfaits de Dieu dans les ames qu'il en veut bien favoriser. Ne craignez donc pas que je taxe de pure foiblesse d'esprit toutes ces frayeurs excessives, & tous ces troubles intérieurs qui vous agitent si vivement. J'y reconnois visiblement une des plus rudes épreuves, par où Dieu ait coûtume de faire passer certaines ames privilégiées, qu'il veut élever en gloire. Mais par la même raison, n'espérez pas non plus que j'approuve en

vous tous ces ſentimens trop naturels, qui vous font regarder votre état comme étant digne de compaſſion. Je ſoûtiens au contraire que, plus cet état de peines interieures eſt pénible à la nature, & onéreux à l'amour propre, plus vous devez bénir Dieu des grandes vuës de ſanctification qu'il a ſur vous. Ne parlons aujourd'hui que de la rigueur de cet état. Dans la Lettre ſuivante nous traiterons des grands avantages qu'il renferme.

Plus j'examine avec attention toutes ces craintes exceſſives, toutes ces frayeurs mortelles, toutes ces cruelles terreurs qui forment les peines d'eſprit dont je parle, & qui roulent indiſtinctement ſur tous les différens maux de l'ame & du corps dont on peut ſe croire menacé; plus je me crois autoriſé à avancer que ces mêmes peines d'eſprit ſont terribles. Je dis terribles, conſidérées en elles-mêmes. Je dis terribles, conſidérées dans leurs effets. En elles-mêmes, elles ſont communément

ſi violentes qu'on craint quelquefois d'en perdre la raiſon. Dans leurs effets, elles font quelquefois les plus douloureuſes impreſſions ſur le corps même.

I. En elles-mêmes : on en diſtingue de deux ſortes, ſelon les deux différentes ſortes d'objets vers leſquels elles ſe portent ; des craintes qui roulent ſur les maux de la vie préſente ; & des craintes qu'excite la conſidération des maux de la vie future. Les unes ſont appellées craintes naturelles ; les autres, craintes ſurnaturelles : mais toutes ſi vives & ſi immodérées qu'elles portent le trouble, pour ainſi parler, juſques dans les moëlles de l'ame.

Dans les craintes naturelles, ce ſont pour la plûpart, ſur ſa ſanté, ſur ſa vie même, des terreurs paniques, que la raiſon condamne, & qui n'ont pour l'ordinaire d'autre fondement qu'une imagination bleſſée, mais une imagination ſi frappée qu'elle n'écoute plus aucune ſorte de raiſon : des perſonnes ainſi peinées

ſont toujours les premiéres à en convenir & à ſe condamner. Cependant plus elles s'amuſent à raiſonner elles-mêmes, plus elles augmentent leurs peines. C'eſt un clou dans leur tête qui tient leur mal toujours préſent à leur eſprit. Souvent même ce ſont pluſieurs clous à la fois qui aſſujettiſſent toutes leurs penſées à tout ce qui peut leur faire le plus de peine. Dans cet état d'agitation & de trouble elles ne ſont capables d'aucune ſorte d'affaire. A peine ſont-elles en état de donner une attention convenable à leurs exercices de pieté; & tant que l'accès dure avec cette violence, il faut que tout ſe reſſente de l'impreſſion de crainte qui les domine. Ce n'eſt pas que de temps en temps Dieu ne ſuſpende les opérations du démon qui s'y mêle toujours, & qu'il ne procure par-là du relâche à une ſi grande torture d'eſprit. Quelquefois même il conſole l'ame par des ſuavités qui la dédommagent abondamment de pareilles ſouffrances. Mais pour l'ordinaire ces

intervalles de douceurs céleſtes ſont courts, & les repriſes du mal lui ſuccédent bien vîte. Souvent même, s'y l'on y fait bien attention, l'on s'appercevra aiſément que ces momens de bénédiction n'étoient que le pronoſtic de quelque prochaine tempête, plus violente encore que les précédentes.

Cependant plus terribles encore ſont toutes ces craintes ſurnaturelles, où l'on voit quelquefois de pauvres ames ſi alarmées ſur la juſtice de Dieu à la vuë de tous les pechés de leur vie paſſée ; & où quelquefois auſſi on en voit d'autres ſi intimidées par le danger preſque continuel auquel elles ſe trouvent expoſées d'en commettre tous les jours de nouveaux, qu'on peut dire d'elles toutes qu'elles paſſent ce rude temps d'épreuves extraordinaires dans un des plus douloureux genres de martyre qui ſe puiſſe imaginer.

Les premiers croient leurs pechés trop griefs & trop multipliés pour oſer ſe flatter qu'ils aient été par-

fois les plus douloureuses impressions sur le corps ; & je n'en parle ici que parce qu'il m'a paru dans plus d'une occasion que vous en étiez très-étonnée. Mais est-ce donc que nous ne voyons pas tous les jours les grandes afflictions d'esprit se peindre jusques sur le visage de ceux qui les souffrent ? J'ai vû un jeune homme, qui, pour avoir passé une seule nuit dans un continuel danger de faire naufrage, se trouva le lendemain au point du jour avoir tous ses cheveux aussi blancs qu'on les a communément dans la plus extrême vieillesse. J'ai pareillement connu en ma vie plus d'une personne en qui, dans leurs peines d'esprit, une subite & vive crainte causoit sur le champ des especes d'étouffemens qui sembloient les suffoquer, une agitation dans le sang qui approchoit des plus violens accès de fiévre, un si grand tremblement de tout le corps, des frissons même si sensibles, & un épuisement si universel de toutes leurs forces, qu'elles en

en perdoient, avec le repos de l'eſprit, toute envie de manger & de boire, le goût même des alimens, & qu'elles paſſoient les jours & les nuits ſans pouvoir reprendre qu'une très-petite partie de leur ſommeil ordinaire. Vous même n'aurez-vous jamais entendu dire à aucun Médecin que, quand une perſonne qui eſt dangereuſement malade s'eſt une fois frappé l'eſprit d'une vive crainte de mourir, cette crainte ſeule eſt capable d'empêcher en elle tout l'effet des remedes ?

Ne ſoyez donc plus ſurpriſe d'éprouver que les altérations de votre ame altérent les diſpoſitions de votre corps. L'union de l'ame avec le corps eſt quelque choſe de ſi intime, qu'au moins dans les grands maux il ne paroît preſque pas poſſible que les atteintes de l'un ne dérangent les opérations de l'autre.

Ce que je trouve de ſurprenant, c'eſt que, malgré des effets ſi extérieurs & ſi ſenſibles, il puiſſe encore

le ſentiment de la nature du conſentement de la volonté, vous croyiez pour cela tout perdu : vous avez d'autant plus de tort, qu'au contraire c'eſt alors que vous êtes dans l'état où Dieu vous veut. Oui, ma chere Fille, je le répete ; toutes ces agitations intérieures qui vous troublent l'imagination, toutes ces aridités qui vous deſſechent le cœur ; toutes ces ténébres qui obſcurciſſent votre eſprit & qui vous font tant de peine, ce ſont là, ſans en excepter aucune, autant de différentes attaques que Dieu permet, & autant de différens moyens dont il ſe ſert pour l'exécution de ſes deſſeins ſur vous.

Quels ſont donc les deſſeins de Dieu ſur vous dans les peines d'eſprit qui vous affligent ? Comment eſt-ce que, par ces mêmes peines d'eſprit, Dieu exécute & accomplit les favorables deſſeins qu'il a ſur vous ? Dans l'explication de l'une & l'autre de ces deux demandes, vous allez voir en peu de mots tout le myſtere bientôt développé.

I. Quels sont les desseins de Dieu sur vous en permettant les troubles qui vous agitent ? N'en doutez pas d'un instant, ma chere Fille, Dieu veut vous purifier par toutes ces peines intérieures. Il veut vous faire expier vos pechés en ce monde, laver les taches qu'ils ont imprimées en votre ame, vous acquitter envers sa justice de la peine temporelle qu'ils vous ont meritée. Il veut que vous fassiez, en tout ou en partie, votre purgatoire en cette vie; & c'est par bonté qu'il le veut, pour vous épargner les horribles tourmens que vous auriez à souffrir dans l'autre vie.

Ce principe une fois établi comme incontestable, je vous le demande présentement : De quoi payeriez-vous, si Dieu lui-même ne se donnoit ainsi le soin de retirer le payement que vous lui devez pour vos pechés ? Je conviens que vous êtes assez exacte à remplir les devoirs de votre état : mais après tout, cet état, quelque retiré, quelque régulier, quelque saint qu'il soit par

lui-même, eſt-ce un état de peines qui approchent de celles qu'on ſouffre en Purgatoire ? Si vous penſiez de la ſorte, ce ſeroit connoître bien peu ces horribles tourmens, auxquels tous les maux de ce monde ne ſçauroient être comparables. Quelle proportion en effet pourroit-il y avoir entre quelques pratiques de mortification que vous faites, & un feu que ſaint Thomas dit ne différer du feu de l'Enfer que dans ſa durée ? Du reste, n'êtes-vous pas bien logée, bien vêtue, bien nourrie, bien ſoignée ? Je vois que vous êtes heureuſe juſques dans l'eſtime & la conſidération que les autres ont pour vous. A quelques infirmités près, généralement tout vous rit ; & dans un genre de vie, où le corps même eſt encore ſi fort épargné, vous trouveriez mauvais que Dieu y ſuppleât par des peines d'eſprit ?

Non, ma chere Fille, il n'en doit pas être ainſi. Pour être lavée de toutes les ſouillures que votre ame a contractées par ſes pechés, il faut

ou que vous vous atttendiez à en être purifiée dans l'autre monde par le feu du Purgatoire, ou qu'il y ſoit ſuppléé en celui-ci par ces terribles purifications, par où Dieu veut bien quelquefois faire paſſer certaines ames choiſies qu'il a deſſein d'élever en gloire.

Loin donc de vous plaindre dans tous ces violens orages que le démon excite dans votre ame, & qui troublent tout le repos de votre vie, eſtimez-vous heureuſe de la grande utilité que vous en retirez. Au fort de vos plus grandes tribulations dites-vous ſouvent à vous-même : O mon ame, il eſt vrai que tu ſouffres ; mais n'as-tu pas merité de ſouffrir encore bien davantage ? Ne vaut-il pas encore mieux être plongée dans l'horreur de tous ces troubles qui te déſolent, que d'être enſevelie dans toute l'horreur des flammes ? Courage donc, mon ame : tu fais ici ton purgatoire ; & peut-être qu'en ſortant un jour de ce miſérable monde, rien ne retardera le

bonheur que tu attends d'aller posséder ton Dieu.

II. Comme est-ce que Dieu exécute en nous le dessein qu'il a conçu de nous purifier en ce monde? C'est toujours par la pénitence que ces sortes de purifications se font: mais je dis par une pénitence, qui tienne quelque chose de la rigueur de celle que les ames séparées de leur corps font dans le Purgatoire. Or c'est ce qui se trouve, non-seulement dans la rigueur, mais encore dans la durée de toutes ces grandes peines d'esprit dont nous parlons; & c'est ce qui se fait de la maniére que voici.

Que l'ame sente dans toute sa force la rigueur & le poids d'une si rude épreuve, c'est d'abord une punition bien meritée de toutes ses infidélités passées; & c'est aussi par la vive douleur que lui cause un si rigoureux châtiment, qu'elle commence de satisfaire à Dieu pour ses pechés. Que, frappée ensuite de la grandeur de ses maux, elle vienne

à en deſirer la fin ; dans la crainte que ce deſir trop naturel, & peut-être trop empreſſé, ne nuisît à ſa ſoumiſſion, cent fois le jour elle dit à *D*ieu que, malgré ſa répugnance naturelle à porter une croix ſi peſante, elle l'accepte & s'y ſoumet de tout ſon cœur. Pour cet effet elle déſavoue toutes les révoltes indélibérées de la nature, tous ſes dépits, toutes ſes impatiences, tous ſes murmures : elle gémit de ſa foibleſſe, elle rougit de ſa lâcheté, elle demande pardon à Dieu de toutes ſes réſiſtances à ſes ſaintes volontés ; & à la vuë de cette contrariété de ſentimens que lui oppoſe ſon amour propre, elle s'humilie, elle ſe confond, elle s'abyſme dans la penſée de ſon néant. En tout & par-tout, il eſt vrai, ce ſont là des combats qui l'exercent, & des épines qui la déſolent : elle en a l'eſprit & le cœur également déchirés. Mais en cela même auſſi, c'eſt une pénitence d'autant plus propre à la pu-

rifier, que la pénitence est plus rude & plus rigoureuse.

Joignez présentement à de si cuisans chagrins la longueur de leur durée. Car, ma chere Fille, il ne faut pas vous le dissimuler; ces sortes de peines d'esprit ne sont pas des maux de quatre jours. Du moins est-il très-ordinaire de les voir durer long-temps. Saint François d'Assise en fut tourmenté pendant trois ans, avec cette circonstance que la compagnie & la solitude lui étoient également à charge. Après en avoir été travaillée pendant trente ans, à sa mort la bienheureuse Mere De Chantal témoigna encore qu'elle n'en étoit pas entiérement délivrée. Pour moi, je n'en ai point vu qui aient subsisté moins de deux ans; & j'en sçais qui, depuis huit ou dix ans, continuent encore aujourd'hui, sans qu'on puisse conjecturer s'ils doivent bientôt finir. Heureusement le Seigneur vous donne de secrets pressentimens que les vôtres finiront bientôt. Adorez ses desseins. Bénis-

ſez-le dans les vuës qu'il a ſur vous, & tâchez de ſortir de cette épreuve, auſſi pure que l'or qui ſort du creuſet.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXIX.

Des révoltes de la nature contre les peines d'eſprit.

QUe la nature ſe révolte contre des peines d'eſprit qui la déſolent, & qu'en même temps elle faſſe tous ſes efforts pour tâcher de s'en délivrer, la choſe n'eſt pas ſurprenante. On ſçait aſſez que la nature n'aime nullement à ſouffrir. Mais vous ne devez, ma chere Fille, ni vous inquiéter de ſes révoltes, ni vous prêter à ſes efforts. Vous ne devez pas vous inquiéter de ſes révoltes, parce qu'elles ne vous ſont pas libres. Vous ne devez pas vous prêter à ſes efforts, parce qu'ils ſont très-inutiles.

I. Les révoltes intérieures, dont vous vous plaignez, sont totalement indélibérées. La grace ne détruit point la nature: ainsi vous ne devez nullement vous inquiéter de toutes ces différentes saillies de la nature que vous ne pouvez ni empêcher, ni totalement contenir. Vous devez au contraire vous attendre à la voir sans cesse se soulever contre tout ce qui la contrarie; & la peine même que vous en avez, doit vous servir de preuve qu'elles ne vous sont pas libres.

Mais, dites-vous, ces sortes de révoltes sont en moi si vives & si continuelles, que je ne puis me persuader que, souffrant avec tant de répugnance, je souffre avec mérite. J'éprouve des soulévemens intérieurs de l'amour propre, des révoltes dans tous mes sens, des mouvemens d'impatience, des saillies de dépit & de murmure, j'allois presque dire, des especes de blasphèmes contre Dieu & contre mon état; qui, tout indéliberés qu'ils sont, me font crain-

dre quelquefois qu'ils ne ſoient criminels. Dans les mêmes épreuves les Saints ont-ils eu à combattre la même répugnance ?

Oui, ma chere Fille, ceux d'entre eux qui ont eu les mêmes peines d'eſprit à ſubir, ont eu auſſi les mêmes contrariétés de la nature à eſſuyer. Bien plus : elles ont été ſi étranges dans le ſaint homme Job, que, de tous les maux dont il fut aſſailli, celui qu'il trouvoit le plus dur à ſupporter, c'étoit de ſe ſentir intérieurement contrarié par la nature dans tout ce que la grace demandoit de lui. Sa plus grande peine étoit d'éprouver au dedans de lui des ſentimens de révolte contre toutes les diſgraces que le Seigneur lui ménageoit. Auſſi s'écrioit-il dans toute l'amertume de ſon cœur : Grand Dieu, * *comment ſouffrez-vous qu'il y ait rien en moi d'oppoſé à vos ſaintes volontés ?* Le Roi Prophete n'a pas fait difficulté de nous apprendre que, tant quil n'eut à ſe défendre que contre ſes

* Job. c. 31. ℣. 20.

ennemis du dehors, il eut toujours le temps de reſpirer ; mais que, dès qu'il eut à ſe garantir des ennemis du dedans, la guerre que lui livrerent (a) *les illuſions de ſes propres ſens, fut ſi vive qu'il en avoit pouſſé vers le ciel des cris qui reſſembloient à des rugiſſemens.* Que ſignifient autre choſe toutes ces expreſſions de ſaint Paul, qu'il (b) *voit dans ſon corps une loi qui s'oppoſe à la loi de l'eſprit, & qu'elle l'aſſervit même à la loi du peché*, juſqu'à (c) *ne pas comprendre ce qu'il fait*, juſqu'à (d) *ne pas faire le bien qu'il veut*, juſqu'à (e) *faire au contraire le mal qu'il ne veut pas*, ſi ce n'eſt qu'il ſe trouvoit aſſujetti à reſſentir en lui toutes les mêmes révoltes de la nature que vous éprouvez ?

Mais ce qui raſſuroit tous ces grands Saints, c'eſt que, ſi d'un côté ils étoient affligés d'éprouver au dedans d'eux-mêmes de pareils ſou-

(a) Pſ. 37. ℣. 7. (b) Rom. c. 7. ℣. 18.
(c) Ibid. ℣. 15. (d) Ibid. ℣. 15. & 19.
(e) Ibid.

lévemens contre les volontés de Dieu, de l'autre ils se consoloient pleinement sur ce que leur volonté n'y avoit aucune part; & c'est, ma chere Fille, ce que vous ne faites pas. Imitez-les dans le juste discernement qu'ils en sçavoient faire, & vous aurez bientôt un tourment de moins à souffrir.

II. Pour ce qui est des efforts que vous faites pour tâcher de dissiper vos peines d'esprit, non-seulement je vous garantis tous ces efforts très-inutiles, mais encore je vous les garantis très-nuisibles au repos d'esprit que vous cherchez. Il n'est pas en effet au pouvoir de l'homme d'empêcher, par ses seules forces naturelles, les terribles impressions qu'une crainte excessive fait immédiatement sur nos ames. Allez-moi dire, par exemple, qu'au moment qu'une personne se trouve attaquée par des voleurs qui menacent sa vie, il lui soit libre de ne pas craindre pour ses jours & de ne pas sentir, à l'instant même, tout son sang se glacer dans ses veines. Dites à peu-près la même

chose de toute peine d'esprit, qui se trouve portée à l'excès; & concluez que, dès qu'il n'est pas possible à l'homme de s'en débarrasser par ses seules forces naturelles, c'est très-inutilement qu'il chercheroit en lui-même le moyen de s'en délivrer. Point d'autre remede à ce mal que la soumission & la patience.

Cependant on peut dire que la tentation la plus ordinaire des personnes qui souffrent de grandes peines d'esprit, est de faire les plus grands efforts pour tâcher de s'en délivrer. Comme Dieu, pour les mieux purifier, semble pendant un temps être sourd à leurs priéres, elles cherchent dans leur propre industrie le soulagement que Dieu leur refuse; & elles ne s'apperçoivent pas qu'au contraire plus elles se donnent de mouvemens inquiets pour écarter la tentation, plus elles s'y enfoncent. Est-il rien en effet de plus propre à aigrir nos maux, que d'en avoir l'esprit toujours occupé, d'en envisager sans cesse toute la rigueur, de

gémir continuellement ſur la longueur de leur durée, & de nourrir ainſi au dedans de ſoi-même ce grand féu d'imagination, qui eſt très-ſouvent la principale cauſe, & qui eſt toujours au moins le ſiége de nos plus grands troubles?

Qu'avez-vous donc à faire à cet égard? C'eſt d'avoir toujours préſent à votre eſprit le but de perfection, auquel Dieu veut vous élever, & de ne pas vous arrêter à conſiderer les moyens rigoureux qu'il y emploie. Qu'un homme paſſe à gué quelque torrent fort rapide, ou qu'à travers mille précipices il grimpe ſur la pointe des rochers, juſqu'au ſommet des plus hautes montagnes, il pourra s'en tirer avec ſuccès, pourvû qu'il regarde toujours devant lui. Mais s'il s'arrête à conſiderer ou la vîteſſe des eaux qui coulent rapidement à ſes côtés, ou la profondeur des abyſmes que l'élevation des rochers lui laiſſe entrevoir ſous ſes pieds, cette vuë ſera capable quelquefois de lui faire tourner la tête, & de cauſer ſa perte,

On dit de ſaint Pierre qu'il marcha ſur les eaux avec aſſurance, tandis qu'il eut les yeux fixés ſur Jeſus-Chriſt, qui l'attendoit au bord du rivage ; mais que, dès qu'il eut détourné ſes regards de deſſus ſon divin Maître pour ne plus conſiderer que les flots ſur leſquels il marchoit, dès-lors auſſi il commença à enfoncer. Appliquons ces exemples aux perſonnes qui dans les voies de Dieu ſouffrent des peines d'eſprit extraordinaires, & diſons qu'elles ne doivent ouvrir les yeux que pour voir le but où elles vont, ſans jamais détourner la vuë pour examiner les difficultés qu'elles y éprouvent. Au-lieu de ſoulager leurs peines, elles ne feroient qu'augmenter leur embarras.

La conſéquence que vous en devez tirer, c'eſt que, pour maxime inviolable, vous devez vous preſcrire de ne jamais approfondir le ſujet de vos craintes, & de ne jamais non plus raiſonner vous-même pour tâcher de les diſſiper. L'imagination, ſur-tout quand elle a une fois été frappée, n'écoute aucune raiſon. Vous devez

au contraire, autant que vous le pourrez, ne donner nulle attention à ce que vous souffrez, & ne vous y arrêter jamais que le moins qu'il vous sera possible. Je vous conseille même de travailler à en écarter la pensée, soit en appliquant fortement votre esprit à quelque affaire sérieuse, soit aussi en cherchant à vous distraire par des amusemens innocens. Je sçais que la chose est difficile; & que l'idée de vos peines est un clou qu'il n'est pas aisé de s'ôter de la tête. Mais vous devez vous y appliquer de votre mieux, & esperer que Dieu vous y aidera.

L'avis est si important que, même après que Dieu vous aura fait la grace de vous affranchir totalement d'une épreuve si redoutable à la nature, il faudra que vous preniez un soin tout particulier d'en écarter jusqu'au simple ressouvenir. Sans cela il seroit très-dangereux que vous ne vous rengageassiez par votre imprudence dans les mêmes tortures d'esprit, dont il aura plû à Dieu de vous délivrer. Je suis, &c.



LETTRE XXX.

Des fréquentes viciſſitudes qu'on éprouve dans les peines d'eſprit.

VOus êtes donc étonnée, ma chere Fille, de vous trouver intérieurement tantôt plus troublée, & tantôt plus tranquille; quelquefois plus triſte, & quelque autre fois moins abbatue; aujourd'hui dans la plus extrême ſéchereſſe, & le lendemain toute ranimée par des conſolations ſenſibles: mais jamais dans un état de conſiſtance. Et moi, je ſuis encore plus ſurpris de votre ſurpriſe même. Entendons-nous donc guéres parler d'autre choſe dans les voies de la vertu que des continuelles viciſſitudes qu'on y eſſuie? Nous-mêmes éprouvons-nous rien de plus conſtant que les inconſtances de notre propre ſituation?

Pourquoi donc, jusques dans les terribles peines d'esprit qui vous tourmentent si souvent, vous arrive-t'il de temps à autre d'avoir quelques uns de ces doux momens, qui nous dédommagent si abondamment de nos souffrances ? C'est que si d'une part Dieu veut ménager vos vrais interêts, de l'autre il veut aussi ménager votre foiblesse. Il ménage votre foiblesse par les consolations qu'il vous donne ; & il ménage vos vrais interêts par les peines d'esprit qu'il vous envoie. Deux vérités qui vont vous faire sentir combien cette alternative de biens & de maux étoit convenable à vos besoins.

I. A prendre les choses à la rigueur, nous ne devrions jamais être en ce monde sans avoir toujours quelque peine d'esprit ou de corps à souffrir. Quand on a merité l'Enfer, ne l'eût-on merité que par un seul peché mortel, on ne sçauroit trop faire pour expier une telle offense. Mais quand on a eu le malheur de commettre autant ou plus de pechés

mortels qu'on n'a peut-être deja vécu de jours sur la terre : quand on en a commis de presque toutes les especes, & qu'on y a croupi des temps considerables : quand encore tous les jours on nourrit des défauts, & qu'on donne dans des imperfections, dont la tache, quelque légere qu'on la suppose, doit être lavée par les eaux de la pénitence ; il est sûr que la vie ne sçauroit jamais être trop longue pour les expier. J'ajoûte qu'il faudroit être bien peu instruit des principes de notre sainte Religion pour avoir d'autres sentimens. Mais où est l'homme qui pourroit soûtenir longtemps une vie, laquelle se passeroit toute entiere dans la peine, sans jamais rien ressentir de tout ce qui peut en adoucir l'amertume ?

Helas ? Si malgré les consolations sensibles, dont Dieu veut bien quelquefois assaisonner nos maux, nous ne laissons pas de trouver nos croix encore trop pesantes ; que seroit-ce s'il les laissoit toujours sans aucun adoucissement ? S'étonner donc

de cette grande alternative de biens & de maux, que nous éprouvons tous au dedans de nous-mêmes, ce seroit trouver étrange que, pour ménager l'infirmité de ses enfans, le meilleur & le plus tendre de tous les Peres veuille bien encore, malgré leur indignité, temperer par l'onction de ses graces les vifs sentimens de leur douleur.

Mais je sens parfaitement que ce n'est pas là non plus ce qui fait précisément le sujet de votre surprise. Ce qui vous étonne dans ce flux & reflux de bons & de mauvais momens qui se succedent en nous les uns aux autres, ce ne sont pas ces retours de suavités secrettes, qui viennent quelquefois dissiper nos chagrins. C'est au contraire que ces retours de ferveurs & de consolations sensibles ne sont pas, à votre gré, assez fréquents : vous voudriez qu'ils durassent toujours ; & que, quand une fois ils ont rappellé la lumiére dans votre esprit, ou ramené le calme dans

votre cœur, ils ne disparussent plus; pour ne plus aussi ceder la place ou à de nouvelles ténébres, ou à de nouveaux dégoûts. Vous voudriez être toujours bien à votre aise, & ne jamais rien souffrir; goûter sans cesse les douceurs d'une vie tranquille, & n'en supporter jamais les ennuis; être toujours sur le Thabor, & jamais sur le Calvaire. C'est-à-dire que vous voudriez sur la terre l'état des Bienheureux dans le ciel; & parce qu'il s'en faut beaucoup que la chose soit ainsi, vous croyez que tout en iroit mieux s'il en étoit autrement.

Erreur grossiére que celle-là, ma chere Fille; erreur même d'autant plus dangereuse qu'elle ne tendroit pas à moins qu'à censurer les sages dispositions de la providence de Dieu sur nous. Si Dieu nous tenoit toujours dans la peine, nous pourrions nous décourager : si au contraire il nous tenoit toujours dans la joie, nous pourrions nous énorgueillir. Il a donc fallu un mêlange de biens

& de maux, qui se servissent mutuellement de contrepoids les uns aux autres.

II. Par-là même il nous faut des croix, mais des croix temperées par des consolations : & c'est aussi la conduite que Dieu a tenue dans tous les temps. En voulez-vous la preuve dans des exemples bien marqués ? Je vous les présenterai ici d'autant plus volontiers, qu'ils ne peuvent être que très-connus de vous, & qu'il ne sçauroit y en avoir de plus authentiques. Je parle de cette suite d'événemens, tantôt tristes, & tantôt joyeux, que l'Evangile nous raconte du glorieux saint Joseph. D'abord je le vois tout troublé de la grossesse de Marie, & ensuite je le vois tout rassuré sur ce même sujet. Quelques mois après je l'apperçois tout transporté de joie de voir le Fils adoré des Bergers ; & presque aussi-tôt après je le trouve replongé dans la plus grande tristesse sur la maniére dont on a reçu dans Jerusalem la nouvelle qu'ils en ont répandue. A

cette même frayeur ſuccédent l'apparition de l'Etoile & l'adoration des Mages, qui le raviſſent en admiration ; & , d'abord après une ſi grande allégreſſe ſurvient la fureur d'Hérode qui le remplit des plus vives terreurs. Encore tout plein de ces derniéres alarmes, ſi d'une part il trouve dans l'ordre qu'il reçoit de tranſporter l'Enfant nouveau né en Egypte, la conſolation de le ſouſtraire par ſa fuite aux pourſuites du Tyran, de l'autre il trouve dans le même ordre la cruelle incertitude du temps de ſon retour en Galilée.

Je vous le demande préſentement, ma chere Fille, ſont-ce là des ſituations toujours conſtantes dans le calme, ou toujours conſtantes dans le trouble ? Vous le voyez : ce n'eſt ni l'un ni l'autre. Cependant c'étoit autant de différentes diſpoſitions ordonnées de Dieu même, par rapport à ſon propre Fils. Plaignez-vous maintenant de ce que vous êtes tantôt tranquille, tantot troublee ; quel-

quefois dans la clarté des vuës & des lumiéres, & quelque autrefois dans la confusion de vos pensées; aujourd'hui eloquente sur les opérations de Dieu en vous, & le lendemain dans une impuissance absolue d'en parler: ou plutôt reconnoissez que * *le Disciple ne doit pas être au-dessus du Maître*, que les membres d'un même corps ne doivent pas être mieux traités que leur Chef; & ne cherchez plus un repos parfait & durable sur la terre: vous ne l'avez que dans le Ciel. Désormais bénissez le Seigneur des mêmes arrangemens de sa Providence, qui jusqu'ici ont peut-être fait le suiet de vos plaintes. Pour cet effet songez que, si d'un côté, par amour pour nous, Dieu nous envoie des peines d'esprit ou de corps qui nous purifient; de l'autre, par condescendance pour notre foiblesse, & pour ne pas nous laisser continuellement exposés à gémir ou même à succomber sous des coups qui nous seroient portés sans dis-

* Matth. c. 10. ℣. 24.

continuation & ſans relâche, il leur ſubſtitue de temps à autre des douceurs & des joies qui en interrompent le cours. Je ſuis, &c.



LETTRE XXXI.

De la maniére de ſe bien conduire dans les peines d'eſprit extraordinaires.

CE ne ſera jamais, ma chere Fille, par des priéres trop empreſſées que vous obtiendrez de Dieu la fin des maux que vous ſouffrez. Il eſt même étonnant que la longue expérience que vous en faites, ne vous en ait pas encore pleinement convaincue. Quels vœux ardens n'avez-vous pas d'abord offerts pour cela au Seigneur? Quels Saints du Paradis n'avez-vous pas intereſſés auprès de lui? Combien de neuvaines n'avez-vous pas faites, tandis que vous eſperiez tout de l'ardeur de vos priéres? Mais auſſi

à quel abandon de vos pratiques de piété ne vous êtes-vous pas livrée, quand elles n'ont pas eu le ſuccès que vous en attendiez ? Or en tout cela qu'avez-vous fait ? Vous avez grandement témoigné à Dieu tout votre amour propre ; & voilà tout. Du reſte vous avez eu lieu de comprendre deux choſes que vous ne devriez jamais oublier : l'une, que quand nous demandons des graces, dont la conceſſion ſeroit préjudiciable aux deſſeins de Dieu ſur nous, c'eſt une vraie grace de ſa part que le refus qu'il nous en fait : l'autre, que, loin de diſcontinuer nos exercices ordinaires de dévotion pour de ſemblables refus, nous devons au contraire les continuer avec encore plus d'application. En deux mots : laiſſez faire Dieu, & continuez de bien faire. Dans ces deux ſeuls points conſiſte l'art de vous bien conduire dans vos peines d'eſprit. Vous en allez convenir.

I. D'où vient que, nonobſtant ce grand nombre de prières, vous n'avez

pu encore, depuis tant de temps, obtenir la cessation de vos peines intérieures? C'est que, par une bonté particuliére & spéciale pour vous, Dieu vous veut élever en gloire; qu'il vous destine une haute place dans le ciel; que, pour y parvenir, il faut nécessairement en vous un degré de mérites qui réponde au degré d'élevation auquel il vous appelle; que, pour opérer en vous ce degré de mérites qui doit être proportionné à la place marquée qui vous attend dans le Paradis, il a permis, ou ordonné, les peines d'esprit que vous souffrez comme un moyen propre à les acquerir; & que, quand il a décerné la mesure de ces mêmes peines, il en a aussi déterminé la durée.

Autant donc que Dieu veut vous rapprocher de son thrône dans le séjour de sa gloire, autant veut-il que vous souffriez les peines qui doivent vous y aider; & s'il vous accordoit aujourd'hui la fin de vos maux, vous n'arriveriez pas à la fin

qu'il s'est proposée, parce qu'il vous en retireroit les moyens. Priez présentement, gémissez, pleurez, exhalez votre cœur en soupirs devant lui. A la vérité vous obtiendrez par-là de grandes graces pour supporter vos maux avec plus de patience : mais pour ce qui est de leur entier affranchissement, ne l'attendez qu'après que le temps, qu'il a marqué pour les finir, sera expiré. Plus Dieu vous aime, plus vous devez compter qu'il vous laissera remplir sur votre croix toute la durée de ce même temps qu'il a résolu de vous y tenir attachée. Vous en détacher plutôt sur la terre, ce seroit nuire au bonheur qui vous attend dans le ciel.

Dans cette position quel parti prendre ? Celui de laisser gouverner Dieu, de vous soumettre à toutes ses volontés, de vous livrer sans reserve à toutes les dispositions de sa Providence, d'accepter toutes les croix qu'il vous envoie, & de le laisser faire dans les arrangemens de son amour. Ne sçait-il pas mieux que

vous ce qui vous convient ? N'eſt-il pas aſſez puiſſant pour empêcher que vous ne ſoyez jamais tentée au-delà de vos forces ? Ou n'eſt-il pas aſſez bon Pere pour s'en donner le ſoin ? Qui ſçait ſi, pour faire ceſſer la tempête, il n'attend pas la réſignation entiére dont je parle ; & ſi, pour vous délivrer de toutes vos inquiétudes, il n'a pas réſolu d'y mettre fin au moment que vous les aurez toutes jettées dans ſon ſein ? Ce qui eſt au moins bien aſſuré, c'eſt que jamais vous ne jouirez de ce calme profond, qui a toujours rendu les plus grands Saints imperturbables dans leurs plus grands maux, que vous ne ſoyez pleinement établie dans les diſpoſitions que je viens de marquer.

II. Pour vous bien conduire dans vos peines intérieures, que devez-vous faire de votre côté ? Vous devez accompagner cette ſoumiſſion d'eſprit & de cœur dont je viens de parler, d'une conſtante & inviolable fidélité à bien remplir toujours tous vos

exercices ordinaires de piété. Par ce moyen vous pourrez en toute humilité benir Dieu de ce que vous faites dans cet état de tribulation, absolument tout ce qui dépend de vous avec la grace, en acceptant d'une part le mal dont Dieu vous afflige, & en continuant de l'autre à faire tout le bien que vous avez accoûtumé de pratiquer.

Ce qui fait que j'insiste ici sur ce dernier point en particulier, c'est que je vois tous les jours bien des personnes qui, quoique souffrant de bien moindres peines d'esprit que les vôtres, ne laissent pas, sous ce vain prétexte, d'interrompre leurs pratiques de piété accoûtumées, & surtout de suspendre le cours ordinaire de leurs Communions. Trop préoccupées de leur trouble, elles ne s'apperçoivent pas qu'elles tombent ainsi dans le piége du Démon qui, ne pouvant les induire à commettre le mal, n'avoit en effet pour but que de leur faire abandonner la pratique du bien.

Je ne ſçai même ſi ce ne ſeroit point pour ne pas laiſſer les hommes Apoſtoliques expoſés à un piége ſi dangereux, & qui ſeroit ſeul capable de les détourner des fonctions de leur état, que Dieu ſemble n'avoir pas voulu permettre qu'ils fuſſent auſſi ſujets à ces ſortes de peines extraordinaires, que le ſont les perſonnes qui par état ne travaillent qu'à leur propre perfection. Du moins ai-je ſouvent eu lieu de remarquer qu'en effet les Ouvriers Evangeliques y ſont incomparablement moins expoſés. Ainſi je pencherois volontiers à croire que, comme Dieu ne veut rien en eux qui, en les détournant des fonctions du zéle, pût nuire au ſalut du prochain; il ne veut pas non plus qu'ils eſſuyent au dedans d'eux-mêmes tous ces violens orages de l'ame qui, en les occupant trop dans leur intérieur, pourroient les détourner des exercices ordinaires attachés au miniſtere de leur Apoſtolat.

Quoi qu'il en ſoit de cette obſervation particuliére, il reſte toujours

qu'à force d'appliquer ſon eſprit à l'objet de ſes peines, on ne peut que très-difficilement l'appliquer à ſes autres occupations accoûtumées; & qu'alors il eſt très-dangereux qu'on ne ſoit tenté d'en abandonner la pratique. Mais c'eſt un écueil d'autant plus à éviter que les ames peinées ont plus beſoin de ne rien omettre de tout ce qui peut les ſoûtenir dans leurs peines.

Eſt-il rien, par exemple, ma chere Fille, qui fût plus efficace pour aider aux purifications de votre ame, & pour obtenir l'abolition de la peine temporelle meritée par vos pechés, que de gagner les Indulgences de l'Egliſe? Auſſi ne ſçaurois-je trop vous recommander de vous faire un point capital de n'en jamais perdre aucune occaſion. Mais comment obtenir toutes ces Indulgences pléniéres, qui ſuppoſent l'approche des Sacremens, tandis qu'on ne cherche, ce ſemble, qu'à s'en éloigner? Aſpirez donc à tirer profit de tout; & vous trouverez encore que vous n'en

ſçauriez trop faire pour vous tirer d'embarras. Je ſuis, &c.



LETTRE XXXII.

D'une entiére confiance en Dieu dans nos troubles intérieurs.

SI j'avois affaire ici, ma chere Fille, ou à quelqu'une de ces perſonnes peu inſtruites, qui ſçavent à peine les premiers élémens de notre ſainte Religion, ou à quelqu'une de ces ames péchereſſes qui, enſevelies dans les derniers déſordres, ſe ſentent une volonté déterminée d'y perſéverer tout le reſte de leurs jours, je pourrois être moins ſurpris de leur peu de confiance en Dieu. Les premiéres ne connoiſſent pas aſſez juſqu'où va la bonté de Dieu, & les ſecondes ne connoiſſent que trop combien elles s'en rendent indignes par le cruel abus qu'elles en font. Mais qu'une ame, qui aime Dieu de tout ſon cœur;

qui ſe répond à elle-même qu'elle aimeroit mille fois mieux périr que de l'offenſer; qui ne veut & ne cherche que lui en toutes choſes; qui ne ſe nourrit intérieurement que du deſir de lui plaire ; & qui n'ambitionne que le bonheur de le poſſéder : qu'une ame de cette trempe, dis-je, craigne encore d'en être abandonnée dans ſes beſoins , juſqu'à entrer à cet égard dans une eſpece de défiance de ſa bonté pour elle : ah ! ma chere Fille, je vous l'avoue ingénument, c'eſt ce que j'ai de la peine à comprendre.

En effet, ſe défier de la bonté de Dieu juſques dans ſes propres bienfaits, & ne ſe plaindre encore de ſes bienfaits que parce qu'on les meconnoît, eſt-il rien de plus incompréhenſible dans une ame qui doit tout à ſon amour ? Apprenez donc à vous confier en Dieu par les graces mêmes dont il vous comble. Mais afin que ces mêmes graces animent votre confiance, apprenez ici à les mieux connoître.

I. Comment voulez-vous que je puiſſe allier dans mon eſprit les continuels bienfaits dont Dieu vous comble, avec toutes vos perpléxités touchant ſon amour pour vous? Diſons mieux : comment voulez-vous que je puiſſe comprendre que c'eſt de ſes bienfaits mêmes, & de ſes plus grands bienfaits, que vous prenez occaſion de douter de ſon amour? Autrefois vous vous ſentiez pénetrée de la plus vive reconnoiſſance à ſon égard : ſouvent même vous en étiez touchée juſqu'aux larmes; & ce n'étoit jamais que dans les ſentimens de la plus humble confuſion que vous parliez de la profuſion de ſes largeſſes. D'où vient donc en vous ce prodigieux changement, qui aujourd'hui vous empêche de tenir un même langage? C'eſt, dites-vous, qu'aujourd'hui je n'éprouve plus les mêmes effets de ſa bonté; que depuis long-temps je lui demande la fin de tous ces grands troubles qui m'agitent; & que je n'en ſuis pas plus avancée, que s'il étoit devenu entiérement ſourd à

mes prières. Mais si, comme je vous le disois encore dans ma dernière Lettre, ce refus de vous exaucer est lui-même une très-grande grace que Dieu vous fait; ne resultera-t'il pas qu'en effet c'est de ses bienfaits même que vous concluez qu'il n'a plus la même bonté pour vous? Or néanmoins quoi de plus aisé à démontrer?

Pour vous en donner une preuve bien sensible, supposons une personne qui, souffrant absolument les mêmes peines que vous, diroit à Dieu, non plus seulement par des mouvemens indéliberés de la nature, mais par des actes bien libres & bien réflechis de sa volonté, qu'elle ne veut plus souffrir de pareilles tortures d'esprit; une personne qui en effet éclateroit en murmures bien volontaires de ce qu'elle s'y trouveroit assujettie; qui déclareroit que, plutôt que d'en supporter plus long-temps toute la pesanteur, elle renonce de tout son cœur à tous les grands avantages qu'on lui en fait esperer pour le bien de

ſon ame ; & qui, même à ce prix, en demanderoit à Dieu la délivrance. Vous comprenez aiſément que, ſur de ſi indignes diſpoſitions, Dieu pourroit bien en effet la délivrer des maux qui, ſoufferts patiemment, auroient pû lui procurer les plus grands biens. Suppoſons maintenant que Dieu le faſſe. La queſtion que j'ai à vous faire, c'eſt de vous demander de quel œil vous regarderiez une pareille conceſſion de la part de Dieu ? Regarderiez-vous comme une grace, ou plutôt ne regarderiez-vous pas comme une punition évidente, & même comme une très-grande punition, que Dieu eût ainſi exaucé cette ame lâche ? Mais pourquoi regarderiez-vous cette démarche du Seigneur, comme un châtiment bien merité par cette ame infidelle ? N'eſt-ce pas, parce que, en obtenant la délivrance de ſes maux, elle auroit perdu tous les avantages qui auroient pû lui en revenir ? Appliquez-vous donc la même choſe à vous-même ; & loin de

regarder déſormais la continuation de vos ſouffrances comme un refroidiſſement de Dieu envers vous, ne les regardez plus au contraire que comme une preuve toujours ſubſiſtante de ſes bontés particuliéres à votre égard.

Pour cet effet conſiderez-vous dans les mains de Dieu, comme vous conſiderez dans vos propres mains une étoffe que vous voulez broder en or. Que faites-vous, lorſque vous voulez en faire un bel ornement d'Autel? Vous commencez par la bien tendre ſur un chaſſis, enſuite vous l'y clouez: & quand elle y eſt bien aſſujettie, des milliers de fois vous la percez avec l'aiguille, juſqu'à ce que les fleurs, dont vous voulez l'orner, aient pris toute la forme que vous avez deſſein de leur donner. Mais en tout cela que prétendez-vous? Votre but eſt de l'embellir, de l'enrichir, & d'en faire un morceau également beau & précieux. Telles ſont les opérations de la grace dans les ames choiſies que Dieu veut

vous attacherez à bien représenter toute la violence d'un pareil genre de tourment, plus aussi vous prouverez que vous venez de faire une des plus rudes pénitences qu'on puisse faire en ce monde pour ses pechés. Or quel avantage que celui de satisfaire à Dieu pour nos offenses !

Quoi de mieux marqué encore que la connoissance de certains défauts, que vous n'auriez peut-être jamais apperçus en vous, si l'épreuve des tribulations n'avoit servi à les manifester ? Jusques-là toujours tranquille, parce que vous aviez tout à souhait; toujours contente, parce que rien ne vous inquiétoit; toujours égale, parce que rien ne vous contrarioit, vous aviez cru que vous n'étiez ni dominée par la vivacité de vos desirs, ni asservie aux caprices de votre humeur. Mais quand dans vos peines vous avez vû que la forte envie de les voir finir alloit jusqu'à troubler tout votre repos; qu'une profonde tristesse vous avoit tellement changée, que vous n'aviez plus

plus votre ancien air d'ouverture envers les autres, & que vous étiez devenue insupportable à vous-même; qu'avez-vous pensé de tous ces mêmes défauts dont vous n'aviez peut-être jamais remarqué en vous aucun vestige? Indubitablement vous aurez reconnu qu'ils étoient cachés au fond de votre cœur, & qu'il ne falloit pas moins que de si grandes traverses pour vous donner occasion de les découvrir. Vous aurez dit qu'il en étoit d'eux comme d'un feu qu'on n'a sçu caché sous la cendre que lorsqu'un violent souffle l'a dissipée. Dites donc aussi, avec l'Esprit-Saint, que (a) *l'affliction eclaire notre entendement*, & que (b) *la lumière de Dieu s'est levée pour vous jusques dans vos ténébres.*

Ainsi en est-il de vos vertus mêmes. A la vérité je suis très-convaincu que, loin de vous en être jamais approprié le mérite, vous avez toujours fidellement reconnu que vous n'êtes que misére & que

(a) Is. c. 28. ℣. 19. (b Is. c. 58. ℣. 9.

néant. Mais ce néant de vous-même, j'ose vous le demander, l'aviez-vous jamais aussi bien compris, que vous le comprenez depuis la grande & terrible expérience que vous venez d'en faire ? Ne parlons que de cette prodigieuse foiblesse qui a toujours éclaté en vous, malgré vous-même, dans le fort de vos peines, & de l'inutilité de tous ces grands efforts que vous avez toujours faits pour tâcher d'y apporter du soulagement. Vous trouver troublée au point que vous l'avez été : vous trouver troublée par des craintes de pure imagination que votre raison même a cent & cent fois condamnées ; & malgré tous vos combats, tous vos raisonnemens, toutes vos résolutions, vous être toujours trouvée au même état, sans pouvoir jamais puiser dans tous les efforts de votre propre industrie aucune sorte de ressource pour adoucir vos maux : quelle humiliation, & en même temps quelle leçon d'humilité n'avez-vous pas recue dans vos peines ? Or voilà ce que

Dieu a voulu opérer en vous par toutes ces mêmes peines, contre lesquelles vous n'avez jamais rien pû de vous-même. C'a été de vous bien convaincre de votre bassesse, & de vous bien faire sentir tout votre néant pour produire en vous la vertu d'humilité, qui doit servir comme de fondement à toutes les autres.

II. De tout cela que suit-il? Que c'est par ces mêmes peines encore que Dieu a voulu préparer votre ame à recevoir les grandes graces particuliéres qu'il peut vouloir vous faire. Quand la terre a été ouverte par le soc de la charrue; ou qu'elle a été remuée & bouleversée par le fer de la bêche, nous la regardons comme bien préparée à recevoir les grains dont elle doit être ensemencée, & qui doivent se multiplier dans son sein. Ainsi en est-il de toutes ces ames choisies & privilégiées, en qui Dieu veut verser l'abondance de ses biens spirituels. Quoiqu'il lui soit entiérement libre de répandre où il

veut le souffle de son Esprit, nous voyons cependant que, pour l'ordinaire, c'est aux ames qui ont le plus souffert qu'il se communique le plus. C'est ainsi que les trois enfans sortirent de la fournaise de Babylone plus sains & plus vigoureux qu'ils n'y étoient entrés. C'est ainsi qu'après les grandes épreuves du saint homme Job, Dieu lui accorda le double de tout ce qui lui avoit été enlevé. C'est ainsi que les ames entiérement purifiées par le feu du Purgatoire, ne sortent des flammes que pour aller s'unir à Dieu, & jouir de lui dans le ciel.

Quand aujourd'hui Dieu ne vous auroit donné, pour prix sensible de vos peines passées, que cette fermeté d'ame qui a dissipé tous vos troubles; ne seroit-ce pas toujours un grand present de sa main? C'est de cette fermeté de courage que vient le calme profond dont vous jouissez. Autrefois vous étiez dans la tempête comme un vaisseau agité par les flots. Désormais, si vous sçavez,

par une entiére confiance en Dieu, & par un abandon total à ses volontés, conserver un si précieux trésor; vous serez au milieu des plus violents orages comme un rocher contre lequel toutes les eaux d'une mer en furie viennent se briser; & l'on pourra dire, comme JESUS-CHRIST le disoit de son saint Précurseur, qu'en vous on ne verra pas un de ces roseaux qui cédent & qui plient à tout vent. Bénissez donc le Seigneur des maux qui ont produit en vous un si grand bien. Je suis, &c.

LETTRE XXXIV.

Des songes mystérieux.

IL est vrai, ma chere Fille, que de croire à tout songe, ce seroit une superstition; mais aussi de ne croire à aucun, ce seroit une impiété. Il est sûr qu'il y a des songes mystérieux. Ce sera donc à moi à vous

en donner ici la preuve, & à vous apprendre encore en quoi ils consistent. Vous pourrez juger de ces deux articles par ce que j'en vais dire.

I. Qu'il y ait des songes mystérieux, la Foi ne permet pas d'en douter. Elle nous apprend que dans tous les temps Dieu s'est servi des songes, ou rêves mystérieux, pour révéler aux hommes ses saintes volontés; & l'Ecriture y est si expresse, l'assurance qu'elle en donne est si claire & si précise, les exemples qu'elle en rapporte sont si frappans par eux-mêmes, si multipliés par leur nombre, & en grande partie si connus des fidéles, que c'est une de ces vérités que peu de personnes ignorent.

Dans l'ancien Testament Dieu dit en termes exprès & bien formels, que, * *quand il suscitera des Prophetes, c'est par des visions & dans des songes qu'il leur fera connoître ses volontés*. Or si, selon l'assurance

* Num. c. 17. ℣. 6.

que Dieu lui-même nous en a donnée, c'est ainsi qu'il en a le plus communément usé envers ses propres Prophetes, c'est-à-dire, envers tous ces hommes inspirés qui devoient annoncer ses ordres; n'y auroit-il pas de l'impiété à dire, ou à penser, que ce n'est jamais par la voie des songes que Dieu nous parle? Et s'il est des songes que Dieu envoie aux hommes pour leur apprendre ses volontés, que devient la proposition que tout rêve arrivé pendant le sommeil est toujours en nous un effet purement machinal, & qu'on ne doit jamais croire à aucun songe?

Mais sans remonter jusqu'aux temps des Patriarches & des Prophetes pour en trouver des exemples sans fin, ouvrez seulement l'Evangile; &, dès les premiéres pages, observez bien si ce ne fut pas dans autant de songes mystérieux que l'Ange dit à Joseph: * *Ne craignez pas de retenir Marie pour votre épouse; parce que ce qui est formé en elle,*

(a) Matth. c. I. ỳ. 10.

vient du Saint-Esprit: (a) *Levez-vous, prenez l'Enfant & sa Mere, fuyez en Egypte, & n'en partez point que je ne vous l'aie dit :* (b) *Quittez l'Egypte avec l'Enfant & sa Mere, & allez-vous-en dans la terre d'Israël.* Dans toutes ces différentes occasions vous trouverez que ce fut *en songe que l'Ange apparut à Joseph*, & que ce fut en trois différents songes qu'il lui annonça aussi ces trois différents ordres du Seigneur. Pourquoi est-ce encore que les Rois Mages ne retournerent pas à Jerusalem après avoir adoré l'Enfant nouveau né, comme Hérode l'avoit exigé d'eux ? C'est dit toujours l'Evangile, (c) qu'*ayant été avertis en songe de n'aller point retrouver Hérode, ils retournerent en leur pays par un autre chemin.* Raisonnons présentement. Que devenoient Joseph & les Mages, si réglant leur conduite sur le faux principe qu'on ne doit jamais croire

(a) Ibid. c. 2. ℣. 13. (b) Ibid. ℣. 19. & 20.
(c) Ibid. ℣. 12.

à aucun ſonge, ils n'avoient tenu aucun compte des rêves myſtérieux dont je viens de parler ? Mais Dieu ſçait bien, même par la voie des ſonges, ſe manifeſter à qui bon lui ſemble, & réveler ainſi ſes volontés.

II. Pour ſçavoir préſentement en quoi conſiſtent les ſonges myſtérieux, vous n'avez qu'à remarquer deux choſes très-diſtinctes dans les exemples que je viens de rapporter. L'une eſt l'apparition de l'Ange qui ſe montroit en ſonge à Joſeph. L'autre, étoient les paroles que le même Ange proferoit. Dans l'apparition de l'Ange, Joſeph voyoit en ſonge la préſence du même Ange; & il la voyoit, ſelon les apparences, ſous la repréſentation de quelque figure humaine. Par les paroles que l'Ange proferoit, Joſeph entendoit très-diſtinctement les diſcours que l'Ange lui tenoit. Mais comme c'étoit, non au corps dont les ſens étoient endormis, mais immédiatement à l'ame de Joſeph que l'Ange les adreſſoit,

c'étoit aussi au dedans de lui-même, & non par le sens de l'ouïe, que Joseph les entendoit. Observez cependant que ces deux choses, qui se trouvent réunies dans les songes mystérieux qu'eut Joseph, se trouvent l'une sans l'autre dans le songe qu'eurent les Mages. Joseph voyoit & entendoit dans ces mêmes songes, mais les Mages entendoient sans rien voir.

Encore tous les jours il est des songes mystérieux, où l'ame voit & entend l'objet qui lui apparoît & qui lui parle : je crois ceux-là aujourd'hui les plus rares de tous. Il en est d'autres, où l'ame entend très-distinctement les paroles qu'on lui dit intérieurement, sans qu'elle apperçoive en aucune façon ni l'objet qui lui parle, ni aucun autre objet qui forme en elle quelque vision. Quoiqu'on ne puisse pas dire de ceux-ci, ni à beaucoup près, qu'ils sont communs, je ne laisserois pas de les croire un peu moins rares qu'on ne pense. Enfin, il en est d'autres, où

l'ame, plongée dans le ſommeil du corps, ne fait ſimplement qu'appercevoir les objets qui lui ſont préſentés en ſonge, ſans entendre aucunes paroles qui lui en expliquent l'énigme. Il me paroît que, parmi les ſonges myſtérieux, ce ſont là les plus communs : mais je les crois auſſi les plus énigmatiques de tous.

Par rapport aux paroles intérieures, quelque peine qu'on ait à les comprendre, il eſt certain qu'elles n'en ſont pas moins réelles. C'eſt une voix qui, ſoit qu'une perſonne ſoit endormie, ſoit auſſi qu'elle ſoit pleinement éveillée, parle immédiatement à ſon ame, ſans parler à ſes oreilles. Cette parole intérieure eſt très-articulée, très-nette, très-diſtincte, & même très-ferme ; mais elle n'a abſolument aucun ſon. Il ſemble qu'elle parle à leur cerveau ; parce que c'eſt dans leur tête qu'elle eſt formée. Aux autres, il ſemble qu'elle parle à leur cœur, parce que c'eſt dans leur poitrine qu'ils en ſentent toute l'impreſſion. Dans tous

cette voix intérieure, comme j'ai dit, n'a aucun ſon : auſſi n'eſt-elle pas entendue des organes de l'ouïe, & c'eſt par cet endroit qu'elle eſt ſinguliérement remarquable.

Je ne ſçaurois mieux diſtinguer cette voix intérieure de la voix extérieure, qu'en les comparant toutes deux à une montre à répétition. Si vous lui faites librement ſonner les heures, vous les entendrez de vos deux oreilles. Mais ſi vous mettez le doigt ſur la ſourdine, elles ne parlent plus qu'au doigt ſans parler aux oreilles. La ſenſation n'en eſt cependant ni moins ferme, ni moins diſtincte dans votre ame. Mais cette ſenſation eſt encore plus nette de la part de la voix intérieure, parce qu'elle ſe fait immédiatement ſur l'ame même, ſans la médiation ou interpoſition d'aucun des organes du corps. Vous jugez bien néanmoins que, pour bien comprendre ceci, il faudroit l'éprouver nous-mêmes. Encore dois-je ajoûter que, quand même nous l'éprouverions, nous ne ſçaurions ja-

mais l'expliquer assez bien pour le faire comprendre aux autres.

Pour ce qui est de la voix extérieure & ordinaire, touchant laquelle vous me demandez si de purs esprits peuvent la former, & la faire entendre à nos oreilles ; j'avoue que je ne comprends pas votre doute à cet égard. Seriez-vous donc du nombre de ces personnes qui, ne jugeant des choses que par la grossiéreté des sens, s'imaginent que, parce que de purs esprits sont entiérement dégagés de la matiére, & que par conséquent ils n'ont ni yeux, ni langue, ils ne sçauroient non plus ni voir, ni parler ? Souffrez seulement que, sans parler ici de tous ces fréquents discours que l'Ange du Seigneur tenoit à Moyse, je vous demande simplement si l'Evangile même ne vous a pas encore appris que, dans le temps que Zacharie faisoit à l'Autel les fonctions de son ministere, l'Ange Gabriël lui annonça * qu'*il étoit envoyé pour lui parler ;* qu'en

* Luc. c. 1. ℣. 19.

J'avoue d'abord avec vous que les rêves mystérieux, dans le sens toujours que nous les entendons, sont des graces particuliéres de la bonté de Dieu, des graces purement gratuites que Dieu ne doit à personne, des graces qu'il ne s'est pas engagé non plus de donner aux hommes. Nonobstant cela, je ne laisse pas d'assurer avec la plus entiére certitude que Dieu les accorde quelquefois aux pécheurs, & même aux plus grands pécheurs. J'ajoûte avec la même certitude que quelquefois aussi il leur accorde des graces bien autrement extraordinaires que les songes mystérieux dont nous parlons.

I. Si nos Livres de l'ancien Testament vous étoient un peu plus connus que je ne le suppose, quant au détail des choses qu'ils contiennent, je vous citerois ici les fameux songes qu'eurent au temps de leur disgrace deux * Seigneurs Egyptiens que Pharaon avoit fait emprisonner pour leurs crimes. J'y joindrois le

* Gen. c. 40.

ſonge (*a*) qu'eut Pharaon lui-même, & le célèbre ſonge auſſi (*b*) qu'eut Nabuchodonoſor. Mais pour vous en préſenter un, qu'il eſt difficile que vous ignoriez, je me borne à celui qu'eut la femme de Pilate, lorſqu'elle lui envoya dire, dans le temps qu'il étoit encore ſur ſon Tribunal, occupé à juger la cauſe du Fils de Dieu : (*c*) *Ne vous mêlez point de ce qui concerne cet homme juſte ; car j'ai beaucoup ſouffert aujourd'hui ſur ſon ſujet dans un ſonge que j'ai eu.*

Direz-vous de toutes ces perſonnes, dont les unes adoroient de fauſſes Divinités, & dont il ne paroît pas que l'autre ait jamais embraſſé la Loi du Meſſie, que c'étoient autant de juſtes qui vivoient dans la grace & l'amitié du Seigneur ? Sur le peu que je viens d'en dire, vous n'oſeriez même le penſer. Vous ne ſçauriez dire non plus que leurs ſonges n'étoient pas myſtérieux ; puiſ-

(*a*) Ibid. c. 41. (*b*) Dan. c. 2.
(*c*) Matth. c. 27. ℣. 19.

que, ſelon l'Ecriture même, ils cachoient des myſteres qui n'annonçoient pas moins d'une part que la révolution des plus grands Empires de la terre, & de l'autre la Divinité de JESUS-CHRIST.

Convenez donc auſſi que la qualité de pécheur, ou pour parler plus clairement encore, que l'état actuel d'une ame dans le peché n'eſt pas par ſoi-même une raiſon de croire qu'une telle ame ne puiſſe pas avoir des ſonges myſtérieux. Combien au contraire n'en eſt-il point tous les jours que Dieu ne favoriſe de ſemblables graces qu'en vuë de les retirer de leur peché ? Il faut néanmoins convenir que ces ſortes de rêves myſtérieux ſont incomparablement plus rares dans les pécheurs que dans certaines ames choiſies, que Dieu veut plus particuliérement inſtruire par cette voie, & conduire à une haute perfection. Il ſeroit même naturel de penſer que ces ſortes de rêves myſtérieux ceſſent totalement, ou au moins qu'ils ne continuent plus, ni à beaucoup

près, avec la même force dans tout pécheür qui, par sa résistance, les rend infructueux. Mais encore une fois, de dire que, par la seule raison qu'il est pécheur, on soit en droit d'avancer & de soûtenir que Dieu ne lui envoie jamais de songes mystérieux dans son sommeil, ce seroit démentir, ou ignorer une conduite de Dieu que nous trouvons attestée par nos divines Ecritures. Ce qu'on en peut conclure de plus salutaire pour les justes, comme pour les pécheurs, c'est que, ces sortes de bienfaits étant départis aux pécheurs comme aux justes, nul n'en doit tirer vanité; mais que chacun doit les recevoir avec d'autant plus de reconnoissance qu'on ne les merite point, & avec d'autant plus d'humilité qu'ils sont toujours moins merités de tous ceux à qui Dieu les accorde.

II. Dans ce genre-là même de dons extraordinaires, Dieu fait quelquefois bien plus en faveur des pécheurs encore, & des plus grands pécheurs. Car, même hors le temps

de leur ſommeil, lorſqu'ils jouiſſent du plus parfait uſage de leur raiſon & de la plus entiére liberté de leurs ſens, ſoit de jour ou de nuit, il fait miraculeuſement briller à leurs yeux les plus raviſſantes viſions, entendre à leurs oreilles les diſcours les plus frappans, & ſortir de leur bouche les plus éclatantes Prophéties. C'eſt ainſi que JESUS-CHRIST apparut à Saul dans l'appareil de ſa gloire ſur le chemin de Damas; qu'il l'aveugla par la ſplendeur de ſon éclat; qu'il le renverſa publiquement de ſon cheval; & que, par des paroles que ceux mêmes de ſa ſuite entendirent, JESUS-CHRIST lui reprocha ſon animoſité contre les fideles, dans le temps même que ce perſécuteur de l'Egliſe naiſſante ne reſpiroit contre eux que ſang & que carnage. C'eſt ainſi que, pour opérer la converſiôn d'Auguſtin, Dieu lui fit entendre, en plein jour encore, & en raſe campagne, ces courtes paroles ſi mélodieuſement chantées, & ſi ſouvent répetées à ſes oreilles : *Pre-*

nez, *lisez*. C'est ainsi que dans la personne de Balaam, Dieu se servit d'un Prophete même des faux Dieux pour lui faire annoncer la venuë du Messie, plus de quatorze cents ans avant quelle arrivât. Concluons donc que * *l'Esprit souffle où il veut*, comme il veut, quand il veut.

Je suis, &c.

****:*********:****

LETTRE XXXVI.

Si les songes mystérieux sont communément significatifs.

OUi, ma chere Fille, les rêves mystérieux sont, pour l'ordinaire, très-significatifs; c'est-à-dire qu'ils sont en nous un langage de Dieu, qui communément signifie beaucoup. A la vérité, ce langage du Seigneur est toujours plus ou moins clair, selon que les songes qu'il envoie sont plus ou moins énigmatiques. Mais c'est-

* Joan. c. 3. ℣. 8.

eſt par lui-même impénétrable à nos eſprits : mais il n'en eſt point, quelque inintelligible qu'il ſoit, qui n'ait ſon explication en ſon temps. Quelquefois Dieu ne tarde pas à en donner lui-même l'intelligence ; & quelque autre fois auſſi il a ſes raiſons pour laiſſer au temps ſeul le ſoin de les développer.

Quand Dieu envoya aux deux Rois d'Egypte & de Babylone, dont je viens de parler, ces fameux ſonges qu'aucun de leurs devins ne put interpreter, & qu'en même temps il ſuſcita deux hommes ſelon ſon cœur pour en donner l'explication, Dieu vouloit par-là accréditer ces deux hommes juſtes, & les mettre en état par leur crédit d'en être crus ſur leur parole, quand ils annonceroient enſuite aux deux Rois idolâtres qu'il n'eſt point d'autre Dieu que celui qu'ils leur prêcheroient, & qu'il n'étoit point auſſi d'autre Religion que celle qu'ils leur enſeigneroient. Autant donc que Dieu avoit réſolu d'autoriſer, par la voie des deux

ſonges,

ſonges, la miſſion de Joſeph & de Daniel, autant devoit-il ſe hâter de leur en donner l'intelligence.

Mais quand dans la ſuite il fut queſtion d'éclaircir toutes ces magnifiques viſions qui, dans l'Apocalypſe, renferment encore aujourd'hui tant d'obſcurités, c'eſt en partie à la longueur du temps que Dieu laiſſa les moyens de les développer. Comme il s'y agit, entre autres choſes, de la vengeance que Dieu prétendoit tirer un jour des ennemis de ſon Egliſe par la deſtruction de l'Empire Romain, & qu'une manifeſtation trop claire d'un ſemblable deſſein n'auroit ſervi qu'à irriter encore davantage la cruauté des Tyrans contre les nouveaux Chrétiens, ce fut principalement aux événemens mêmes que Dieu abandonna le ſoin d'éclaircir & de vérifier le ſens de ſes menaces. D'où il eſt aiſé de conclure, que Dieu ſe preſſe, ou qu'il differe d'expliquer les viſions qu'il envoie aux hommes, ſelon que la différence des cas exige qu'il en accelere, ou

qu'il en surſoit l'explication : mais toujours eſt-il vrai de dire que Dieu ne fait jamais rien d'inutile; & que ce qu'il ne dévoile pas dans un temps, il le développe dans un autre. Quand donc tant de perſonnes ont encore aujourd'hui des ſonges myſtérieux, dont elles ne peuvent d'abord pénetrer le vrai ſens, qu'elles ſçachent attendre, & qu'elles comptent pleinement que chaque choſe aura ſon explication en ſon temps.

II. Comme j'ai d'abord dit, il eſt d'autres ſonges myſtérieux, dont le langage eſt ſans comparaiſon plus clair, parce qu'il eſt incomparablement moins énigmatique. Il y en a en effet dont le ſens, tout myſtérieux qu'il eſt, ne laiſſe pas de ſe préſenter comme naturellement à l'eſprit. Tels ſont les deux ſonges, qu'eut, dans une jeuneſſe encore tendre, le même Joſeph, dont j'ai parlé ci-deſſus Dans un premier rêve il vit * en ſonge que, ramaſſant à la campagne des épis avec ſes freres, ceux qu'il avoit raſ-

* Gen. c. 37. ℣. 7.

ſemblés s'élevoient au deſſus de tous les leurs. Dans un ſecond, il (a) apperçut comme un ſoleil, une lune, & onze étoiles qui, en ſigne de reſpect, paroiſſoient s'abbaiſſer & s'incliner devant lui. Mais à peine eût-il ingenûment raconté l'un & l'autre dans le ſein & le ſecret de ſa famille, que tous ſes freres y reconnurent ſenſiblement la ſupériorité qu'il auroit un jour ſur eux. Le ſecond en particulier étoit trop caractériſé, pour que tous ceux de ſa famille ne ſe viſſent pas clairement déſignés, le pere dans le ſoleil, la mere dans la lune, & ſes onze freres dans le nombre précis des onze étoiles. Auſſi ſon pere, le Patriarche Jacob, ne put-il s'empêcher de s'écrier ſur le champ : (b) *Eſt-ce donc que moi-même ; que votre mere, & tous vos freres, nous vous ſerons tous ſoumis ?*

Tel eſt encore un nombre conſidérable de ſonges myſtérieux qu'on trouve rapportés dans les vies, &

(a) Ibid. ℣. 9. (b) Ibid. ℣. 10.

quelquefois inserés jusques dans les Offices de plusieurs Saints que l'Eglise a canonisés. Mais, quelque parlans qu'ils fussent, je suis pourtant persuadé qu'on ne comprit guéres jamais, au moins parfaitement, le sens des uns & des autres, que, lorsqu'après de longs espaces de temps, les événemens les eurent tous vérifiés.

Par exemple, nous lisons dans la vie de saint Xavier * que, longtemps avant qu'on eût pensé à l'envoyer aux Indes, il lui arrivoit assez souvent de porter en songe un Indien sur ses épaules, & d'en être même quelquefois si fatigué qu'à son réveil il se trouvoit tout en sueur. A la vérité il avoua dans la suite que ces sortes de songes, sur-tout lui revenant si fréquemment, l'avoient dès-lors enflammé d'un desir ardent d'aller consacrer ses travaux à la conversion des Indiens. Mais il ajoûtoit aussi n'avoir jamais bien compris que ce fut là véritablement un signe

* Par le Pere Bouhours.

de ſa vocation, que lorſqu'elle lui avoit enfin été déclarée par ſon Supérieur.

On doit dire la même choſe du ſonge (*a*) qu'eut la mere de ſaint Dominique, lorſqu'étant encore enceinte de lui, elle ſongea que le fruit qu'elle portoit actuellement dans ſon ſein, tenoit à ſa bouche une torche allumée, dont il devoit dans la ſuite embraſer toute la terre. On peut encore mettre dans le même rang le ſonge (*b*) qu'eut le Pape Innocent III. lorſqu'après avoir rejetté la demande que lui faiſoit ſaint François d'Aſſiſe d'approuver le plan de ſon Inſtitut, il vit en ſonge ce même pauvre, qu'il venoit ainſi de rebuter, ſoûtenant de ſes épaules la Baſilique de ſaint Jean de Latran, qui lui ſembloit tomber en ruine.

Vous n'attendez pas ſans doute, ma chere Fille, que j'en aille accumuler les exemples, juſqu'à faire ici une volume d'une ſimple Lettre.

(*a*) Offic. 4. Aug. (*b*) Offic. 4. Octob.

Réflechiſſez ſeulement, priez, conſultez ſur les motifs que vous pouvez avoir eus, quand vous m'avez demandé ſi, pour l'ordinaire, les ſonges myſtérieux ſont ſignificatifs; & ſuppoſé que vous ſoyez dans le cas où vous ayez raiſon de croire qu'en effet Dieu ſe ſert de cette voie pour exiger de vous quelque choſe qui doive tourner à ſa gloire & à votre ſanctification, ne la lui refuſez pas par la ſeule répugnance naturelle que vous pourriez y avoir. Songez qu'au moins on ne peut que gagner beaucoup à lui plaire.

Je ſuis, &c.





LETTRE XXXVII.

S'il y a quelque regle sûre pour discerner ceux des songes qui viennent de Dieu, de ceux qui n'en viennent pas ?

S'Il n'étoit question, ma chere Fille, que de prononcer sur certains songes mystérieux, considérés en particulier, bien exposés avec toutes leurs circonstances, & mûrement examinés dans tout leur détail, je ne doute nullement qu'une personne également sage & expérimentée ne puisse, au moins en certains cas, le faire avec quelque sorte d'assurance. Il en est quelquefois de si visiblement marqués au doigt de Dieu, qu'il seroit bien difficile à une personne également attentive & entendue de s'y méprendre. Mais qu'il y ait aucune regle universellement reçue, en vertu de laquelle on puisse prononcer avec

certitude sur la cause & le principe de tout songe en général, je n'en connois point de cette espece, je n'ai même jamais ouï dire qu'il y en eût, & je ne pense pas en effet qu'il y en ait.

Nous sçavons qu'il y a des songes naturels, & nous sçavons aussi qu'il y en a de surnaturels. Tout le monde connoît les premiers par sa propre expérience ; & vous avez vû des preuves du second dans mes trois derniéres Lettres. Nous appellons songes naturels ceux qui, pendant notre sommeil, prennent au dedans de nous leur source de nous-mêmes. Nous appellons songes surnaturels, ceux qui, pendant notre sommeil, ont en nous une cause, laquelle est hors de nous-même : & ces derniers, quoique procédant également d'une cause étrangére & surnaturelle, peuvent encore venir d'une bonne ou d'une mauvaise cause, c'est-à-dire, de Dieu ou du démon. Parlons d'abord des songes naturels ; & joignons-y ensuite, dans cette même Lettre, les songes surnaturels.

I. Les ſonges naturels ont toujours pour principe quelque cauſe purement naturelle : mais ces cauſes, quoique demeurant toujours dans l'ordre naturel, peuvent être différentes. Dans quelques perſonnes ce ſera l'idée d'un objet qui les aura extrêmement frappées pendant le jour, & dont les eſpeces ſe réveillent en elles pendant leur ſommeil. Dans quelques autres ce ſeront des contes effrayans qu'on leur aura faits, & dont l'impreſſion leur revient enſuite en dormant. Qu'un homme ſoit occupé de ſon procès juſqu'à en avoir l'imagination toute remplie, il arrivera quelquefois que celui-là paſſera une bonne partie de ſon ſommeil à plaider ſon bon droit. Qu'un pécheur, à qui il reſte encore quelque crainte de Dieu, ſe trouve dangereuſement malade avec une conſcience chargée de crimes ; ou qu'un criminel ſe voie livré au pouvoir de ſes Juges, perſonne ne ſera jamais ſurpris qu'au moindre aſſoupiſſement de ſes ſens, le premier ne voye plus

en ſonge que des ſpectres affreux prêts à le dévorer, & que le ſecond n'apperçoive non plus dans ſes rêves que les inſtrumens de ſon ſupplice.

Pour pouvoir donc diſcerner les ſonges naturels de ceux qui ne le ſont pas, on doit d'abord examiner s'ils ne renferment point quelques traits, ou d'un ſang appauvri par le défaut de nourriture, ou d'une imagination bleſſée par quelque ſujet de crainte, ou d'une forte paſſion allumée par quelque objet. Car il eſt très-naturel, il eſt même comme paſſé en proverbe, qu'on ſonge pendant la nuit à ce qui a le plus occupé pendant le jour.

On doit encore, pour s'appliquer toujours à les bien reconnoître, faire attention que ce que tous ces rêves purement naturels ont peut-être de plus caractériſtique & de plus diſtinctif, c'eſt que le plus communément les idées qu'on y conçoit, n'ont rien de lié les unes avec les autres, qu'on n'y diſtingue aucun ordre, & qu'on ne remarque entre elles aucune

ſuite. Tout y eſt quelquefois ſi bizarre, pour ne pas dire ſi ridicule & ſi extravagant, qu'au moins alors il ne ſçauroit y avoir que de la ſuperſtition ou de la foibleſſe d'eſprit à y ajoûter foi. Soit donc qu'on ait lieu d'attribuer un ſonge à quelqu'une des cauſes naturelles qui ont coutume d'en produire de ſemblables ; ſoit auſſi qu'en le conſidérant en lui-même on n'y trouve qu'une confuſion d'idées, laquelle ne ſçauroit ſignifier autre choſe qu'une imagination dérangée dans le ſommeil : on doit toujours alors raiſonnablement penſer qu'un tel ſonge eſt un effet purement machinal, & par conſéquent auſſi qu'il n'eſt nullement ſurnaturel.

II. J'ai ajoûté que, quand même on n'auroit aucun ſujet de croire qu'un ſonge eſt naturel, & qu'au contraire on auroit tout lieu de juger qu'il eſt véritablement ſurnaturel, il n'y en auroit pas là encore aſſez pour pouvoir aſſurer qu'il vient de Dieu. En effet il faut, outre cela, que ce même ſonge, tout ſurnaturel

qu'on le ſuppoſe, ne contienne rien, ni qui ſoit oppoſé aux bonnes mœurs, ni qui ſoit contraire à quelque vérité révelée. Car Dieu ne ſçauroit être oppoſé à lui-même; & il eſt autant impoſſible que jamais il preſente en ſonge à une perſonne quoi que ce ſoit qui ne s'accorde pas parfaitement avec la ſainteté de ſes maximes & avec l'intégrité de ſes dogmes, qu'il eſt impoſſible que Dieu enſeigne le pour & le contre ſur une même choſe.

Quand donc il ſeroit vrai de dire de quelque ſonge que ce puiſſe être, que dans ſa cauſe il ne paroît rien de naturel: quand on ſeroit en droit d'ajoûter qu'on a les plus fortes raiſons de croire poſitivement qu'il eſt véritablement ſurnaturel: allons encore plus loin, & diſons que, quand bien même on auroit la plus pleine évidence, & la plus entiére certitude que ce même ſonge eſt réellement & indubitablement ſurnaturel; ſi cependant ce ſonge ſe trouve combattre le moins du monde ou quelque

point du Dogme, ou quelque article de la Morale Evangelique, il eſt pleinement indubitable que ce même ſonge, tout ſurnaturel qu'on le ſuppoſe, ne ſçauroit abſolument venir de Dieu. Il ſera indubitable au contraire qu'il vient de l'Ange des ténébres travesti en Ange de lumiére, & que c'eſt le Démon qui en eſt l'auteur.

Ce qui doit conſoler ceux dont les ſonges viennent véritablement de Dieu, c'eſt que, quoiqu'on puiſſe quelquefois s'y tromper, communément Dieu ſçait bien ſe faire ſentir. Croyez-vous, par exemple, ma chere Fille, qu'un pécheur qui auroit accoutumé de vivre tranquillement dans le crime, & qui depuis un certain temps s'y voit troublé par des ſonges, où il n'apperçoit, tantôt que des ſpectres affreux ſur ſa tête, & tantôt que des feux, des étangs, ou des précipices ſous ſes pieds; croyez-vous, dis-je, qu'au fond un tel pécheur ne ſente pas parfaitement que c'eſt véritablement Dieu qui le pourſuit?

Qu'il cherche, tant qu'il voudra, à s'étourdir ſur ces ſortes de viſions myſtérieuſes, & à ſe perſuader qu'elles n'ont rien que de naturel : ſon obſtination même à ne les bannir de ſon ſouvenir que pour continuer plus tranquillement dans ſes déſordres, ne ſervira qu'à le convaincre de plus en plus qu'en effet c'eſt Dieu qui, par ce langage particulier, ſollicite vivement ſa converſion. Auſſi les pécheurs ne ſçauroient-ils mieux faire que d'y donner alors une extrême attention pour ne pas laiſſer échaper une ſi belle occaſion de ſalut. D'ailleurs, que riſqueroient-ils en ſuivant les ſalutaires impreſſions de ſemblables ſonges ? Peuvent-ils ſoupçonner le Démon d'être le premier à vouloir rompre les liens dont il les tient enchaînés ? Et peuvent-ils rien perdre à ſe convertir ?

Pour ce qui eſt de ce petit nombre d'ames choiſies & privilégiées, à qui Dieu accorde la faveur de ſe communiquer par cette ſorte de voie, je puis aſſurer en avoir connu plus d'une

en ma vie, qui ne s'y trompoient pas. Il eſt vrai que le ſens n'en étoit pas toujours également aiſé à pénétrer. Mais il n'eſt pas moins vrai non plus, qu'en bien des occaſions ce qu'il avoit d'obſcur & de caché ſe trouvoit bientôt après éclairci par les événemens.

Le plus ordinairement elles y étoient comme préparées par quelque grande tribulation aux approches des plus grandes Fêtes, ſur-tout des Fêtes de la ſainte Vierge; & c'étoit dès le lendemain de la Fête, ou très-peu de temps après, que ces ſortes de ſonges leur arrivoient. Après tout, cette remarque n'eſt que de moi. Mais, comme j'ai dit, j'ai ſouvent eu occaſion de la faire; & je ne vous la communique, qu'afin que vous la faſſiez vous-même, ſi jamais l'occaſion s'en préſentoit. Je ſuis, &c.



LETTRE XXXVIII.

De l'amour désordonné des voies extraordinaires.

QU'on admire & qu'on béniſſe la bonté de Dieu dans les ſecretes & intimes communications qu'il veut bien avoir quelquefois avec certaines ames choiſies & privilégiées; il n'eſt rien en cela que de très-juſte & de très-convenable. Quoi de plus juſte en effet que d'exalter l'étenduë infinie des miſéricordes du Seigneur, quand on le voit * *mettre ſes délices à converſer avec les enfans des hommes*, & ſe complaire à les combler de ſes faveurs les plus particuliéres? Mais que, parce que de grands Saints ont été doués de ſemblables dons, on confonde ces mêmes dons avec la ſainteté même; & qu'en conſéquence on conçoive,

* Sap. c. 43. ℣. 44.

ou même, comme il n'arrive que trop ſouvent, qu'on témoigne une envie démeſurée de s'en trouver ſoi-même enrichi ; c'eſt s'écarter tout à la fois & des idées qu'on doit avoir, & de la conduite qu'on doit tenir par rapport à ces voies extraordinaires.

Je dis que c'eſt s'écarter des idées qu'on doit avoir, parce que ces ſortes de graces extraordinaires ſont bien plus à craindre qu'elles ne ſont à deſirer. Je dis que c'eſt s'écarter de la conduite qu'on doit tenir, parce qu'il ſuffit de les rechercher pour meriter d'en être privé. Vous conviendrez aiſément de l'un & de l'autre par le peu que j'en dirai.

I. Commençons, ſi vous voulez, par réunir dans une même ame tous les différens genres de faveurs extraordinaires, que nous ſçavons n'avoir été qu'en partie ſeulement accordées à pluſieurs grands Saints, & que leurs propres vies ne nous repréſentent guéres comme ayant été toutes concentrées dans un même

ſujet. Dans cette vuë ſuppoſons que Dieu admet ſouvent cette ame à la familiarité de ſes entretiens & à la communication de ſes ſecrets ; qu'elle eſt favoriſée de viſions & de révélations, d'extaſes & de raviſſemens; douée du don des langues & du diſcernement des eſprits, de la faculté de pénétrer dans l'intérieur des conſciences, & de lire encore dans l'avenir, de la vertu des ſignes & des miracles : voilà certainement des dons céleſtes bien ſublimes, & les voilà bien multipliés dans une même ame. Non obſtant cela, je dis que d'ambitionner de pareils dons, ce ſeroit en ignorer la nature & les dangers.

Ce ſeroit en ignorer la nature ; car ils ne ſçauroient être deſirables qu'autant que par eux-mêmes ils pourroient nous rendre meilleurs. Or ces ſortes de graces purement gratuites n'ont pas la vertu de nous ſanctifier par elles-mêmes. Elles peuvent bien aider à notre ſanctification, par les grands motifs de reconnoiſſance en-

vers Dieu qu'elles doivent exciter en nous ; mais par leur vertu propre elles ne ſçauroient rétablir dans l'amitié de Dieu l'ame qui auroit encouru ſa diſgrace. Je veux donc que pluſieurs grands Saints en aient été favoriſés, ainſi que l'hiſtoire de leur vie en fait foi ; mais j'ajoûterai toujours que ce n'eſt nullement en cela que conſiſtoit leur ſainteté. On peut être ſaint ſans recevoir de Dieu de pareilles faveurs ; & il en eſt pluſieurs en effet, dont les vies ne nous apprennent rien de ſemblable à cet égard. Bien plus, ſelon le témoignage de Jeſus-Chriſt même, il ſe trouvera au jour du jugement dernier, que pluſieurs de ceux qui pendant leur vie avoient reçu de pareils dons, ne laiſſeront pas d'être rejettés à ſa gauche, & mis au nombre des réprouvés. * *Beaucoup de gens*, s'écrie-t-il, *me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétiſé en votre nom ? n'avons-nous pas chaſſé les démons en votre nom ?*

* Matth. c. 7. ℣. 22. & 23.

n'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom? Et alors je leur dirai ouvertement : Je ne vous ai jamais connus, retirez-vous de moi.

Ce seroit encore ignorer leurs dangers. On y est sur-tout si exposé au danger de la vaine gloire, que saint Paul lui-même sembloit en appréhender le poison; & il en donne deux raisons qui disent tout par leur propre évidence. La premiére est la sublimité même de l'état auquel il se voyoit élevé; état si magnifique, qu'il craignoit d'en concevoir quelque secrete & vaine complaisance. La seconde est la haute estime que les autres auroient pû faire de lui, s'il en avoit développé à leurs yeux toute la magnificence; & il appréhendoit que le grand cas qu'ils en feroient, ne lui donnât quelque estime de lui-même. Oui, s'écrioit-il, * *c'est de peur que ces grandes révélations ne me donnent des hautes idées de moi-même, que Dieu m'en*

* II. Cor. c. 12. ℣. 7.

a donné le contrepoids dans cet aiguillon de la chair qui me tourmente; & quoique (*a*) *je dirois vrai*, si j'en donnois le détail, *je me garde cependant bien de le faire, de peur que quelqu'un n'ait une idée de moi au dessus de ce qu'il voit en moi.* Aussi avoit-il déja prévenu ceux auxquels il s'en expliquoit de la sorte, qu'il ne leur parleroit jamais des faveurs singuliéres dont Dieu l'avoit comblé, qu'autant qu'une indispensable nécessité l'y contraindroit : & c'est par ces propres paroles qu'il avoit commencé la Lettre qu'il leur adressoit : (*b*) *S'il est besoin..... j'en viendrai aux visions & révélations du Seigneur.* Encore alors, pour s'affermir toujours de plus en plus contre toute idée d'ostentation, ajoûtoit-il : (*c*) *Je ne me glorifierai que de mes humiliations*; & je mettrai toujours ma véritable gloire à me plaire (*d*) *dans ma foiblesse, dans les opprobres, dans les misé-*

(*a*) Ibid. ℣. 6. (*b*) Ibid. ℣. 1.
(*c*) Ibid. ℣. 5. (*d*) Ibid. ℣. 10.

res, dans les persécutions, dans les déplaisirs extrêmes que j'endure pour JESUS-CHRIST. De tout cela que conclure, si ce n'est qu'il n'y a qu'une espéce d'orgueil qui puisse engendrer cet amour désordonné qu'on a quelquefois pour les voies extraordinaires.

En voulez-vous la preuve, ma chere Fille, dans un raisonnement qui vous paroîtra peut-être sans replique? D'où vient qu'on estime si fort les visions & les révélations, & qu'il s'en faut bien qu'on fasse le même cas de toutes ces rudes épreuves où l'ame est purifiée par les plus dures tribulations? Est-ce que les unes & les autres ne sont pas également mises au rang des voies extraordinaires de Dieu dans les ames? Est-ce que les unes & les autres ne nous montrent pas également un choix de prédilection & un amour particulier de Dieu pour nous? Celles qui sont semées de croix, & qui ne produisent guéres que des épines, sont même bien plus sûres que cel-

les qui ſe trouvent comme jonchées de fleurs. Celles-là ont encore un avantage que n'ont pas celles-ci; c'eſt qu'elles ſont méritoires par elles mêmes, en y ſuppoſant pourtant toujours le ſecours de la grace. D'où vient donc encore une fois qu'on n'ambitionne que les ſecondes, tandis qu'on rejette les premiéres? C'eſt que la petite vanité s'accommode parfaitement de l'aliment qu'elle trouve dans les unes, & que l'amour propre n'en trouve aucun dans les autres.

II. C'eſt néanmoins ſur ces fauſſes idées qu'on ne ſe conduit que trop ſouvent. A la moindre faveur extraordinaire qu'une perſonne aura reçue de Dieu, elle ne ſe fera quelquefois aucune difficulté ni d'y penſer ſans ceſſe pour s'en applaudir, ni d'en parler continuellement aux autres pour qu'ils y applaudiſſent, ni d'improuver & de combattre les ſentimens de ceux qui n'y applaudiroient pas. Trois défauts dont le moindre ſeroit ſeul capable de ruiner

l'œuvre de Dieu dans une ame. Vous en allez convenir.

Pour quelques paroles intérieures qu'on aura peut-être entendues, on s'imagine être déja au rang des plus chers favoris de Dieu; & sur les suites flateuses qu'on s'en promet, le sentiment de joie en est si vif, qu'on ne peut guéres plus en bannir la pensée de son esprit. Ce sont plus de conjectures sur l'avenir, plus de réflexions & de retours intérieurs sur le présent, plus d'examens & de discussions sur le passé qu'on ne sçauroit dire. On y revient sans cesse : on aime à s'en rappeller toutes les circonstances : on s'en entretient jour & nuit au dedans de soi-même : on s'en nourrit l'esprit : on ne sçauroit même s'occuper guéres plus d'autre chose; & toujours, pour se mieux tromper, c'est dans la seule vuë de ne se bien assurer du bienfait de Dieu, que pour se mettre mieux en état de l'en bénir.

Ah! ma chere Fille, qu'en pareilles occasions les vrais Saints tiennent une

conduite bien différente ! Plus ils se voient privilégiés par de semblables faveurs, plus ils ont peine à le comprendre sur la juste idée qu'ils ont de leur indignité. Tant d'amour de Dieu pour eux, malgré tant des pechés dont ils se reconnoissent coupables envers Dieu : ils ont beau s'occuper sans cesse de ces deux pensées, ils ne peuvent jamais les allier dans leur esprit. Aussi ne leur en reste-t-il que des sentimens de la plus profonde humilité, qui les tiennent confus & interdits dans l'idée de leur néant, & des sentimens de la plus vive reconnoissance, qui les portent à en témoigner à Dieu leur retour par la pratique de toutes les vertus.

Ne craignez donc pas que, sans une véritable nécessité, ces vrais Saints aillent faire part aux autres des mêmes faveurs, dont leur modestie ne pourroit que rougir, & qu'ils voudroient, ce semble, pouvoir se cacher à eux-mêmes. A la vérité ils sont fideles à consulter dans leurs

doutes ; mais hors de-là ils ne le ſont pas moins à tenir leur état enſeveli dans le plus profond ſilence. Combien même en doit-il être parmi les plus grands Saints, dont on n'a jamais rien ſçu de pareil, parce qu'ils n'en ont jamais rien dit? C'eſt qu'ils ſçavent tous qu'autant que la choſe dépend de nous, il en doit être des dons de Dieu les plus ſublimes, comme des parfums qui s'exhalent tous dès qu'on les expoſe à l'air ; comme du ſecret, qui ceſſe d'être ſecret dès qu'il devient public ; comme d'un threſor caché, qui n'eſt plus en ſûreté dès qu'on l'expoſe à la vuë & à l'avidité des voleurs. * *Des biens qui ne ſont pas communs, ne doivent pas être montrés.*

Science bien ignorée, comme vous voyez, de toutes ces perſonnes qui ſemblent n'avoir rien de plus preſſé que d'aller de tous côtés manifeſter au grand jour de la lumiére quelqu'un de ces grands dons céleſtes, qui ne ſe conſervent jamais mieux que dans

* Lib. de Imit. Chr. cap. 19.

les ténébres de la plus profonde ignorance. Que si, pour leur malheur, elles rencontrent alors quelqu'un de ces Directeurs qui, peu accoûtumés à ces sortes d'états extraordinaires, ne témoignent quelquefois que trop de curiosité d'en être instruits, elles ne cessent plus d'écrire & de parler de leurs voies. A la moindre nouveauté qui survient, comme d'un côté on veut tout dire, & que de l'autre on veut sçavoir tout, le commerce devient si bien lié, que les entretiens, les lettres, les écritures mêmes les plus longues ne finissent plus. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'en écoutant ces sortes de personnes avec une froideur & une indifférence apparente, le Directeur auroit pû rabbattre la vaine opinion qu'elles ont conçue d'elles-mêmes; & qu'au contraire en leur donnant une attention trop vive & trop empressée, sa curiosité même, & sa satisfaction à les entendre, ne peut servir qu'à nourrir & qu'à fortifier leur orgueuil.

Mais le défaut qui surpasse les deux

autres dont je viens de parler, c'est que les personnes entêtées des voies extraordinaires cherchent des approbateurs, & non pas des censeurs de leur conduite ; qu'elles ne peuvent souffrir en aucune façon l'opposition des esprits sages & judicieux qui ne peuvent goûter leurs visions ; qu'elles les quittent pour s'adresser à d'autres ; & qu'elles parcourent quelquefois tous les Confesseurs d'une ville pour tâcher d'en trouver au moins un qu'elles puissent attirer à leur sentiment. Ce qui les désole, c'est souvent de n'avoir aucun suffrage en leur faveur. Aussi que ne font-elles pas pour tâcher de l'extorquer ? Vous diriez qu'il en est d'elles comme de Simon le Magicien, lequel, (a) *voulant se faire passer pour quelque chose de grand* ; & (b) *voyant les prodiges que faisoient les Apôtres, voulut acheter d'eux le même pouvoir de faire des miracles*. Elles veulent aussi, à quelque prix que ce soit,

(a) Act. cap. 8. ℣. 9. (b) Ibid. ℣. 13. 18. & 19.

arracher de leurs Directeurs au moins un ſimple aveu que leurs communications ſont divines ; & elles le veulent, afin *de ſe faire paſſer pour quelque choſe de grand.*

D'où tout cela part-il ? De la fauſſe idée que les dons de Dieu les plus éclatans ſont auſſi les plus excellens. N'oubliez donc jamais, ma chere Fille, que ces ſortes de dons de Dieu ſont des graces ſtériles, qui ne rendent l'homme ni plus juſte, ni plus agréable à Dieu ; des faveurs céleſtes qui, à la vérité, peuvent être quelquefois des récompenſes, ou des marques de la ſainteté, mais jamais ni la cauſe de la ſainteté, ni la ſainteté même. Préferez toujours ce qui ſanctifie l'âme à ce qui l'éleve : & comme Dieu ne recherche en vous que vous-même ſans avoir beſoin de vos dons, ne recherchez auſſi que lui, ſans rechercher ſes dons les plus particuliers. Loin de les ambitionner, ou même de les deſirer, craignez toutes ces voies ſublimes où les illuſions ſont ſi fréquentes : pré-

ſerez leur les routes les plus communes & les plus battues, parce que celles-ci ſont auſſi ſûres que les autres ſont dangereuſes. Hélas ! ſi dans les vraies communications divines le Démon s'efforce ſi ſouvent de faire paſſer les réalités pour des phantômes, comment dans de purs rêves ne s'efforceroit-il pas encore plus de faire paſſer les phantômes pour des réalités ? Enfin ne deſirez d'autres dons que ceux qui vous ſont les plus utiles ; & n'enviez que ceux dont l'effet eſt de vous rendre plus humble & plus ſoumiſe, plus retirée & plus recueillie, plus obéiſſante & plus mortifiée.

Je ſuis, &c.

LETTRE XXXIX.

En quoi conſiſte la véritable ſainteté.

VOulez-vous, ma chere Fille, porter votre vol juſqu'aux plus hauts

degrés de la sainteté ? Commencez par bien étudier en quoi elle consiste. Je vois tous les jours que, faute de s'en être fait à soi-même une idée bien nette & bien précise, on donne dans des illusions & des écarts qui font pitié. Assez communément on s'imagine que la sainteté consiste, ou dans les choses extraordinaires que Dieu a faites quelquefois dans de grands Saints, ou aussi dans les choses extraordinaires que de grands Saints ont quelquefois faites pour Dieu. Les uns la placent dans des choses merveilleuses ; les autres dans des choses extrêmes. Les premiers, dans des ravissemens & des extases : les seconds, dans des pratiques outrées & rebutantes. Presque tous croiroient la sainteté fausse & défectueuse, s'ils n'y appercevoient rien qui ne fût pas hors de leur état, ou au dessus de leurs forces ; c'est-à-dire qu'on y veut du singulier, & c'est justement en quoi l'on se trompe.

En quoi donc consiste la véritable sainteté ? Elle consiste uniquement

dans l'accompliſſement de nos devoirs : & par le mot de devoirs, j'entends nommément, & uniquement auſſi, les devoirs de notre état. Tout conſiſte à les remplir tous, & à les bien remplir ; je veux dire, à les remplir dans toute leur étenduë, & à les remplir dans toute la perfection convenable ; dans toute leur étenduë, n'en omettant jamais volontairement aucun ; dans toute la perfection convenable, les obſervant toujours en vuë de Dieu, &, autant que la choſe eſt poſſible, d'une maniére digne de Dieu. Vous trouvez-vous, ma chere Fille, dans ces heureuſes diſpoſitions ? C'eſt-à-dire, êtes-vous dans une réſolution ferme & efficace, dans une détermination entiére & inviolable d'accomplir tous les devoirs qui vous ſont communs avec les perſonnes de votre état, & de les accomplir d'une maniére non commune ? Dès-lors attachez-vous à bien nourrir en vous ces deux ſentimens héroïques. Demandez à Dieu de les entretenir,

de les fortifier, & de les perpétuer dans votre cœur. Sur-tout efforcez-vous, avec sa sainte grace, de les bien réduire en pratique tout le temps de votre vie, sans jamais vous relâcher sur aucun de ces deux points; & autant que vous serez fidelle à vous bien acquiter des obligations de l'un & de l'autre, autant pourrez-vous en toute humilité benir Dieu de vous trouver dans la seule & véritable voie qui forme les grands Saints.

I. Je dis que la véritable sainteté consiste dans la pratique de nos devoirs, & que ce n'est qu'en cela qu'elle consiste. Ainsi, pour être une sainteté véritable, il faut non-seulement que ce soit une sainteté fondée sur nos devoirs, mais encore une sainteté renfermée dans nos devoirs.

Sainteté fondée sur nos devoirs. Telle est la doctrine que Jesus-Christ nous a lui-même enseignée. Un jeune homme, dit l'Evangile, étant venu lui dire : * *Maître, qu'ai-je de bon à faire pour obtenir la vie éternelle?*

* Matth. c. 19. ℣. 16.

Que lui répondit d'abord le *Sauveur*? Lui parla-t'il de toutes ces communications intimes que Dieu a quelquefois avec certaines ames choisies? Lui développa-t'il les opérations mystiques de sa grace? L'entretint-il des douceurs d'une oraison extatique, ni d'aucun de tous ces dons sublimes qu'il lui plaît quelquefois d'accorder à ses favoris? Non: quoiqu'il fut consulté sur les vrais moyens de parvenir à la sainteté, & à la gloire qui en est la récompense, le Fils de Dieu ne lui dit pas un seul mot de toutes ces faveurs extraordinaires. Toute sa réponse consista d'abord en deux seuls mots; & ces deux seuls mots répondoient pleinement à toute l'étenduë de la demande. *Gardez les commandemens*, lui dit-il simplement: (a) *Serva mandata.*

Mais il faut les garder tous: car, comme dit l'Apôtre saint Jacques, (b) *quiconque aura observé la loi toute entière, s'il vient à manquer en un seul point, il se rend coupable sur*

(a) Ibid. ỷ. 17. (b) Jac. c. 2. ỷ. 10.

tout le reste. Les vrais Saints ne se bornent même pas à observer les commandemens dans toute leur étenduë ; ils joignent les conseils aux préceptes. Ils gardent les préceptes par devoir, & ils gardent les conseils par amour. Ils commencent par observer tout ce qui est ordonné par la Loi, pour marquer à Dieu leur obéissance ; & ils ajoûtent ce qui est conseillé dans la Loi, pour témoigner à Dieu toute leur bonne volonté. Ce fut ainsi que, se donnant aux hommes pour modele de toute sainteté, l'Homme-Dieu, après avoir dit dans son Evangile (*a*) *qu'il n'étoit pas venu pour abolir la Loi, mais pour la remplir*, ajoûta (*b*) *qu'il n'en passeroit pas un seul ïota, ni un seul point sans l'accomplir.*

Sainteté renfermée dans nos devoirs. Toute pratique, sans exception, qui étant de notre choix, seroit hors des devoirs & des regles de notre état, quelque parfaite en soi qu'on la suppose, loin de nous con-

(*a*) Matth. c. 5. ℣. 17. (*b*) Ibid. ℣. 18.

duire à une véritable sainteté, ne sçauroit servir qu'à nous en éloigner. En voulez-vous la preuve dans un exemple bien sensible? Quoi de plus parfait en soi, que de vendre tous ses biens & de les distribuer aux pauvres? Le Fils de Dieu ne propose rien de plus héroïque dans tout son Evangile pour parvenir à la perfection de la sainteté même. Que diriez-vous cependant, ma chere Fille, ou d'un homme qui oberé de dettes se dépouilleroit de tous ses biens pour en secourir les pauvres, ou d'un pere & d'une mere qui chargés de famille tiendroient une même conduite? Vous diriez sans hésiter qu'une semblable démarche de leur part seroit infailliblement plus digne de blâme & de reproche que de récompense & de louange? Pourquoi cela? C'est que l'état & la condition des uns & des autres s'y opposent.

Dites donc aussi la même chose de tout ce qui est contraire ou étranger aux devoirs de notre état. Vouloir dans un état de vie solitaire &

& retiré se livrer aux fonctions du zéle, ou dans une vie Apostolique: garder la retraite des Peres du désert: vouloir dans une Communauté veiller quand toutes les autres dorment, ou prier quand toutes les autres travaillent: vaquer aux exercices d'une piété arbitraire quand il faudroit vaquer aux fonctions de sa charge ou de son emploi; tout cela est opposé à la véritable sainteté. Quand des personnes de toute profession vinrent demander à saint Jean ce qu'elles avoient à faire pour se sanctifier: * *Ne faites rien au-delà de ce que votre état vous prescrit*, leur dit-il. Oui, ajoûtoit l'Apôtre S. Paul, tout ce que vous avez à faire pour votre sanctification, (*b*) *& tout ce que j'enseigne à cet égard dans toutes les Eglises, c'est que chacun se comporte selon les devoirs de l'état auquel il a été appellé de Dieu.* Tout le reste n'est qu'abus, illusion, phantôme de sainteté.

(*a*) Luc. c. 3. ℣. 13. (*b*) I. Cor. c. 7. ℣. 17.

duire à une vé de remplir
sçauroit servir encore les
gner. En vou -dire, que nous
un exemple pour Dieu. C'est
plus parfait de Dieu, & de
tous ses bi faire comme l'ame
aux pauvr -ctions, & qui avec
propose ri -oit faire aussi tout le
tout son -rite devant Dieu.
la perfe effet, ma chere Fille,
Que diri par établir en vous
Fille, o principe inviolable de ne
dettes -plaire à Dieu jusques dans
biens -ndres choses. Posez pour
ou d'u fondamentale de toute vo-
gés d -nduite, que vous voulez tou-
cond le contenter en tout, & que
qu'u ne voulez jamais le méconten-
part en rien. Par ce moyen non-seu-
de -ment vous vous appliquerez à ne
con -mais rien faire que de saint, mais
cel -core par le même principe vous
de -ous étudierez à le faire sainte-
ment; & ce sera par-là aussi qu'en
sanctifiant toutes vos actions, vous
vous anctifierez vous-même.

Pour vous en convaincre par vos

propres réflexions, examinez bien ce qui jusqu'ici a formé le plus grand obstacle à votre perfection ; & vous trouverez qu'à le bien prendre, ce qui vous a toujours le plus nui dans les voies de la sainteté, ce n'est pas de n'en avoir pas assez communément pratiqué les devoirs, mais que c'est de vous en être assez constamment mal acquitée. Est-ce en effet que dans les Communautés bien reglées on n'observe pas habituellement la Regle ? Ou est-ce que la Regle habituellement observée ne conduit pas à la sainteté ? Ce n'est ni l'un, ni l'autre. Mais c'est que pour l'ordinaire on s'y comporte avec beaucoup de tiédeur & de nonchalance, qu'on agit par coûtume & par maniére d'acquit, par humeur ou par caprice ; qu'on n'a pas Dieu en vuë ; & qu'en perdant ainsi tout le mérite de ses actions, on perd aussi la sainteté à laquelle on auroit dû aspirer.

Mais, direz-vous, avec des pratiques si minces & si communes, est-il

vraisemblable qu'on puisse devenir des Saints, & de grands Saints? Ne semble-t'il pas au contraire qu'il n'y ait que des choses héroïques qui puissent former des héros de la sainteté? Ah! ma chere Fille, quelle erreur! Combien y a-t'il dans le Ciel de millions de Saints, dont la vie a toujours été si obscure & si cachée, qu'ils sont inconnus dans l'Eglise même? Si c'étoit par des actions pompeuses & éclatantes qu'il fallut juger de la sainteté, comment pourrions-nous donner aux fideles la moindre idée de ce prodigieux amas de toutes les vertus, qui ont élevé Marie au dessus de tous les chœurs des Anges? Dans tout le cours de sa vie il ne paroît ni miracles qui aient excité l'admiration des peuples, ni actions extraordinaires & singulières qui aient dû attirer leur attention. Aussi JESUS-CHRIST ne dit-il pas au serviteur fidele: Entrez dans la joie du Seigneur, parce que vous avez fait de grandes choses; mais, *Entrez dans la joie de votre Sei-*

gneur, parce que vous avez été fidele dans les petites. *

Malgré cela, ajoûtez-vous, j'ai toujours une peine extrême à me persuader qu'étant aussi imparfaite que je le suis, je puisse jamais devenir une Sainte. Plus je lis les vies des Saints, plus je me trouve hors d'état de pouvoir jamais entrer dans quelque sorte de comparaison avec eux. Si en effet plusieurs d'eux n'avoient pas de ces vertus éclatantes, dont vous venez de parler; au moins n'avoient-ils point de défauts. Je ne dis pas, ma chere Fille, que vous ne deviez pas travailler de toutes vos forces à extirper tous vos défauts: il y a même apparence que vous aurez à les combattre toute la vie; & ce qui vous déplaît en vous, fera votre mérite par votre humilité. Mais croyez-vous donc que les plus grands Saints, qui sont dans le Ciel, n'avoient aucune imperfection, lorsqu'ils étoient sur la terre? Vous vous tromperiez, si vous les

* Matth. c. 25. ℣. 21.

croyiez véritablement parfaits. Dieu dans sa bonté leur a laissé quelque chose à combattre, tant pour leur donner par-là occasion de meriter, que pour que le démon de l'orgueil ne pût pas avoir prise sur eux : & dès qu'il vous traite comme il a traité les plus grands Saints, vous n'avez que lieu de le louer de sa conduite à votre égard.

Je suis, &c.

LETTRE XL.

De la parfaite humilité.

VOici, ma chere Fille, la perle des vertus : voici comme la base & le fondement sur lequel doit porter tout l'édifice de notre sainteté : c'est de la vertu d'humilité que je parle. Vertu si sublime, qu'il n'en est point dont Dieu tire plus de gloire : vertu si salutaire, qu'il n'en est point dont l'homme tire plus de profit. Non,

point de vertu, dont la grandeur même & la souveraineté de Dieu soit plus honorée, plus exaltée, plus glorifiée qu'elle l'est de la vertu d'humilité. Jusques dans le Ciel, quoi de plus glorieux à Dieu, que de voir tous ces Esprits bienheureux qui sont plus brillans que les astres, venir s'abbatre & se prosterner devant lui, déposer leurs couronnes à ses pieds, publier hautement que tout leur bonheur vient de lui, & lui en rapporter humblement toute la gloire ? Point de vertu non plus, dont l'homme soit plus avantageusement récompensé que de la vertu d'humilité : car comme dans le Ciel les plus élevés en gloire sont les plus humbles, sur la terre aussi c'est aux plus humbles que Dieu accorde communément ses plus grandes faveurs.

Pour bien comprendre donc tout le prix & toute l'excellence de cette vertu, voyons jusqu'à quel degré de perfection l'humilité peut être portée. Pour en comprendre ensuite tous les avantages, voyons de quelle

ſorte de faveurs particuliéres Dieu a coûtume de la récompenſer.

I. J'entends par l'humilité une vertu qui nous porte à chercher l'abbaiſſement, & dans ce peu de paroles, ma chere Fille, vous en avez déja toute la ſubſtance: mais dès que vous êtes réſolue avec la grace, de la pratiquer dans tout le haut point de perfection auquel elle peut être portée, je dois néceſſairement diſtinguer ici comme trois dégrés, qui renferment tout ce qu'elle contient de plus parfait.

Le premier eſt de ceux qui ont de ſi bas ſentimens de leur peu de mérite, qu'ils n'ont abſolument aucune eſtime d'eux-mêmes. Le ſecond, de ceux qui portent ce peu ou point d'eſtime d'eux-mêmes juſqu'au mépris; & le troiſiéme, de ceux qui pouſſent ce mépris juſqu'à une eſpece de haine ou d'indignation contre eux-mêmes. Les premiers ne s'eſtiment en rien, parce qu'ils n'apperçoivent en eux aucun talent qui leur paroiſſe eſtimable. Les ſeconds ſe mépriſent,

parce qu'ils reconnoissent en eux des défauts qui, à leurs yeux, les rendent méprisables. Les troisiémes en viennent jusqu'à se haïr eux-mêmes, parce que, à raison de leurs pechés, ils se regardent comme abominables aux yeux de Dieu, & comme odieux à tout le monde.

Comment en effet une personne qui pense, n'auroit-elle pas les plus bas sentimens d'elle-même? Est-ce de sa naissance, ou de ses biens, de sa santé ou de sa beauté, de son esprit ou de ses talens qu'elle pourroit s'énorgueillir? Mais quand on vient à réflechir que tout cela est en nous sans nous; que nous ne l'avons pas de nous-mêmes, & que nous l'avons reçu en naissant: mais quand on vient à faire une sérieuse attention que tout cela ne nous rend pas meilleurs; qu'au contraire tout cela ne sert le plus souvent qu'à nous perdre; & que d'ailleurs tout cela est si fragile qu'il ne faut qu'un rien pour nous l'enlever: en tout cela comment trouver le moindre motif de vaine gloire?

plus grands Saints se sont communément cru dignes d'être méprisés de tous. Aussi disons-nous que les plus grands aux yeux de Dieu sont les plus petits à leurs propres yeux.

Cependant je n'ai marqué jusqu'ici qu'une partie de ce qu'opére en nous la vertu d'humilité, lorsque nous voulons la porter à son comble. Je n'ai parlé encore que de la façon dont elle nous fait penser au dedans sur notre compte ; & je n'ai encore rien dit de la façon dont elle nous fait agir au dehors. Vous venez de voir les sentimens qu'elle inspire : mais quelle est en conséquence l'action qu'elle nous suggere ?

C'est qu'au même temps qu'elle nous dépouille au-dedans de toute estime de nous-mêmes, au dehors elle nous fait rejetter les louanges comme un tribut d'honneur que nous ne meritons pas, & qu'elle nous fait regarder comme autant de dérisions tous les éloges qu'on peut faire de nous. C'est qu'au même temps qu'elle nous remplit intérieurement du

du mépris de nous-mêmes, elle nous fait extérieurement fuir les charges qui nous donneroient quelque autorité ſur les autres, & qu'elle nous les fait redouter comme autant de fardeaux que nous ne ſerions pas en état de porter. C'eſt qu'au même temps qu'elle nous inſpire une eſpece d'averſion de nous-mêmes, elle imprime non-ſéulement dans toutes nos paroles & dans toutes nos démarches, mais encore dans tout notre extérieur, un air d'humilité, qui montre à tous combien en effet nous ſommes éloignés d'exiger, ni même de recevoir aucune de toutes ces diſtinctions & de ces préférences, aucun de tous ces égards & de ces priviléges, par où les autres ont coûtume de nous marquer de la conſideration. Les emplois les plus vils & les plus abjets, les habits les plus uſés, le logement le plus obſcur & le plus incommode, les commandemens les plus durs, les réprimandes les plus ſeches & les moins ménagées, les derniéres places en tout &

par-tout, voilà les traitemens que recherche la véritable humilité ; & voilà aussi le ravissant spectacle que donnent quelquefois aux Anges & aux hommes ces ames véritablement humbles, dont la vertu est d'autant plus admirable que la pratique en est plus héroïque, & que les exemples en sont plus rares. Point de vertu dont Dieu tire plus de gloire.

II. J'ai ajouté : point de vertu dont l'homme tire plus de profit. Je ne parle pas seulement de la grande récompense qui dans le ciel est réservée à une humilité profonde. On sçait assez que plus les humbles se seront abbaissés sur la terre, plus ils seront élevés dans le séjour de gloire. Je parle plus en particulier de ce torrent de consolations, de ces profusions de graces particulières, de toutes ces faveurs insignes, dont Dieu a coûtume de les combler en ce monde, & que le Fils de Dieu sembloit avoir en vuë, lorsqu'il s'écrioit dans son Evangile : * *Je vous*

* Luc. c. 10. ℣. 21.

benis, mon Pere, de ce que vous avez caché ces choses aux sçavans & aux sages, & que vous les avez revélées aux plus petits.

C'est dans les plus humbles qu'il se complaît. C'est avec les plus humbles qu'il s'unit. C'est aux plus humbles qu'il se communique.

C'est dans les plus humbles qu'il se complaît, parce que les plus humbles sont les plus conformes à JESUS-CHRIST, & qu'il aime en eux son image. Quel est en effet le propre & véritable caractere de la forme de vie que JESUS-CHRIST est venu mener sur la terre? C'est la vie obscure & cachée, la vie humble & abjecte. Plusieurs siécles avant sa venuë, le Prophete Isaïe l'avoit annoncé comme (a) *le dernier & le plus méprisé des hommes*. L'Apôtre saint Paul nous le représente comme (b) *anéanti sous la figure d'un esclave*. Le Fils de Dieu lui-même, parlant de ses abbaissemens futurs, ne fait pas difficulté de dire chez son Prophete

(a) Is. c. 53. ℣. 3. (b) Philip. c. 2. ℣. 7.

un mot, comme * *Dieu résiste aux orgueilleux, il donne sa grâce aux humbles*. Je suis, &c.



LETTRE XLI.

De la mortification en toutes choses.

TAnt de choses nous font la guerre au dedans de nous-mêmes ; & par une suite nécessaire nous avons à nous vaincre en tant de choses, que, pour nous précautionner, ou nous défendre contre tant d'attaques, nous avons besoin d'user d'une mortification continuelle en toutes choses. Je dis, ma chere Fille, d'une mortification continuelle. Car il n'en est pas du grand ouvrage de notre perfection, comme de plusieurs autres ouvrages, qu'on peut indifféremment continuer, ou interrompre, sans aucune sorte d'inconvénient. Qu'un Architecte,

* Jacob. c. 4. ỳ. 6.

par exemple, un Sculpteur, ou un Peintre abandonnent leur ouvrage pour un temps, chacun d'eux peut dans la suite le reprendre & l'achever dans la même perfection que s'ils ne l'avoient jamais interrompu. Mais qu'on cesse de ramer dans un batteau qu'on conduit à la rame contre le courant ; qu'on cesse d'avoir l'œil sur des viandes qui sont sur le feu ; ou que dans le temps d'un combat on cesse de se défendre, on ne sera pas long-temps à s'appercevoir du tort qu'on a eu de rester dans l'inaction. Ainsi en est-il du grand ouvrage de notre perfection : * *Tant que l'homme est sur la terre, sa vie est un combat continuel.* Malgré lui, il est obligé d'avoir toujours les armes à la main, pour attaquer, ou pour se défendre ; & s'il discontinue de combattre, son sort n'est plus en sûreté.

Deux ennemis que nous avons au-dedans de nous-mêmes, doivent nous engager de nous tenir continuellement sur nos gardes : les passions de

* Job. c. 7. ℣. 1.

notre ame, & les appetits dereglés de notre corps. Sans cesse nous avons à combattre nos passions, pour empêcher qu'elles ne dérangent les facultés de l'ame. Sans cesse aussi nous avons à combattre nos sens, pour empêcher qu'ils ne se livrent aux appétits déreglés du corps. L'un de ces deux genres de combat s'appelle mortification intérieure : l'autre, mortification extérieure. Le point capital est d'apprendre ici à bien régler l'usage de l'une & de l'autre : & c'est à quoi je vais m'appliquer.

I. Toutes nos passions sont à craindre, & il n'en est aucune à négliger. Mais comme d'une part elles sont en très-grand nombre, & que de l'autre elles ne nous attaquent pas toutes avec la même violence, ni avec la même continuité, ce seroit s'y prendre très-mal que de ne pas apporter une plus grande attention à mortifier les unes plus que les autres. Nous devons tourner nos principaux soins contre celle de toutes qui nous poursuit avec le plus

de vivacité, qui nous donne le moins de relâche, & qui nous fait commettre le plus de fautes. Quelle est donc la passion que vous devez le plus mortifier ? Quelle est la façon de vous y prendre pour la mortifier avec succès ? Voilà les deux points qu'il vous importe de bien étudier.

Quelle est la passion que vous devez le plus mortifier ? Je dis que c'est celle de toutes qui vous commande avec le plus d'empire. Pour mettre la chose dans un exemple, dont plus de personnes puissent profiter, choisissons celle de toutes les passions qui paroît la plus commune parmi ceux-mêmes qui aiment la vertu. Je parle de cette trop grande sensibilité que nous témoignons presque tous dans les choses où nous nous croyons personnellement offensés. Vous sçavez combien jusques dans les maisons les plus religieuses il se trouve de personnes qui sont si jalouses de leur petite réputation, qu'elles ne veulent jamais avoir tort ; si piquées de la plus légere reprimande, qu'on n'ose

mement mis en pratique, vous devez de plus vous humilier devant Dieu, de ce que vous vous retrouvez toujours si sensible à la moindre contradiction, & de ce que vous n'avez pas encore acquis assez d'humilité pour vaincre votre orgueil. Dites-vous alors à vous-même : Cendre & poussiére, terre & limon, la boue n'est-elle donc pas faite pour être foulée aux pieds ? Ce qu'on vient de me reprocher, approche-t'il des reproches que je dois me faire moi-même aux yeux de Dieu ? Et faut-il que d'une occasion qui ne m'a été ménagée de Dieu que pour rentrer dans mon néant, je m'en fasse au contraire un sujet de montrer ma vanité ?

Enfin vous devez faire à Dieu le généreux sacrifice de tout ce qui vous déplaît dans la peine qu'on vous a suscitée. Votre devoir est de lui abandonner votre cause, d'oublier tous vos interêts, de remettre toute votre gloire dans ses mains, & de prier encore pour ceux qui se plaisent à

exercer ainsi votre patience. Voilà, ma chere Fille, par quelle voie on rétablit dans le calme une ame que quelque impérieuse passion auroit troublée ; & voilà aussi, dans un seul exemple particulier, ce que nous appellons en général mortification intérieure.

II. C'est par la mortification extérieure qu'on dompte les appétits déreglés du corps : & cette sorte de mortification extérieure se peut pratiquer en deux maniéres. L'une, en retranchant au corps des douceurs qui le flattent : l'autre, en exerçant sur lui des rigueurs qui le châtient.

Par les retranchemens qu'on lui fait, on le sevre d'une partie des commodités de la vie, dont la privation, sur-tout à la longue, ne peut que lui devenir extrêmement onéreuse. C'est ainsi qu'on l'exténue par les jeûnes, & qu'on l'épuise par les veilles.

Par les rigueurs qu'on exerce sur lui, nous entendons l'usage de tous ces divers instrumens de pénitence,

dont le seul nom pourroit effrayer la délicatesse des ames lâches, & dont l'exercice produit les austérités.

A parler en général, il est certain que la pratique de ces deux sortes de mortification extérieure & corporelle est infiniment propre à notre avancement spirituel. Soit donc que, pour matter le corps, on couche sur la dure, ou qu'on renonce à toute délicatesse dans le boire & le manger; soit aussi que, pour le maltraiter encore davantage, on lui fasse subir les traitemens les plus austéres, & même les plus sanglans, on en peut attendre de merveilleux effets. Par-là le corps est traité comme un criminel qu'on punit, & auquel on fait expier tous ses déréglemens. Par-là il est traité comme un rebelle qu'on veut tenir dans la dépendance; & c'est dans ce sens que saint Paul disoit: * *Je châtie mon corps, & le réduis en servitude; de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne devienne réprouvé moi-même.* Par-là on

* I. Cor. c. 9. ℣. 27.

ſe gagne le cœur de Dieu, dont la bonté ne peut être que touchée de voir l'état d'humiliation auquel on ſe réduit, & les ſaintes rigueurs qu'on exerce dans la vuë de lui plaire.

Mais on ne ſçauroit apporter trop de diſcrétion pour ne pas excéder dans la regle & la meſure de ces ſortes d'auſtérités. Dieu veut bien que le corps qui participe au peché, participe auſſi à la pénitence; mais il ne veut pas que l'imprudence s'en mêle, & que nous faſſions rien au-delà de nos forces. Je dis plus: quand même nos forces corporelles pourroient ſuffire aux plus grandes macérations, ſans un attrait particulier de la grace, on ne doit jamais s'y porter de ſoi-même; & quand nous trouvons dans la vie de quelques Saints des auſtérités qui étonnent, c'eſt qu'en ce genre Dieu avoit plus exigé d'eux que du commun des autres. Allez-moi dire, par exemple, ou qu'on doive condamner les grandes auſtérités d'un ſaint Pierre d'Alcantara, & d'un

saint Jean de la Croix; ou que, parce qu'on ne sçauroit que les admirer en eux, chacun feroit bien sans distinction, ni exception, de les pratiquer soi-même. Non : il faut, & il y a en effet, des vocations particuliéres pour cela.

La regle sûre, pour ne pas vous y méprendre, ma chere Fille, c'est de ne rien faire à ce sujet que par l'ordre de l'obéïssance. Outre que vous serez pleinement assurée qu'il ne s'y glisse aucune indiscrétion de votre part, votre mortification en sera bien plus méritoire; parce que en cherchant à opérer la soumission de votre corps, vous aurez encore plus cherché la soumission de votre esprit. * *L'obéïssance vaut mieux que les victimes* : & c'est par cette raison aussi que la destruction de votre corps ne sçauroit autant valoir que la destruction de votre volonté. Je suis, &c.

* I. Reg. c. 15. ℣. 22.

LETTRE XLII.

Du bon usage des maladies.

QUe les pécheurs craignent la maladie comme la mort ; & que dans cette vive crainte, quelques-uns d'eux soient continuellement occupés à se précautionner, ou à se défendre contre tout qui pourroit altérer leur santé : la chose est aisée à comprendre. Les malades vont souvent du lit au tombeau, & les pécheurs vont toujours du tombeau en Enfer. Ainsi il n'est pas surprenant qu'on cherche à écarter tout mal qui pourroit avoir des suites si terribles. Mais qu'il se trouve des personnes véritablement vertueuses, qu'une même crainte rende aussi esclaves de leur santé que le pourroient être * *tous les autres qui sont sans espérance* ; la chose est d'autant plus surprenante, qu'un trop grand soin de

* I. Thess. c. 4. ℣. 12.

leur corps ne peut que nuire à leur vertu.

Ce n'eſt pas que tous ne doivent avoir un ſoin raiſonnable & moderé de leur ſanté. Dieu ne veut pas que nous excédions nos forces. Il veut au contraire que nos forces corporelles ſoient la regle & la meſure de nos travaux : mais il veut auſſi que nos travaux répondent aux forces qu'il nous a données. Cependant dès qu'on eſt trop ſur ſa ſanté, il eſt bien dangereux qu'on ne donne beaucoup plus au corps qu'à l'ame. Auſſi crains-je extrêmement que dans les maladies on ne donne quelquéfois dans une eſpéce d'eſprit d'immortification & d'indévotion, qui ne ſçauroient être que très-nuiſibles à la vertu. Je dis, eſprit d'immortification, parce qu'on donne trop au ſoin du corps. Je dis, eſprit d'indévotion, parce qu'on ne donne pas aſſez au ſoin de l'ame. Vous jugerez, ma chere Fille, de ce double danger par l'expoſé que j'en vais faire.

I. Il eſt bien dangereux que dans

l'état de maladie, sur-tout quand il est habituel, ce ne soit par des pratiques d'immortification qu'on cherche à secourir son mal. Pour vous en convaincre, vous n'avez qu'à vous bien représenter ce que c'est que l'état d'un malade; j'allois presque dire, vous n'avez qu'à vous bien étudier vous-même.

Donnez-moi donc une personne qui soit attaquée de quelqu'une de ces maladies qui communément sont plus incommodes que douloureuses, mais qui semblent aussi ne devoir jamais finir. Quelle est sa situation? C'est en elle un état de langueur, d'ennuis & de dégoûts qui répand l'amertume sur toute sa vie. C'est une personne qui ne passe presque aucun jour sans ressentir au moins quelque légere atteinte de son mal. Aujourd'hui c'est une pesanteur de tête, demain ce sera une foiblesse d'estomac: toujours c'est quelque chose qui cloche; & jamais elle n'est parfaitement libre ou des maux qui la tourmentent, ou des remedes

qu'on y apporte. Dans cet état elle ne prend plaisir à rien : elle ne trouve plus ni les mêmes facilités au sommeil, ni la même saveur aux alimens, ni le même agrément aux conversations. Rien ne la touche, rien ne l'affecte, rien ne l'amuse, rien ne la distrait, rien ne la soulage, parce qu'elle a toujours dans la tête un clou qui l'occupe, dans le cœur un ver qui la ronge, dans le corps une langueur qui la mine. Son plus grand mal peut-être est qu'elle ne sçauroit être à rien, & qu'elle voudroit être à tout. Les autres vont & viennent; & il faut qu'elle demeure. Les autres se trouvent à tous les exercices; & elle se trouve bienheureuse, quand elle peut seulement assister à quelques-uns. Qui sçait si, dans une pareille inaction, elle ne se regarde pas par avance comme une personne désormais entiérement inutile, à charge peut-être à toute une maison par l'embarras qu'elle donne, & par les dépenses qu'elle cause? Qui sçait même si le Démon n'en vient

jamais à lui faire craindre que le changement survenu dans sa santé a changé les cœurs à son égard ? Or je vous le demande : dans une nature aussi foible que la nôtre, n'y a-t'il aucun danger que, pour tâcher de se soustraire à un état de vie si mortifiant, on donne quelquefois dans des pratiques d'immortification ?

Pour en douter, ne faudroit-il pas ignorer ce que font tous les jours ces personnes qui, du reste vertueuses, mais qui aussi toujours esclaves de leur santé, n'omettent rien, ou pour se garantir du mal qui les menace, ou pour s'affranchir du mal qui les exerce ? Dans la santé, que ne font-elles pas pour éviter la maladie ? Dans la maladie, que ne font-elles pas pour recouvrer la santé ? Que de précautions, grand Dieu, pour prévenir le mal ! Que de soulagemens pour le guérir ! A Dieu ne plaise que je blâme jamais une attention si louable & même si nécessaire, pourvû qu'elle soit toujours soumise & moderée. Mais à tant de soins

nisse au-dedans de soi des desirs si inquiets & si empressés pour l'entretenir dans tout son embonpoint, ou pour l'y rétablir; qu'on ne s'occupe éternellement, ce semble, que des moyens les plus propres à y reussir; & que tout cela se puisse faire habituellement sans qu'on prenne au moins quelquefois pour une indulgence louable, & pour des soulagemens nécessaires, ce qui n'est qu'une suggestion de l'amour-propre, ou même sans que tout cela engendre & entretienne en nous un véritable esprit d'immortification, c'est ce qui me paroît bien difficile. De sorte qu'on verra souvent une même personne qui, agissant par un même principe de santé, se réduit d'une part à se retrancher les plus grandes commodités de la vie, à changer sa chambre en une espéce de prison, à se refuser les alimens les plus agréables au goût, à vivre de régime, à se mortifier en mille choses; & qui de l'autre pratique encore des actes d'immortification.

Pour

Pour éviter donc de donner dans un pareil foible, ou pour s'en affranchir si l'on y est sujet, je voudrois que chacun fît vivre en soi cette vertu de sacrifice & d'holocauste, d'immolation & de victime, qui donne tout à Dieu sans aucune réserve. Je voudrois que, tandis qu'on est bien portant, on fît à Dieu un généreux sacrifice de sa santé; que chaque jour on s'examinât sur la maniére dont on remplit une résolution si courageuse; & qu'on tâchât de devenir indifférent à tout ce que Dieu en ordonnera. J'avoue que la chose ne dépend pas de nous seuls: mais avec le secours de la priére & de la grace, on peut, par de grands & continuels efforts, l'obtenir de la bonté de Dieu. Je voudrois que, quand on est malade, on laissât aux Médecins le soin des remedes, sans rien entreprendre ou prescrire de son propre choix; qu'on laissât aux personnes qui nous gouvernent, le soin de nous conduire, sans leur donner jamais rien à souffrir de notre humeur;

qu'on laissât à Dieu tout le soin du succès, sans discontinuer un moment de se livrer aux dispositions de sa Providence sur nous.

Voilà, ma chere Fille, le haut point de perfection, auquel je voudrois que vous portassiez cet esprit d'abandon, dont je parle. Ce seroit que vous n'eussiez plus aucune curiosité dans l'avenir, pour sçavoir si vous guérirez, ou non, de ce mal habituel qui depuis quelques années semble absorber toute votre attention ; que vous rejettassiez non-seulement tout desir, mais encore toute pensée à cet égard ; que vous n'y prissiez plus d'autre interêt que celui de voir la volonté de Dieu s'accomplir en vous, & que vous devinssiez entiérement indifférente à tout ce qui peut en arriver. Quelque grand qu'ait été votre ancien sacrifice, je ne sçais si celui-ci ne seroit pas encore plus grand aux yeux de Dieu. Alors vous lui sacrifiâtes le monde avec tous ses faux charmes : ici vous lui feriez le sacrifice de tout vous-même.

ſacrifice d'autant plus méritoire, & plus deſiré de Dieu, qu'il eſt moins ſelon votre goût, qu'il eſt preſque continuel, & qu'il n'eſt pas de votre choix.

Si donc vous m'alléguiez ce qu'il en coûte pour en venir là; c'eſt préciſément, vous répondrois-je, pour vous voir acquerir le mérite de ce qu'il en coûte que je ſouhaiterois de vous y voir parvenir. Pauvre malade, qui gémiſſez dans votre lit, vous dirois-je avec ſaint Bernard, vous trouvez donc ſi longue & ſi ennuyeuſe une ſeule nuit paſſée dans l'inſomnie, qu'elle vous paroît durer un ſiécle? Cent fois dans la même heure vous cherchez une place moins brûlante, une poſture moins incommode, une ſituation plus ſupportable; & en quelque ſens que vous vous tourniez, vous trouvez toujours votre couche trop dure. Il n'eſt pas juſqu'au ſilence, juſqu'à la ſolitude, juſqu'aux ténébres de la nuit, qui ne répande ſes plus noires couleurs juſques ſur vos penſées, & qui n'ajoûte un nouveau

degré de chaleur à la fiévre qui vous dévore. Mais, ma chere Fille, n'avons-nous donc jamais merité l'Enfer, & n'avons-nous rien à craindre des peines du Purgatoire ? Quelle pénitence ferions-nous de nos pechés, si, par sa bonté, Dieu ne nous en ménageoit les moyens? En bonne foi croyez-vous bien qu'un peu de gêne & de contrainte, en quoi consiste, à proprement parler, toute l'austérité de votre Régle, soit suffisant pour expier tous les pechés dont vous vous reconnoissez coupable, & pour en abolir toute la peine ? Laissez donc à Dieu le soin d'affliger votre corps par la maladie ; & par ce moyen vous éviterez cet esprit d'immortification que j'ai marqué comme un premier danger dont les malades ont à se garantir.

II. Il y a encore un second danger, dont vous devez travailler à vous préserver : c'est celui d'une espèce d'esprit d'indévotion, qui ne se glisse que trop souvent dans les personnes malades ; & il n'est que trop vrai,

ſelon la parole du Sage, * qu'*à meſure que le corps ſe détruit & ſe corrompt, il appeſantit l'ame.* Quand le corps ſouffre, tout ſouffre en nous. Ce n'eſt plus ni cette liberté dans l'eſprit, ni cette chaleur dans la volonté, ni cette agilité dans l'opération que donnoit autrefois une ſanté parfaite. Tout devient au contraire ſi languiſſant, que pluſieurs y ſont trompés, & qu'ils prennent la peſanteur de leur action pour une diminution de leur ferveur. Mais c'eſt à tort qu'ils le penſent ainſi : la douleur du mal peut bien nous ôter quelquefois la ſenſibilité de la ferveur ; mais il n'eſt pas vrai qu'alors elle nous ôte pour cela la ferveur même. Comme nous pouvons être fervens, & très-fervens, ſans le ſentir au dedans de nous-mêmes, la maladie peut auſſi rendre notre dévotion moins ſenſible, ſans nous rendre moins fervens. Le danger eſt que notre propre lâcheté ne céde à la longueur ou à la violence de la maladie ; & que, ſous prétexte de

* Sap. c. 9. ℣. 15.

ſon mal, on n'en prenne occaſion d'abandonner entiérement, ou au moins de négliger extrêmement, bien des pratiques de piété qu'on obſervoit auparavant, & qu'on pourroit facilement continuer, ſi l'on étoit plus courageux. Or c'eſt en cela que l'indévotion ſeroit à craindre.

Je ſçais qu'il ne ſeroit ni ſage à moi de demander, ni même poſſible d'obtenir, ou qu'une perſonne, ſequeſtrée des autres par une maladie ordinaire, aſſiſtât aux exercices de piété qui ſont ordinaires à toute une Communauté; ou qu'une perſonne, atteinte d'une maladie vive & aigue, y ſuppleât en ſon particulier, comme ſi elle avoit une pleine & entiére liberté d'eſprit & de corps pour y vaquer. Auſſi ſuis-je bien éloigné, ma chere Fille, de l'exiger ici de vous. Tout ce que je demande, c'eſt que, ſous prétexte de maladie, on n'abandonne pas en ſon particulier, comme on fait quelquefois, toute pratique de piété qu'on ne peut pas faire en commun; & que quand

même on n'a pas les forces néceſſaires pour y vaquer en ſon particulier, on ne néglige pas au moins la pratique des actes intérieurs par leſquels on peut & on doit y ſuppléer. Car qu'il ſoit dit qu'il ſuffiſe à une perſonne d'avoir un ſimple mal de tête pour ſe croire en droit de ne plus ſuivre le train de toute une Communauté, & pour ſe perſuader encore après cela que, parce qu'elle eſt détenue dans ſa chambre, ou dans une infirmerie par un mal qui l'empêche de ſe rendre au Chœur avec les autres pour y faire l'Oraiſon, ou pour y exalter les louanges du Seigneur, elle peut ſe diſpenſer de vaquer à la méditation & à la récitation de ſon Office dans la crainte que ſa ſanté n'en fût offenſée; vous conviendrez que, comme il peut ſe faire en effet que ſon état préſent ne le permette pas, il peut très-bien ſe faire auſſi que ſon incommodité n'y mette aucun obſtacle; & que ce ſeroit une vraie indévotion que de ne pas s'acquiter alors de ces devoirs.

Je dis à proportion la même chose des actes intérieurs de piété, lorsque, dans les maladies aigues, l'exercice extérieur ne peut absolument pas s'y trouver. Alors la personne malade, incapable de toute autre action, n'a intérieurement que deux choses à faire, autant cependant que la violence du mal le pourra permettre.

L'une est d'entrer dans les desseins de Dieu sur elle touchant la maladie qu'il lui envoie. L'autre, de tâcher d'en tirer tout le profit que Dieu même s'en propose. En ce cas, ma chere Fille, vous devez donc entrer dans les desseins de Dieu pour les adorer, & vous devez y entrer aussi pour les seconder. Au moyen de ces deux pratiques de piété, ce sera dans vos infirmités mêmes, & en un sens par vos propres infirmités, que votre vertu se perfectionnera.

Que prétend le Seigneur dans les maladies, dont il afflige notre corps? Comme ce corps est un criminel & un rebelle, Dieu prétend punir ce criminel, & assujettir ce rebelle. C'est

un criminel en qui il n'eſt peut-être pas un ſeul ſens qui n'ait été corrompu, & duquel Dieu cherche à venger tous les déréglemens : c'eſt pour cela qu'il le punit peut-être dans tous ſes ſens. C'eſt un rebelle qui ne reſpire que le plaiſir. C'eſt cette moitié de nous-mêmes qui ſollicite l'eſprit à ſe rouler avec lui dans la boue, qui le porte à ſe précipiter dans de nouveaux crimes, & que Dieu veut aſſujettir à l'eſprit. Voilà les deſſeins de Dieu. Or, quoi de plus juſte, & en même temps quoi de plus facile au malade que de les adorer?

Mais ce n'eſt pas tout que de benir en cela les deſſeins de Dieu ſur nous; il faut encore que le malade s'applique à les bien ſeconder. Comment cela? En acceptant la maladie que Dieu nous envoie; en reconnoiſſant qu'il nous l'envoie pour notre bien; en lui proteſtant mille & mille fois qu'on s'y ſoumet de tout ſon cœur, & en uniſſant ſes ſouffrances aux ſouffrances de JESUS-CHRIST. Je ne demande pas même qu'on le

faſſe avec une contention d'eſprit, qui pourroit incommoder, & encore moins avec des efforts dont le malade n'eſt pas toujours capable. Je demande ſeulement qu'il en conſerve, autant qu'il ſe peut, les ſentimens préſens à ſon eſprit, & qu'au moins de temps en temps il en renouvelle les actes. Comme je ſuppoſe que c'eſt tout ce qu'on peut faire en cet état, c'eſt auſſi alors tout ce que Dieu demande de nous pour nous rendre la maladie profitable.

Inutilement ſe rejetteroit-on ſur la peine qu'on a de ſe voir cloué dans un lit, ſans pouvoir ni s'acquiter de ſon emploi, ni vaquer aux exercices ordinaires de toute une maiſon. Ce n'eſt pas non plus ce que Dieu demande de nous dans une pareille ſituation. Le lit eſt alors l'endroit où Dieu nous veut, & notre ſoumiſſion & le ſeul emploi qu'il nous laiſſe à remplir. Quand JESUS-CHRIST mouroit pour nous, il étoit mieux ſur ſa croix qu'il n'eût été dans ſes courſes Evangéliques. Saint Paul, dé-

tenu pendant deux ans dans les fers, ſe trouvoit mieux dans ſa priſon qu'il n'eût été alors dans ſes excurſions Apoſtoliques. Le lit du malade eſt donc tout pour lui : il eſt le lieu de ſon emploi & de ſa priére, il eſt même ſon autel. C'eſt là en effet qu'il doit s'immoler lui-même en ſacrifice, & en cela ſeul auſſi il fait tout ce que Dieu demande de lui, tout même ce qu'il pourroit faire de plus héroïque & de plus parfait.

Or, ma chere Fille, quoi de plus facile, que de dire à Dieu du fond de votre cœur dans vos plus grands maux : Seigneur, je conſens que mon corps ſoit détruit pour rendre à la ſouveraineté de votre Etre un hommage de mon néant ? Je conſens qu'il vous ſoit immolé comme une victime d'expiation pour tous les pechés qu'il m'a fait commettre. Je conſens que mon ame le quitte & l'abandonne, pour vous avoir ſi ſouvent quitté & abandonné vous-même. Je conſens qu'elle ſoit privée de tous ſes ſens pour vous venger du mauvais uſage

que j'en ai fait. Je consens de disparoître aux yeux du monde pour n'y être plus attachée. Je consens que ce misérable corps de peché soit réduit en poussiére pour réparer l'amour déreglé que j'ai eu pour lui. Recevez, ô mon Dieu, le sacrifice que je vous en fais. Encore une fois, quoi de plus aisé ? Mais en même temps, quoi de plus salutaire, quoi même de plus consolant, jusques dans les maladies les plus douloureuses, que d'exhaler son ame en de si beaux sentimens ?

L'étonnement présentement, ma chere Fille, que dis je ? le comble de l'étonnement c'est de voir que, si d'une part la maladie a été pour quelques Saints le commencement d'une vie parfaite, de l'autre les maladies soient si peu profitables aux pécheurs & aux ames lâches. Car, à parler en général, n'est-il pas évident, que de soi les maladies sont très-propres à nous détacher de toutes les choses de la vie, & de nous-mêmes ? Cependant qu'en est-il, à

en juger par presque tous les événemens particuliers ? C'est qu'on n'en est pas meilleur après qu'auparavant. C'est que quelquefois on s'endurcit au mal, & qu'il ne produit plus que des murmures. C'est que, si les maladies sont longues, on s'y accoûtume, & qu'on n'en craint plus aucunes suites. C'est que, si au contraire les maladies ont été courtes, on se promet qu'on en sortira aussi promptement à l'avenir que par le passé. Par-là s'accomplit cette triste & étonnante vérité, qui semble toujours tenir du paradoxe, mais qui n'en est pas moins réelle, qu'il n'est guéres rien dont pour l'ordinaire l'usage tourne moins à la sanctification des ames que les maladies. Que n'aurois-je pas à dire, grand Dieu, si j'entreprenois d'approfondir cette idée ? Mais Dieu veuille, ma chere Fille, que je n'en aye pas encore plus dit que vous n'en ferez.

Je suis, &c.

LETTRE XLIII.

De l'extirpation de nos défauts.

VOulez-vous ſçavoir, ma chere Fille, ſi c'eſt bien ſincérement que vous voulez aller au parfait? Examinez ſeulement ſi c'eſt d'une volonté bien ferme & bien déterminée que vous voulez vous corriger de vos imperfections. Qu'après avoir été purifiée par de grandes peines d'eſprit, & conſolée enſuite par des graces particuliéres de la bonté de Dieu, vous ſembliez n'aſpirer plus aujourd'hui qu'à la pratique des vertus les plus parfaites, loin d'en être ſurpris, je le ſerois au contraire beaucoup, ſi après des faveurs ſi ſignalées, la reconnoiſſance même ne vous portoit à concevoir un ſi noble deſſein. Mais eſt-il bien décidé que, pour tâcher d'arriver au parfait, vous ne voulez plus, autant qu'il dé-

pendra de vous, souffrir en vous rien d'imparfait; que, dans cette vuë, vous êtes pleinement résolue de faire la guerre à vos défauts, sans en épargner aucun; & que le dessein en est pris de façon que vous ayez lieu d'esperer qu'il sera irrévocable? Voilà, ma chere Fille, par où l'on tend au parfait. Voyez présentement s'il est bien vrai que ce soit par cette voie que vous y voulez parvenir.

Souffrez donc que je vous demande avec JESUS-CHRIST: * *Voulez-vous être guérie* de toutes ces imperfections, dans lesquelles votre ame languit depuis si long-temps? Mais le voulez-vous bien? Pour le vouloir comme il faut, vous devez avoir une volonté agissante & efficace; une volonté pleine & entiére de ne faire grace à aucun de vos défauts; une volonté agissante, qui ne consiste ni en des desirs vagues & stériles, ni en des projets ou promesses inefficaces, mais qui vous fasse mettre la main à l'œuvre; une volonté entiére, qui n'ait

* Joan. c. 5. ℣. 6.

ni ses partages & ses momens, mais qui s'étende généralement à toutes vos imperfections, & à tout le temps de votre vie. Or, remarquez-le bien, quand il s'agit de la violence que nous devons faire à nos penchans ou à nos aversions, pour l'ordinaire nous ne voulons nous y appliquer que d'une volonté foible & languissante, ou que d'une volonté bornée à certains défauts & à certains temps. Je dis d'une volonté foible, parce qu'elle n'en prend pas les moyens. Je dis d'une volonté bornée, parce qu'elle n'en remplit pas l'étenduë : que faut-il donc pour former en nous une volonté bien sincére de nous corriger de nos défauts ? Il faut que l'action accompagne la volonté, & il faut aussi que le courage accompagne l'action. C'est pour cela que j'ai d'abord établi, qu'afin que la volonté soit sincére, il faut qu'elle soit agissante & efficace, pleine & entiére. Vous en allez convenir par la discussion que j'en vais faire.

I. Afin que la volonté soit sin-

cére, il faut qu'elle ſoit agiſſante. A parler en général, il n'y a point de perſonne pieuſe, qui ne mette au rang de ſes devoirs la guerre que nous devons tous faire à nos défauts. Il ſuffit qu'on en comprenne le danger pour ſe faire une loi de les combattre. Mais autre choſe eſt d'en former le deſſein, & autre choſe de l'exécuter. Dans la ſpéculation, toutes les perſonnes vertueuſes conviennent que c'eſt un défaut d'être attaché à ſon ſens, & qu'il ne faut pas être entier dans ſon ſentiment; que c'eſt une imperfection que d'être trop ardent dans ſes deſirs, & qu'on en doit réprimer la vivacité; que c'eſt un mal que de ne ſçavoir pas plier par ménagement pour les autres, & qu'il convient de n'être pas ſi abſolu dans ſes volontés. L'un reconnoît en ſoi une trop forte envie de ſe produire, de ſçavoir tout, de voir tout, de vouloir ſe mêler de tout; & il avoue ſans peine que tout cela ne ſert qu'à le diſſiper. L'autre ne peut ſe cacher à lui-même, qu'il doit ſe reprocher de

ne vouloir jamais reconnoître ſon tort, & de prétendre paſſer en tout pour un homme entierement irréprochable. Celui-ci ſent parfaitement qu'il eſt quelquefois trop aigre dans ſes paroles, & qu'il devroit connoître mieux les ménagemens de la charité. Celui-là n'eſt pas à s'appercevoir qu'il eſt tantôt trop gai, tantôt trop triſte, tantôt affable, tantôt fâcheux ; & que la vraie vertu demande qu'il ne ſe laiſſe pas ainſi dominer par ſon humeur. Tous, dis-je, conviennent aiſément dans la ſpéculation qu'il n'y a en eux que trop de défauts à corriger ; & les gens de bien en particulier ſe perſuadent volontiers qu'en effet ils ſont réſolus de les déraciner : mais dans la pratique il n'eſt que trop aiſé de voir que la plûpart y ſont trompés.

Le point capital eſt de bien étudier en quoi conſiſte leur erreur pour ne pas donner dans le même piége. Or, je trouve que pour l'ordinaire, toute leur prétendue bonne volonté ſe termine ou à

condamner leurs défauts, ou à se sentir portés à s'en corriger, ou à projetter & à résoudre de s'en corriger en effet. Dans les premiers, c'est la raison seule qui prononce. Dans les seconds, c'est la grace seule qui agit. Dans les troisiémes, ce sont de simples projets qui les trompent. Mais en aucun d'eux on ne sçauroit dire qu'il y ait une volonté bien sincére, parce qu'en aucun d'eux on n'apperçoit pas une volonté qui exécute.

Les premiers se contentent de juger que, pour devenir parfaits, il faut qu'ils travaillent à se défaire de leurs imperfections : mais le jugement qu'ils forment, n'est pas la volonté de s'en corriger. Ils voient qu'ils devroient vouloir s'en corriger, ils voudroient même le vouloir : mais tout cela ne fait pas qu'ils le veuillent. En ceux-là il n'y a donc encore que le jugement qui opére ; & on ne voit jusques-là aucun acte libre, aucun acte réflechi, aucun acte bien formé de la volonté. Ce peut être tout au

plus une ſimple velléité, ſur laquelle cependant ils ſe raſſurent, tout comme ſi c'étoit un acte exprès & bien marqué de leur volonté.

Les ſeconds ne ſe trompent pas moins, en prenant pour un acte formel de leur volonté ce qui n'eſt en eux qu'un pur attrait de la grace. Parce que, en conſidérant ſes défauts, une perſonne ſe ſent dans ſon oraiſon intérieurement portée à les combattre, elle va s'imaginer que c'eſt ſa volonté qui ſe détermine à les détruire : mais elle ne fait pas attention que ce mouvement intérieur, lequel l'excite à s'amender de ſes défauts, eſt un mouvement qui lui vient de Dieu. Qu'elle s'applaudiſſe donc, tant qu'elle voudra, de cette ſecrete impulſion qui la porte, ou à réprimer déſormais cet eſprit de curioſité qui la diſſipe, ou à contenir ce flux de langue qui la rend remarquable entre toutes les autres. Qu'elle s'en félicite même comme d'une détermination déja priſe d'exterminer en elle ces deux défauts, elle n'en

est pas pour cela plus avancée ; sa volonté n'y a aucune part.

Les troisiémes vont, à la vérité, un peu plus loin ; mais ils n'en sont pas moins dans l'illusion. Ce sont ceux qui forment la résolution d'exterminer tous leurs défauts, & qui s'en tiennent là. Il est vrai qu'en ceux-ci c'est la volonté qui agit, mais une volonté qui promet & qui n'exécute point ; une volonté qui menace, & qui ne frappe point ; une volonté qui projette, & qui ne se soûtient point. Or, ma chere Fille, que vous serviroit de résoudre & de promettre l'extirpation de tous vos défauts, si vous n'en corrigez jamais aucun ? Tous les jours nous voyons des personnes se plaindre qu'elles demeurent toujours les mêmes. Je le crois bien au train de vie qu'elles menent. Ce sont des personnes qui font sans cesse les plus beaux plans d'amendement, qui projettent sans cesse une meilleure forme de vie, qui jurent une guerre implacable à leurs imperfections, & qui n'exécutent jamais

une ſi louable & ſi ſainte réſolution. Quand on veut bien une choſe, on en prend infailliblement les moyens; & dès qu'on les abandonne, évidemment on ne la veut plus. Voyez donc ſi la volonté, que vous ſuppoſez en vous de détruire vos défauts, l'emporte ſur la volonté de les épargner, & ſi du deſir elle paſſe juſqu'à l'action. La ſeule preuve que vous puiſſiez avoir de ſa ſincérité, c'eſt ſon activité & ſon efficace. Sans cela vous feriez les plus belles réſolutions de croître en vertu, que vous n'en deviendriez jamais plus vertueuſe.

II. Afin que la volonté de ſe corriger de ſes défauts ſoit une volonté ſincére, il faut qu'elle ne ſoit ni fixée à certains défauts ſeulement, ni bornée à certaines occaſions: mais il faut qu'elle s'étende ſans exception à tous les défauts auxquels on ſe trouve ſujet, & à tout le temps de la vie.

Par malheur deux choſes étonnent grandement la pauvre nature dans

les combats que nous avons à nous livrer à nous-mêmes. L'une eſt qu'elle ait à ſe dépouiller, ſans aucun ménagement, de tout ce qu'elle a de plus cher à l'amour-propre. L'autre, qu'elle ait à y travailler ſans relâche juſqu'au dernier ſouffle de ſa vie. Quand, par exemple, une perſonne a tout quitté dans le monde pour ſe confiner dans un Cloître ou dans un Monaſtére, elle croyoit avoir tout fait en ſe deſſaiſiſſant de ſes biens, en renonçant à tous les plaiſirs de ce monde, & en ſacrifiant ſa liberté au mérite de l'obéiſſance. Il ſembleroit d'abord en effet qu'un pareil ſacrifice emportoit avec ſoi tout l'holocauſte de ſa perſonne; & que ce qui pouvoit lui reſter d'elle-même, devroit être bien peu de choſe. Mais quand, au fait & au prendre, elle vient à s'appercevoir, non-ſeulement que tout n'étoit pas encore fait, mais que le plus difficile reſtoit à faire, & que ce qui lui reſtoit à faire doit lui coûter encore les plus grands combats pendant toute ſa vie,

il eſt certain que la nature en eſt étrangement déconcertée, & qu'il faut avoir un grand courage pour ne pas s'en laiſſer abbatre. Auſſi eſt-ce, ma chere Fille, ce grand courage qui manque à la plûpart dans la guerre qu'ils doivent faire à leurs défauts; & c'eſt ce courage auſſi que je viens tâcher ici de ranimer en vous.

J'avoue d'abord qu'en quittant le monde avec tous ſes plaiſirs, & qu'en immolant à Dieu votre liberté, vous avez fait un ſacrifice qui doit vous avoir extrêmement coûté, & qui aura bien auſſi ſa récompenſe. Mais en quittant le monde vous y avez laiſſé des parens, pour leſquels vous avez conſervé un certain attachement; & il eſt toujours conſolant pour vous de les voir proſperer. Mais en vous ſevrant de tout plaiſir ſenſuel, vous ſeriez bien aiſe de jouir au moins des conſolations de la vertu. Mais en vous dépouillant de votre volonté propre, vous trouvez encore de la ſatisfaction à diſpoſer de toutes celles de

vos

vos actions que l'obéissance laisse entiérement à votre liberté. Ce sont là en effet des consolations naturelles, propres à adoucir le joug que vous vous êtes imposé ; mais ce sont aussi des défauts, & la perfection de la vertu n'en souffre aucun. Pour être parfaite, vous ne devez être attachée qu'à Dieu seul ; & l'amour que vous devez toujours à vos parens, doit nécessairement être subordonné à toutes les volontés de Dieu sur eux. Vous ne devez non plus avoir aucune attache pour les douceurs célestes, & vous devez être toujours disposée à vous en voir privée, selon qu'il plaira au Seigneur de vous les ôter, ou de vous les continuer. Dans les actions mêmes que l'obéissance laisse à votre choix, vous devez assujettir votre liberté à n'en entreprendre jamais aucune, quelque indifférente qu'elle puisse être par elle-même, qu'en l'ennoblissant du motif de plaire à Dieu. Toute autre conduite vous empêcheroit d'atteindre jamais au plus parfait.

Il eſt vrai que cette ſorte de combat intérieur eſt d'autant plus gênant, qu'il attaque toujours ce que nous avons de plus cher à l'amour propre, & qu'il doit durer toute la vie. Mais c'eſt pour cela même que je vous exhorte ici à former une volonté généreuſe d'en faire à Dieu le ſacrifice. Je conviens qu'il y a de la gêne : mais avec le temps cette gêne diminue, & ſe change en une douce & ſainte habitude. Mais cette gêne ſe trouve bien compenſée par les ſuavités que Dieu y mêle. Mais, après tout, cette gêne eſt néceſſaire au ſuccès du deſſein que vous avez conçu de vous avancer en vertu ; & ce ſeroit y renoncer que de ne pas s'appliquer continuellement à ſe gêner en tout.

Ici, ma chere Fille, je ne puis que je ne déplore le vrai malheur de tant d'ames, du reſte, vertueuſes, qui, pour ménager leurs défauts favoris, uſent de partage dans les ſacrifices qu'elles font à Dieu. Hélas! ſi elles ſçavoient de quelles

graces elles ſe privent pour ſe conſerver ainſi quelques miſérables douceurs, qui ſont peut-être encore la cauſe de leurs plus grandes amertumes! Ce qui eſt sûr, c'eſt qu'en uſant de reſerve envers Dieu, elles engagent Dieu à uſer de reſerve envers elles; & que, ſi elles lui abandonnoient généreuſement tout ce qu'il ſouhaite d'elles, bientôt elles n'auroient rien à deſirer de lui que la continuation de ſes bienfaits. N'oubliez donc pas, ma chere Fille, que nous avons à faire à un Dieu * *qui eſt riche en miſéricorde*, & qui ne ſe laiſſe jamais vaincre en libéralités.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLIV.

Des cauſes du relâchement dans la vertu.

VOus ſçavez, ma chere Fille, que par le relâchement dans la vertu

* Rom. 10. ℣. 12. Epheſ. c. 2. ℣. 4.

nous entendons une certaine négligence qu'on contracte dans la pratique de ses devoirs de piété accoûtumés. Vous sçavez encore que cette négligence dans ses exercices de dévotion ne se contracte communément que par degrés ; & que pour l'ordinaire ce n'est qu'insensiblement qu'on décheoit de sa premiére ferveur. Dans les commencemens rien n'est plus leger que les petites licences qu'on se donne, & que les satisfactions qu'on s'accorde. Mais vous sçavez aussi à quel excès ce même relâchement peut se porter, & dans quel abysme de malheurs il peut précipiter les ames les plus vertueuses, si l'on ne se hâte d'en prévenir les suites, en coupant pied à ses progrès.

Le point capital est donc d'en bien connoître les causes pour aller jusques dans ses différentes sources en arrêter les effets. Or je trouve que le relâchement, au moins quand il est habituel, part de deux principes également empoisonnés. L'un est

qu'on ne voit pas un grand mal dans les petits manquemens qu'on commet. L'autre que, par la même raiſon, l'on ne voit pas non plus une grande néceſſité qu'ils ſoient punis. C'eſt-à-dire que, pour contenter ſon amour-propre, on veut, ſans croire courir aucun riſque, pouvoir faire des fautes, & qu'on veut encore pouvoir les faire impunément. Diſons donc que, ſi l'on ſe relâche quelquefois d'une maniére ſi préjudiciable à la vertu, c'eſt parce qu'en un ſens on s'arroge d'une part la liberté de tout faire, & que de l'autre on croit pouvoir encore compter ſur l'impunité. Deux principes, dont vous allez ſentir aiſément tout le venin.

I. On ſe relâche dans la vertu, parce qu'on ne voit preſque aucun mal dans les petits manquemens qu'on commet. Mais, me demanderez-vous d'abord, eſt-il concevable qu'une perſonne, engagée depuis un certain temps dans le chemin de la vertu, puiſſe ſe cacher à elle-même tous les grands dangers auxquels peut l'expo-

ser son relâchement ? Pour cela ne faudroit-il pas qu'elle n'eût jamais entendu parler des tristes exemples que nous en a transmis l'histoire de tous les siécles ? Ne faudroit-il pas même qu'elle n'en eût jamais fait aucune fâcheuse expérience ? Comment donc est-il possible que, malgré la connoissance qu'elle en a, elle en vienne jusqu'à se persuader le contraire de ce qu'elle sçait, le contraire même de ce qu'elle doit avoir plus d'une fois éprouvé ?

Tout ce que vous dites-là est vrai, ma chére Fille : aussi n'est-ce que pour tâcher d'étouffer les remors qu'on a de son relâchement, qu'on a recours à divers prétextes pour le justifier à ses yeux ; & c'est dans ces mêmes prétextes que je prétends vous découvrir ici les causes du relâchement.

Il faut néanmoins établir d'abord comme un principe universel, & commun à toutes les personnes qui se relâchent de leur premiére ferveur, que c'est la lâcheté commune à tous les hommes qui est la cause

principale de leur nonchalance au ſervice de Dieu. L'amour-propre ſe laſſe de ſe voir gêné, contrarié, combattu en toutes choſes. Tant de contrainte ne plaît pas. A la fin on ſe rebute; & parce qu'on ne veut pas non plus ſecouer entiérement le joug de la vertu, on en retient ce qu'elle a d'eſſentiel dans la pratique de ſes devoirs, & on ſe néglige dans ce qu'elle preſcrit de moins conſidérable.

Mais parce qu'on n'ignore pas qu'en genre de piété la négligence dans les plus petites choſes peut avoir des ſuites redoutables; pour ſe ſouſtraire au reproche intérieur qu'elle ne manqueroit pas de nous faire, il n'eſt point de prétexte qu'on n'employe pour ſe le juſtifier à ſoi-même. Prétexte d'infirmité humaine : l'eſprit & le corps, dit-on, ne peuvent pas toujours être dans la peine. Une trop grande contention ne ſert qu'à affoiblir l'eſprit; & il lui faut néceſſairement du relâche. Le corps ne ſçauroit non plus ſuffire à des exercices qui

ſeroient continuels, & la ſanté ne pourroit qu'en être notablement alterée. C'eſt donc pour ſe tenir en état de mieux fournir encore à ſes pratiques de dévotion, qu'on en diminue le nombre & la longueur. Prétexte d'occupations : eſt-on engagé par état à travailler au ſalut des ames ? On prétend avoir beſoin de tout ſon temps pour les fonctions du zéle, & l'on donne moins de temps à la priére. Eſt-on en charge, & a-t'on par emploi la conduite de toute une Maiſon ? On ſe met dans la tête qu'on ne ſçauroit vaquer à tout ; & pour avoir ſoin de ce qui regarde ſon office, on prend un peu moins de ſoin de ſon ame. Prétexte de la petiteſſe même des choſes qu'on néglige : dans les choſes qu'on retranche, on ſe raſſure ſur ce que ce n'eſt qu'en ce qui eſt de conſeil, & jamais en ce qui eſt de précepte. On avouera tout au plus qu'à la vérité on peut ſe reprocher une certaine langueur, & une certaine indolence qui ſembleroit demander un peu plus de

ferveur : mais on se consolera en même temps de ce qu'après tout si l'on n'a pas de grandes vertus, par la grace du Seigneur, on n'a non plus aucun vice ; & de ce que pour n'être pas parfait, on n'en est pas pour cela criminel.

Voilà, ma chere Fille, les sources empestées d'un mal si déplorable. Voilà d'où partent tant de négligences dont on se rend coupable, tant de priviléges qu'on s'arroge, tant de dispenses qu'on extorque, tant d'infractions, tant d'irrégularités, tant de manquemens qui mal édifient & qui scandalisent souvent toute une Communauté. Plus d'une fois en votre vie vous aurez vû à quoi aboutit cet esprit de relâchement, lors même qu'il n'est pas poussé, ni à beaucoup près, jusqu'où il peut aller. Vous sçavez que les personnes, qui ont eu le malheur d'y tomber, ne sçavent presque plus ce que c'est que de suivre le train ordinaire d'une Communauté, de remplir la distribution du temps qu'on y

c'eſt l'impunité. La raiſon en eſt ; qu'afin que le mal s'étende il n'a pas beſoin d'être aidé : il lui ſuffit qu'on ne l'arrête pas, & qu'on ne s'oppoſe pas à ſes progrès. Que le feu prenne au plus petit meuble d'une maiſon, tous les autres ſeront bientôt conſumés, ſi l'on ne va pas au devant de l'incendie. Que les eaux d'une riviére trouvent une iſſuë pour ſortir de leur lit par leur ſeule pente naturelle, elles auront bientôt inondé & ravagé la campagne, ſi lon n'oppoſe une digue à leur débordement. De la même maniére que dans toute ſociété d'hommes ou de filles on n'aille pas au devant du relâchement en puniſſant les fautes qui ſe font contre la Regle, le déſordre y deviendra bientôt univerſel.

Pourquoi cela ? C'eſt que contre une volonté décidée d'enfreindre ſes devoirs, il n'y a que le châtiment ſeul qui puiſſe remédier au mal. Le châtiment fait rentrer les coupables dans leur devoir ; & la crainte du châtiment ſuffit ſeule pour y mainte-

nir tous les autres. Le châtiment expie la faute commiſe, & il en répare le ſcandale : ſans cela tout le mal ſubſiſte en ſon entier. Dès que la faute a été publique, ce n'eſt que par la publicité de la punition que le mauvais exemple eſt réparé. Auſſi le châtiment a-t-il lieu dans toutes les Sociétés, & il ſe pratique dans tous les Ordres Religieux. Il doit même ſe pratiquer comme étant ordonné de Dieu : car au moment que Dieu a ſuſcité des hommes pour former une Regle ; qu'il les a remplis de ſon eſprit & de ſes lumiéres pour la tracer ; qu'il leur a confié ſon autorité pour l'établir ; & qu'elle a été approuvée, autoriſée, ſcellée du ſceau de la Divinité même par les Supérieurs légitimes, dès-lors cette même Regle n'eſt pas l'ouvrage des hommes, elle eſt toujours l'ouvrage de Dieu, & ſa volonté eſt qu'on la maintienne. L'abandonner à l'infraction, & la laiſſer périr par une molle & lâche tolerance, ce ſeroit laiſſer périr l'œuvre de Dieu. Ce ſeroit

enfreindre l'obligation étroite & rigoureuse, où l'on est de la soûtenir. Ce seroit sacrifier sa Loi & ses conseils à la complaisance, au respect humain, à une crainte servile de déplaire; trahir les droits de Dieu & de sa charge. Ce seroit se perdre soi-même, & conspirer encore à la perte des personnes du salut desquelles on lui répondra ame pour ame. Vérité terrible pour les personnes qui sont en place, & bien capable par elle-même de faire redouter des charges qu'on n'ambitionne que trop souvent.

Mais, direz-vous, si notre Regle n'oblige pas sous peine de peché, je dis sous peine de peché même véniel, suis-je coupable de peché en la laissant violer? Oui, ma chere Fille; & coupable de peché mortel, si, faute de punir les infractions, elles se perpétuent, ou se multiplient dans votre Maison. Le mépris que vous faites d'un devoir si essentiel & si rigoureux, est un peché, & un peché grief. La négligence que vous ap-

portez à soûtenir la Regle que vous laissez détruire, est un peché, & un peché notable. Le peu de soin que vous prenez pour prévenir, ou pour réprimer le relâchement des personnes, que vous abandonnez à leur mauvaise conduite, est un peché, & un peché des plus considérables. Décisions d'autant plus sûres qu'il n'y a jamais eu deux sentimens à cet égard.

Mais, ajoûtez-vous, quelque soin que je puisse me donner pour maintenir la Regle, parviendrai je jamais à empêcher qu'on ne la transgresse ? Où est la Communauté dans laquelle il ne se fasse jamais aucune faute ? Il est vrai qu'avec tous vos soins vous ne sçauriez empêcher toutes les infractions. Mais pour qu'une Loi subsiste dans toute sa force & dans sa premiére vigueur, il n'est pas nécessaire non plus qu'on n'y contrevienne jamais ; il suffit qu'on en punisse les transgresseurs. De tout temps on a fait des fautes par-tout, & par-tout aussi on en fera dans

tous les temps. (a) *Nous manquons tous en plusieurs choses;* (b) & *il n'y a personne qui ne péche.* Mais ce ne sont pas non plus les fautes qui détruisent la Regle: c'est l'impunité, & l'impunité seule. Plus même on punit les fautes, plus cette même punition fait voir que la Regle est dans toute sa vigueur. Aussi la différence qu'il y a de ferveur à ferveur entre les corps Religieux, ne vient pas de ce qu'on manque en quelque chose dans les uns, & de ce qu'on ne manque en rien dans les autres. On manque dans tous. Cette différence des uns d'avec les autres vient de ce que dans les uns on a grand soin de punir les moindres manquemens, & de ce que dans les autres on laisse habituellement ces mêmes manquemens impunis. Rien n'est même plus aisé à comprendre: car en les punissant, il est évident qu'on les rend plus rares; & en ne les

(a) Jac. c. 3. ℣. 2.
(b) III. Reg. c. 8. ℣. 46.

punissant pas, il est évident aussi qu'on leur donne lieu de se rendre plus fréquens. Voulez-vous encore mieux sentir la différence qu'il peut y avoir des uns aux autres ? Cherchez d'où est provenue cette étrange décadence qu'on a remarquée dans quelques Ordres qu'il a nécessairement fallu réformer ; & vous trouverez que leur difformité a toujours pris sa source dans l'impunité. Or c'est ce que vous ne sçauriez trouver dans aucun de ceux qui n'ont jamais eu besoin de réforme, parce que l'impunité n'y a jamais pris le dessus.

Ce n'est pas, ma chere Fille, que dans la punition l'on ne doive user de beaucoup de prudence, de beaucoup de discrétion, de beaucoup de douceur. On rencontre quelquefois des caractéres si difficiles à gouverner, que par prudence on doit les ménager pour ne pas les pousser à bout, & pour ne pas perdre les mêmes personnes qu'on veut sauver. Le point capital alors est de bien étudier leur génie, & de les ramener d'abord à

la raiſon, pour pouvoir enſuite les réduire mieux à leur devoir. Il eſt auſſi de la diſcrétion de ne jamais excéder dans le châtiment, & de ne pas traiter celle qui manqueroit en très-peu de choſe, & très-rarement, avec la même rigueur qu'on traiteroit celle qui manqueroit plus ſouvent ou plus conſidérablement. La douceur doit pareillement ſe montrer envers toutes : c'eſt-à-dire que la douceur doit toujours aſſaiſonner la correction, & donner à comprendre que quand on reprend, ou qu'on punit, on ne le fait qu'à contre-cœur, à regret, par devoir, & nullement par humeur, ou par paſſion. Mais la Regle n'en doit jamais ſouffrir; & c'eſt en ce point que la fermeté eſt abſolument néceſſaire. Reſſouvenez-vous donc bien que de toutes les regles celle qui preſcrit d'en punir les infractions, eſt la plus eſſentielle; parce que c'eſt d'une douce rigidité à bien obſerver celle-là, que dépend l'obſervation de toutes les autres.

De-là il eſt aiſé de conclure que

le grand art de se bien conduire en matiére de correction consiste à mêler tellement la douceur avec la fermeté, & à temperer tellement l'un par l'autre, que la fermeté n'exclue jamais la douceur, & que la douceur aussi n'affoiblisse jamais la fermeté. Ce qui est à craindre, c'est que, si d'une part on doit user de compassion pour ménager des vertus foibles, de l'autre on ne porte la compassion trop loin. Dans ces sortes de cas la compassion doit être pour la Communauté, & non pas pour les particuliéres : car sous pretexte d'avoir compassion de la foiblesse d'une seule qu'on voudroit ménager au-delà des bornes, il seroit dangereux qu'on n'eût nulle compassion des autres qu'on perdroit par l'impunité d'une seule.

Après tout il peut bien se trouver des esprits si sensibles à la reprimande, qu'on ne puisse guéres les heurter sans blesser leur délicatesse. Mais il faudroit que ces mêmes esprits, tout vains & délicats qu'on les suppose, fussent bien déraisonnables pour ne

pas ſe rendre à la néceſſité indiſpenſable où l'on eſt par-tout d'en venir là pour arrêter le déſordre. Eſt-ce donc qu'il eſt au monde un ſeul état, où il ſoit permis de faire impunément tout ce qu'on veut ? En renonçant par vœu à leur liberté, ces ſortes de perſonnes, toujours ſi volontaires, auroient-elles donc prétendu venir chercher, & compter encore trouver dans la Religion une liberté qu'elles n'auroient jamais pû trouver dans le monde ? Dans leurs maiſons paternelles n'étoient-elles jamais repriſes quand elles faiſoient mal ? Et quelque état qu'elles euſſent pû embraſſer dans le monde, leur auroit-on laiſſé la liberté de manquer à leurs devoirs, ſans entreprendre de les redreſſer, ſans recourir aux moyens de les punir, ſans oſer même les reprendre ? Encore une fois il faudroit qu'elles fuſſent ou bien peu inſtruites des rudes mortifications qu'on eſſuie dans le monde, & des terribles pénitences qu'on y fait ; ou bien peu raiſonnables pour prétendre dans la Religion jouir

d'un privilége si inconnu à tous les gens du siécle. Mais cette raison, jointe à tant d'autres qu'elles n'ignorent pas, le point est de la leur rappeller avec beaucoup de douceur, de sçavoir choisir pour cela le temps & les momens, prendre l'air, le ton, les maniéres que demande une grande cordialité, & adoucir par une grande ouverture de cœur tout ce que le remede peut avoir d'amer.

Je suis, &c.

****:*********:****

LETTRE XLV.

Du renouvellement de la ferveur.

IL en est de nous, ma chere Fille, comme des horloges, dont le poids tend toujours insensiblement vers la terre, & qu'il faut souvent remonter. Par le poids de notre propre foiblesse insensiblement nous tendons toujours vers le relâchement; & pour nous soûtenir dans la pratique du bien,

il eſt abſolument néceſſaire de nous renouveller ſouvent dans la ferveur.

Matiére extrêmement importante à la perfection. Mais avant que d'y entrer, je crois devoir uſer d'abord d'une précaution, ſans laquelle tout ce que je pourrois vous dire, deviendroit probablement inutile. C'eſt de commencer par me bien expliquer ſur ce que nous devons entendre par le mot de ferveur. Il eſt ſi ordinaire qu'on la faſſe conſiſter dans ce qu'elle a quelquefois de ſenſible, qu'il eſt très-peu de perſonnes qui ne s'y méprennent. Parce que, pour ménager une vertu naiſſante, Dieu a coûtume de ſoûtenir les commençans par des douceurs & des conſolations ſenſibles, qui les animent à s'engager dans la nouvelle carriére qu'il leur préſente, la plûpart s'imaginent que là où ces émotions ſenſibles ne ſe trouvent pas, la ferveur ne s'y trouve pas non plus. On a beau leur dire, & leur répeter ſans ceſſe que ce n'eſt nullement dans ces ſortes d'impreſſions de feu & de chaleur qu'on doit

la placer ; elles en reviennent toujours à dire que dans toute action où intérieurement elles ne se sentent pas excitées à la ferveur, elles ne sçauroient se croire ferventes. Erreur déplorable par les peines mortelles & inutiles qu'on s'en fait quelquefois. Erreur même très-dangereuse par le découragement qu'elle peut inspirer. Mais, comme j'ai dit, erreur trop commune pour ne pas devoir commencer ici par la détruire.

Qu'est-ce donc que la ferveur ? C'est dans le sentiment & la conduite une détermination efficace, une résolution pratique, une volonté agissante & effective de faire & de souffrir pour Dieu tout ce que Dieu exige de nous. Qu'on se sente du goût ou du dégoût, du penchant ou de la répugnance, de la douceur ou de l'amertume, de la joie ou de la tristesse, de l'onction ou de la sécheresse, des clartés ou des ténébres, des consolations ou des désolations intérieures à s'acquiter de ses devoirs, la véritable ferveur consiste à aller tou-

jours ſon train dans tout ce que Dieu demande de nous, & à exécuter toutes ſes ſaintes volontés, ſans jamais faire aucune attention ni aux ſuavités, ni aux aridités que nous y pouvons éprouver. Moins même on ſe ſent d'attrait intérieur & de diſpoſition actuelle pour l'action preſcrite qu'on va faire; diſons quelque choſe de plus fort : plus on ſe ſent d'éloignement & d'averſion naturelle à en remplir le devoir, plus auſſi il y a non-ſeulement de véritable ferveur, mais de ferveur héroïque & méritoire à s'en acquiter.

Ce principe une fois établi comme entiérement inconteſtable, venons préſentement aux moyens de nous renouveller dans la ferveur. Je n'en connois point de plus propre à la rallumer & à l'entretenir en nous, que de ſe renfermer quelques jours au dedans de ſoi-même, pour ſe demander un compte exact de toute ſa conduite. On en ſort communément ſi enflammé du zéle de ſa propre perfection, & ſi embraſé du deſir d'être

d'être tout à Dieu, qu'on en a introduit l'uſage preſque par-tout. Dans tous les états de la vie on voit aujourd'hui des perſonnes pieuſes prendre quelques jours de ſuite dans l'année, ou au moins un jour dans chaque mois, pour vaquer dans la retraite au ſoin de ranimer leur ferveur ; & les grands fruits qu'on en retire, ſont ſi palpables qu'on ne ſçauroit trop en recommander la pratique.

Mais pour cela il faut faire deux choſes également importantes au but qu'on ſe propoſe. L'une eſt de ſe bien appliquer à réparer le paſſé. L'autre de ſe bien étudier à régler l'avenir. Quand donc, ma chere Fille, vous rentrerez dans ces précieux jours de rénovation, ſi ſaintement établis, & ſi religieuſement obſervés parmi vous, ſongez mûrement que, comme vous n'allez renouveller vos premiers engagemens qu'en vuë de vous renouveller dans la ferveur, pour y réuſſir, tout conſiſte à bien examiner d'abord tout ce que votre conduite

ordinaire peut avoir de défectueux, & à prendre ensuite les arrangemens convenables pour mener désormais une vie plus parfaite. C'est dans la discussion exacte de ses fautes passées qu'on se sent animé à en réparer le désordre ; & c'est par les fortes résolutions qu'on prend, qu'on se précautionne contre le danger d'y retomber à l'avenir.

I. Ce n'est jamais mieux que dans une séparation totale de tout ce qui peut distraire, & dans le plus profond recueillement de tous ses sens, qu'on peut s'appliquer à réparer toutes les fautes de sa conduite passée. Pourquoi cela ? C'est que, pour en venir à une réparation entiére de tous les manquemens que le relâchement a causés en nous, il faut nécessairement deux choses. La premiére est de se mettre en état de les bien connoître. La seconde, de se mettre aussi dans la disposition de les expier. Or, c'est ce qui ne sçauroit mieux se pratiquer que dans la retraite & le recueillement de la plus

parfaite solitude. Aussi remarquai-je qu'il ne se trouve peut-être rien de plus fortement inculqué, ni de plus souvent répeté dans nos divines Ecritures que ces paroles de Dieu à son peuple choisi : *Entrez en jugement avec vous-même ; & faites-moi justice de toutes vos infidélités passées.* Mais pour cela, ajoûtoit-il, *commencez par vous séparer les uns des autres, & par vous écarter de la multitude.*

En effet, comment pouvoir se rappeller des milliers de fautes & d'imperfections qui, pour l'ordinaire, n'ont rien de frappant par elles-mêmes, & que l'éloignement des temps a comme entiérement bannies de notre mémoire, si par une recherche exacte & assidue nous n'allons fouiller jusques dans les plus petits replis de notre conscience, pour tâcher d'en faire revivre le souvenir ? Or comment pouvoir faire une revision, qui est d'une si grande étenduë, & d'une si prodigieuse discussion, si

de temps ; & là, la regle & le niveau à la main, mesurez le temps que vous avez donné au soin de votre perfection. Où est-il ce temps destiné à la priére, à la méditation, à la lecture d'un saint livre, à l'étude des choses saintes, à la scrupuleuse attention de suivre en tout l'ordre de la régularité commune, de contrarier vos goûts, vos penchans, vos appétits, & de ne contrarier jamais l'humeur, le sentiment, la volonté des autres ? Pour le temps des amusemens frivoles de ce monde ; pour le temps que vous avez consumé en vains desirs & en vaines recherches des petites commodités de la vie ; pour le temps que vous avez sacrifié à mille & mille conversations, dont le moindre mal est peut-être d'avoir] été toutes inutiles ; le voilà bien ce misérable temps perdu en des évagations qui ne se présentent que trop devant vous : & c'est là aussi ce que j'appelle avec l'Esprit-Saint * *votre temps*, ou le temps de

* Ezech. c. 16. ℣. 8.

vos passions. Mais pour le temps du Seigneur; c'est-à-dire, mais le temps qui vous avoit été donné pour réprimer ce trop grand desir de paroître & de vous produire aux personnes du dehors, pour mettre un frein à votre langue, pour étouffer en vous cette vaine estime que vous avez de vous-même, depuis votre derniére retraite en quel point de votre vie ce temps est-il situé?

J'en appelle à vous-même, ma chere Fille, & vos connoissances particuliéres: ou plutôt j'en appelle à l'heureuse expérience que vous devez en avoir souvent faite. Cette seule vuë de tant de négligences, de tant d'ingratitudes, de tant d'infidélités, commises chaque jour au service de Dieu, ne vous a-t'elle pas cent fois relevée après de pareilles chutes? Leur seul souvenir vivement retracé, & fortement imprimé dans votre ame, ne vous a-t'il pas constamment portée non-seulement à condamner, mais encore à expier sur le champ toutes ces lâchetés? Or

c'eſt ici le ſecond avantage qu'on retire dans la retraite d'une pareille diſcuſſion de ſes fautes & du jugement qu'on y porte de toute ſa conduite paſſée, c'eſt qu'on en fait à Dieu une prompte juſtice pour tâcher d'en réparer toutes les irrégularités.

La juſtice qu'on fait à Dieu par les pratiques de la pénitence, a cet avantage par-deſſus la juſtice que nous laiſſons à Dieu le ſoin de ſe faire à lui-même, que la nôtre ſert à abolir nos pechés en les puniſſant, & que la juſtice vindicative de Dieu les punit ſans les détruire. Bien plus: la pénitence, par la crainte ſalutaire qu'elle nous inſpire, nous diſpoſe à la juſtification; au lieu que la crainte dont le poids de la juſtice de Dieu eſt toujours accompagné, quand Dieu punit, demeurant ſouvent inutile, eſt encore une partie de notre propre ſupplice.

Or quelle pénitence ne pratique-t'on pas, ma chere Fille, dans ces ſaints temps de retraite qu'on appelle

chez vous des temps de rénovation ? A-t'on manqué à observer quelque Regle en particulier ? L'étroite observance de toutes les autres est une satisfaction présente. S'est-on rendu coupable de quelque parole indiscréte ? Elle est punie par un long & religieux silence. Quelque sensualité a-t'elle trouvé le moyen de se glisser dans une table aussi frugale que l'est celle des Communautés ? Elle est expiée par un surcroît d'abstinence. L'exercice d'une charge ou d'un emploi a-t'il causé de la dissipation en quelque personne ? Cet épanchement au dehors est vengé par une retraite de quelques jours. L'oubli a-t'il fait disparoître en quelque autre la connoissance de ses défauts ? Un œil supérieur & étranger, sur notre compte toujours plus clairvoyant que nous-mêmes, & toujours assez charitable pour nous en avertir, lui en fait un portrait auquel il lui est aisé de se reconnoître. Enfin a-t'on apporté quelque négligence au service de Dieu ? Elle est aussi-tôt

réparée par la longueur & l'assiduité d'une priére redoublée. C'est ainsi qu'un usage reglé de quelques jours de retraite ranime en nous notre premiére ferveur, & qu'en la rallumant elle répare le passé.

II. Autre effet de ces mêmes retraites : c'est qu'elles servent à regler l'avenir. Si, pour se soûtenir dans sa nouvelle ferveur, il suffisoit simplement d'en former la résolution, il ne seroit pas nécessaire d'attendre des jours de recollection pour le projetter ou le promettre. Comme il n'en coûte rien à l'amour-propre de tracer les plus beaux plans de réforme qu'on sent parfaitement ne devoir pas être exécutés, tous les temps sont propres à enfanter de semblables projets. Mais quand il s'agit de donner de la consistance à une détermination déja prise de ne jamais plus rien relâcher de sa nouvelle ferveur, il faut communément autre chose que des momens rapides pour pouvoir prudemment compter sur le succès de ses résolutions. Outre qu'il

faut du temps & de la réflexion pour en bien concerter auparavant les mesures, & pour prendre ses arrangemens, il faut principalement de grandes graces du Seigneur ; mais pour les obtenir, il faut tâcher de les meriter.

Or je ne vois point de temps plus propre à meriter & à obtenir de pareilles graces, que le temps de retraite & de rénovation. Comment cela ? C'est que ce sont les temps de l'année où Dieu nous comble de ses plus grandes bénédictions. C'est alors entre Dieu & nous un commerce de dons & de présens. Par où donc ces précieux jours de rénovation sont-ils si propres à nous maintenir dans notre nouvelle ferveur ? Par les présens que nous faisons à Dieu ; par les présens que Dieu nous fait.

Voulez-vous, ma chere Fille, voir ces deux importantes vérités vivement réprefentées dans un magnifique exemple de l'Ecriture ? Il vous suffira seul, pour vous faire bien comprendre l'une & l'autre, & pour

pouvoir enſuite vous en faire l'application à vous-même. Vous y verrez que nous ne nous engageons jamais à Dieu qu'il ne s'engage réciproquement à nous.

C'eſt de l'exemple de Noé que je parle. A peine ce ſaint Patriarche fut-il ſorti de l'Arche, qu'il ſe fit entre Dieu & lui un pacte & une alliance. D'une part, Noé fut ſi touché de ſe voir preſque ſeul échappé aux eaux d'un déluge univerſel, qui venoit d'inonder toute la terre, que, pour en témoigner à Dieu ſa vive reconnoiſſance, il éleva des autels, il prépara des victimes, & il offrit des ſacrifices. De l'autre, Dieu fut ſi content de ſon offrande que, pour lui marquer combien il recevoit avec plaiſir l'odeur de ſes holocauſtes, il s'engagea de ne plus frapper l'homme de ſa malédiction. Il promit de redonner à la terre ſa fertilité, à l'air ſes différentes ſaiſons, à la mer ſes bornes & ſes limites, & à l'homme la paix & la tranquillité.

Image bien naturelle & bien ſen-

sible, ma chere Fille, de ce qui se passe encore aujourd'hui entre Dieu & vous dans toutes vos rénovations. De votre côté, que faites-vous toutes, lorsque vous terminez ces sortes de retraites par le renouvellement de vos vœux? Infiniment sensibles à la grande grace que Dieu vous a faite de vous avoir arrachées à ce déluge d'iniquités qui inonde encore aujourd'hui toute la terre, & de vous en avoir préservées en vous retirant dans l'Arche sainte de sa Religion, vous lui renouvellez vos anciennes offrandes, & vous lui ratifiez le sacrifice que vous lui fites quand vous renonçâtes si généreusement à tout autre bien & à tout autre plaisir qu'au plaisir & au bien de le posséder seul. Vous lui marquez que, loin d'avoir du repentir de vous être données à lui, vous en feriez encore la démarche si vous étiez à recommencer. Le seul regret que vous ayez à lui témoigner à cet égard, c'est celui de ne lui avoir pas été en tout aussi fidelles que vous le deviez, que vous le

lui aviez promis, & que vous l'auriez souhaité. Mais en même temps pour vous affermir de plus en plus dans la volonté de mieux remplir tous les engagemens que vous vous êtes imposés vous-mêmes, vous resserrez le nœud des obligations qu'ils vous imposent, par la ferme & inviolable résolution où vous êtes toutes de vous dépouiller & de vous dessaisir de tout ce qui pourroit avoir la moindre ombre & la moindre apparence de propriété; de crucifier votre chair, & de déprendre votre cœur de toute attache qui auroit d'autre objet que lui seul; d'être sans exception & sans reserve, obéissantes jusqu'à la mort, & d'observer exactement toute la Regle à laquelle vous vous êtes assujetties. Vous le sçavez, ma chere Fille, voilà vos offrandes faites au Seigneur, comme Noé lui avoit fait les siennes.

Pensez-vous présentement que les vôtres aient été moins agréables à Dieu que celles que lui fit ce S. Patriarche, & que votre nouvel engagement n'ait pas été de sa part suivi d'un enga-

gement réciproque ? O vous, cheres & saintes Filles de Sion, humbles & fidelles servantes du Seigneur, chastes & sacrées Epouses de JESUS-CHRIST, je vous appelle toutes à témoin. En semblables occasions Dieu ne vous a-t'il pas intérieurement dit plus d'une fois, comme il l'avoit manifestement dit à Noé: Et moi je vous jure que *vous ne serez jamais l'objet de ma colére & de ma malédiction.* Vous serez au contraire mon peuple choisi & cheri. Vous formerez toujours une Nation sainte, édifiante aux yeux du monde, & agréable à mes yeux. Dans vos tentations je vous tendrai la main. Dans vos priéres j'ouvrirai le trésor de mes graces. Dans vos peines je répandrai mes consolations. Dans vos perpléxités & vos incertitudes j'affermirai vos pas. J'éclairerai les ténébres de votre esprit, je fortifierai votre volonté chancelante, j'augmenterai les saintes ardeurs de votre cœur. Ce malheureux monde que vous détestez avec tant de raison, aura beau

vous rendre mépris pour mépris; *vous en serez la terreur & l'effroi.* Votre patience lui reprochera son injustice, vos vertus confondront ses vices, toute votre conduite sera la condamnation de la sienne. Et si vous doutiez de cette alliance que je fais avec vous, sans jetter les yeux sur cet arc de lumiére, que vous pourriez pourtant regarder comme une figure de ce qui devoit vous arriver, considerez les François de Sales, les Chantal, & cent autres lumiéres que j'ai fait briller à la gloire de votre Ordre comme autant de nouveaux astres pour vous servir de guides. Quand donc vous réflechirez bien sur tout ce que j'ai fait en leur faveur, comprenez en même temps ce que je m'engage de faire pour vous. *Voilà quel sera le signe de mon alliance.*

Quel feu, ma chere Fille, quelle ardeur, & quelle impression de ferveur ne doivent pas exciter en vous de si grands modèles? Animez-vous donc à vous former sur leurs exem-

ples, pour meriter par les mêmes vertus les mêmes secours qu'ils ont tous reçus de Dieu. Je suis, &c.



LETTRE XLVI.

De la paix avec les autres.

VOulez-vous vivre en paix avec les autres ? Ma chere Fille, vivez avec eux comme vous souhaiteriez qu'ils vécussent tous avec vous. Qu'exigez-vous des personnes avec qui vous avez à converser & à vivre ? Vous voulez que dans leur façon de penser & d'agir elles aient pour vous les égards convenables. Dans leur façon de penser, vous souhaitez qu'elles ne se laissent point prévenir sur votre compte par des idées désavantageuses ; qu'elles ne conçoivent aucun ombrage de vos dispositions personnelles à leur égard ; & qu'elles n'écoutent ni les injustes soupçons, ni les faux rapports qui ne vous se-

roient pas favorables. Dans leur façon d'agir vous souhaitez qu'elles aient toujours un air ouvert & gracieux, des paroles obligeantes, des maniéres honnêtes & polies avec vous; c'est-à-dire que, pour ne jamais trouver rien d'offensant dans les autres, vous exigez qu'en tout & partout ils soient équitables & affables envers vous: équitables, dans les jugemens qu'ils feront de vous: affables, dans la conduite qu'ils tiendront avec vous. Voilà les deux points essentiels que vous regardez comme les deux grands moyens de vivre en paix avec vous; sçavoir, l'équité & la douceur. Souffrez donc qu'à mon tour je vous les propose à vous-même, comme étant en effet les plus propres à vous faire pareillement vivre en paix avec eux.

I. Pour vivre en paix avec les autres, il faut juger équitablement de leurs dispositions à notre égard. Manquer à ce premier devoir, ce seroit s'exposer à se prévenir mal-à-propos contre eux, & à leur laisser

entrevoir nos injustes préventions. Or il est certain qu'il n'en faudroit souvent pas davantage, pour les éloigner de nous, & pour rompre ainsi les liens de la charité qui doivent nous unir tous. Cependant il est extrêmement à craindre que même parmi les personnes vertueuses il ne s'en trouve plusieurs, qui aient sur cela de grands reproches à se faire. Il en est qui sont naturellement délicates sur ce qui les concerne, & qui n'écoutant que leur délicatesse, croient faussement les autres mal-disposées en leur faveur. Il en est d'autres qui sont naturellement trop sensibles; & qui, par leur trop grande sensibilité, se font des phantômes des moindres torts qu'on leur fait. Enfin il s'en trouve qui, peu courageuses dans les petites traverses qu'on leur suscite, ne s'occupent, ce semble, qu'à s'en nourrir l'esprit; & qui, par cette raison, n'entretiennent contre les autres que des pensées chagrinantes. Or avec de telles dispositions à leur égard, il ne vous

feroit guéres possible, ma chei Fille, de vivre en paix avec per sonne.

J'ai d'abord dit que nous sommes quelquefois trop délicats sur ce qui nous regarde personnellement, & que c'est cette extrême délicatesse qui nous représente souvent en autrui des indispositions contre nous que les autres n'ont pas. Pour vous en convaincre, examinez seulement d'où proviennent ces espéces d'aversions qu'on ne conçoit que trop souvent jusques dans les Maisons les plus réguliéres contre certaines personnes, & vous trouverez que pour l'ordinaire ce ne sont que d'injustes soupçons qui y ont donné lieu. Par exemple, qu'à raison de nos fautes journaliéres, un Supérieur ou une Supérieure nous fassent une sage & juste correction; qu'après bien des avertissemens secrets, mais toujours inutiles, ils y ajoûtent une reprimande publique; & que, vû notre peu d'amendement, nous les forcions d'en venir à quelque punition qui nous

humilie, & qui nous mortifie ; n'arrive-t'il jamais alors que nous prenions pour une mauvaiſe volonté de leur part ce qui n'eſt en eux qu'un effet de leur charité paternelle pour nous ? N'arrive-t'il jamais non plus que, quelque injuſte que ſoit le jugement que nous nous en formons, nous concevions quelque eſpece de dépit & d'animoſité contre eux ? D'où cela vient-il ? Vous le voyez ; de cette grande délicateſſe qui eſt en nous, & qui nous fait regarder comme un mal qu'on nous veut, le bien même qu'on nous fait. Or vous conviendrez aiſément, ma chere Fille, que ce n'eſt pas là le moyen de vivre en paix avec les autres.

De la même maniére, faut-il quelquefois autre choſe qu'un ſimple oüi-dire & qu'un faux rapport pour diviſer deux perſonnes qui vivoient bien enſemble ? Qu'on ait lâché un ſeul demi-mot, qui donne à entendre à l'une des deux que l'autre ne va pas droit avec elle, ſouvent il n'en faut pas davantage

pour la lui faire regarder de mauvais œil. Sur cela ſeul on entre en défiance de ſon amitié, on uſe de reſerve dans les confidences qu'on pourroit avoir à lui faire; & ſi malheureuſement on vient alors à échouer en quelque deſſein qu'on auroit entrepris, on conclut, ſans héſiter, que c'eſt cette même perſonne qui en rompt ſous main toutes les meſures. Sans autre connoiſſance on décide hardiment qu'on ne peut plus s'y fier; & l'on ſacrifie ainſi à ſes injuſtes ſoupçons un ami, ou une amie, d'autant plus déſolés d'un changement ſi peu merité, qu'ils n'en peuvent deviner la cauſe. Encore une fois d'où cela part-il? D'un fond de délicateſſe & d'amour-propre, qui fait qu'on n'écoute que ſoi-même. Vous comprenez aſſez, ma chere Fille, que je ſerois infini, ſi je voulois pouſſer plus loin cette induction.

J'ai dit encore que, parmi les perſonnes vertueuſes, il s'en trouve quelquefois de trop ſenſibles; &

qui, par leur trop grande ſenſibilité, ſe font des phantômes des moindres torts qu'on leur fait. Ici, comme vous voyez, je ne veux plus que ce ſoit ſur de ſimples ſoupçons, ou ſur de pures conjectures, ſur un ſimple oui-dire, ou ſur de faux rapports, que vous ayez à vous plaindre de quelque autre. Je ſuppoſe au contraire qu'on en a poſitivement mal uſé à votre égard, & que vous en avez une connoiſſance certaine. Ce ſera, ſi vous voulez, un accueil froid & glaçant qu'on vous aura fait, un ſentiment de mépris qu'on vous aura témoigné, un ton inſultant qu'on aura pris en vous parlant, une parole aigre & peu meſurée qu'on vous aura dite. Je veux même que de ſoi un tel écart ſoit d'autant plus offenſant qu'il n'a nullement été merité ou occaſionné de votre part.

Nonobſtant cela, je prétends que, ſi la paix en demeure alterée entre vous deux, il peut encore ſe faire que la cauſe du refroidiſſement ou de la rupture qui s'en eſt enſui-

vie, doive être attribuée à votre trop de sensibilité. Comment cela? C'est que, si vous y aviez été moins sensible, à la vérité, l'offense qu'on vous a faite, n'en auroit pas moins blessé la charité, mais au moins le bien de la paix n'en auroit pas souffert, & l'union des deux cœurs seroit toujours demeuré la même. A peine la faute a-t-elle été faite, que la personne qui l'a commise, a intérieurement senti & reconnu son tort. Dans le moment elle a rougi de son peu de retenuë: elle a blâmé, détesté, accusé, puni son imprudence; &, plus fâchée peut-être que vous-même d'avoir donné dans une pareille vivacité, elle n'a plus songé qu'aux moyens de la réparer. Cent fois peut-être elle vous a fait connoître la confusion & la douleur qu'elle en avoit. Mais parce que vous n'avez écouté que votre extrême sensibilité, vous vous en êtes sans cesse occupée, & votre imagination n'a pas manqué de grossir les objets. Vous avez regardé comme

un

un dessein prémédité de vous déplaire, une pure légereté, à laquelle l'esprit & le cœur n'avoient eu aucune part. Vous avez constamment rejetté toutes les marques de son repentir; & d'une faute qui vous étoit totalement étrangére, d'une faute qui pouvoit vous devenir si meritoire, d'une faute qui d'abord n'étoit peut-être connue que de vous deux, vous en faites une faute qui vous devient en partie personnelle, une faute que vous rendez publique par vos froideurs, une faute dont vous prenez sur vous devant Dieu toutes les suites. Jugez après cela si par une telle conduite il est possible de vivre en paix avec les autres.

Mais, direz-vous, il est des caractéres d'esprit si extraordinaires, qu'il est bien difficile de vivre en paix avec eux. Oui, ma chere Fille, la chose est difficile; & c'est pour cela aussi que j'ai avancé comme une troisiéme maxime dont j'ai ici à parler, que le maintien de la paix

avec les autres demande des ames plus courageuses qu'on n'en trouve quelquefois, & plus avancées en vertu.

En effet, prétendre vivre en paix avec les autres, sans qu'il nous en coûte rien, sans leur sacrifier rien, sans nous gêner & nous incommoder en rien, c'est ce que j'appelle une prétention chimérique. Je ne sçais même si dans toute la morale chrétienne il est pour les personnes qui vivent en société, aucune vertu dont la pratique fournisse chaque jour de plus fréquentes occasions de se vaincre & de se faire violence à soi-même. On peut dire qu'elles sont continuelles. Si l'on n'avoit à vivre en paix qu'avec des gens pacifiques, avec des personnes honnêtes & prévenantes, officieuses & obligeantes, n'ayant jamais nul désagrément à essuyer de leur part, on n'auroit non plus qu'à jouir en paix des charmes de leur société. Mais dans le grand nombre de ceux à qui l'on se trouve associé, il se ren-

contre quelquefois, comme vous disiez si bien tout-à-l'heure, des esprits si vifs & si bouillans, si legers & si peu réflechis, si contrarians & si entêtés, si entiers dans leurs sentimens & si absolus dans leurs volontés; on est même si continuellement exposé à n'en reçevoir que des rebuts & des brusqueries, que, pour vivre en paix avec eux, il est bien difficile de surmonter tous leurs caprices. Mais c'est pour cela même, ma chere Fille, que j'ai cru devoir vous exhorter ici à faire un grand fonds de vertu, qui vous éleve au-dessus de toutes leurs attaques, & qui vous empêche d'en prendre jamais occasion de troubler la paix.

Vous dit-on donc quelque parole offensante? Au lieu de répondre, retirez-vous dans votre cellule; & là, offrez à Dieu la petite mortification qui vous arrive. Songez qu'il vaudroit mieux avoir le monde entier contre vous, que de sçavoir Dieu mécontent de vous; que les paro-

les ne ſont que des paroles, qui peuvent bien battre l'air, mais qu'elles ne ſçauroient endommager une pierre; & que, ſi vous vous en ſentez ſi vivement frappée, c'eſt parce que vous n'êtes pas encore aſſez morte à vous-même. Reconnoiſſez dans les reproches qu'on vous a faits, que vous en avez bien de plus grands encore à vous faire devant Dieu; & ſi c'eſt une amie qui vous quitte, faites réflexion que quelque jour il vous faudra, bon gré, mal gré, vous ſéparer auſſi de toutes les autres. Que ce ſoit là le commencement & comme le prélude du grand & dernier ſacrifice que vous aurez à faire en ce monde. Puiſque les converſations peuvent devenir dangereuſes juſques à occaſionner le trouble, n'en ayez point d'inutiles, & tenez-vous dans la retraite autant que la choſe ſe pourra. Regardez comme un bonheur que les conſolations humaines viennent ainſi à vous manquer; & tenez-vous bien aſſurée que les conſolations céleſtes n'en deviendront que

plus sensibles & plus abondantes. Enfin, ma chere Fille, pour vous soûtenir contre les atteintes qu'on vous porte, pensez aux opprobres de JESUS-CHRIST, & dites-vous souvent à vous-même : Quoi ! JESUS-CHRIST a voulu être méprisé, & j'oserois me plaindre qu'on me méprise ? JESUS-CHRIST a eu des calomniateurs, & je me désolerois de ce qu'on me dit mes vérités ? JESUS-CHRIST est venu apporter la paix au monde, & je pourrois me résoudre à la troubler ? Non : Seigneur, par votre sainte grace, il n'en sera jamais ainsi de moi : & puisqu'en bien des occasions c'est par ma délicatesse, par ma sensibilité, par mon peu de vertu que je l'ai alterée ; désormais, sans plus faire aucun retour sur moi-même, pour vivre en paix avec tous, me comportant avec la plus exacte équité, j'aurai pour tous les égards que je leur dois.

II. Pour vivre en paix avec les autres, il faut user à leur égard de beaucoup de douceur. Sans être doux

& affable, on peut bien obtenir des autres qu'ils applaudissent aux bonnes qualités que nous pouvons avoir; & qu'ils louent une pénétration dans les lumiéres, une générosité dans les sentimens, une fidélité dans les promesses, un désintéressement dans les services, une franchise, une droiture qu'ils auroient reconnue en nous. Mais que, si nous ne sommes pas doux & humains, ils aiment jamais à lier avec nous, à moins qu'ils n'y soient portés par des vuës d'interêt; ou que, s'ils s'y trouvent déja unis, ils conservent la paix avec nous, à moins que de grands sujets de crainte ne les y forcent; c'est à quoi on ne doit pas naturellement s'attendre. L'homme n'aime point à être traité avec aigreur ou avec impolitesse. Il prétend au contraire être traité avec de grands ménagemens. Il veut qu'on le reçoive avec civilité, qu'on l'écoute avec patience, qu'on lui réponde avec honnêteté, qu'on ait de bonnes manieres à son égard. En un mot il veut qu'on

ait envers lui de la douceur en tout. Sondez présentement votre propre cœur, ma chere Fille, & voyez si au fond ce ne sont pas là pareillement vos prétentions. Il faut donc aussi que vous ayez des mœurs douces & polies envers les autres, comme vous voulez qu'ils soient doux & polis envers vous.

Gardez-vous cependant de porter jamais la douceur jusqu'à laisser les autres en paix, pour ne pas les troubler dans leur irrégularité. Comme ce n'est là qu'une fausse paix, ce ne seroit non plus qu'une douceur meurtriére. Loin de vous donc cette douceur timide qui craint tout, cette douceur molle qui condescend à tout, cette douceur aveugle qui veut ignorer tout, cette douceur lâche qui tolere tout. La véritable douceur, je dis celle qui veut qu'on traite ses freres comme on voudroit être traité soi-même, qui les console dans leurs peines, qui les supporte dans leurs défauts, & qui compatit à leur foiblesse, veut aussi qu'on les redresse

autres, qui demeure inalterable au milieu de leurs plus vives altercations, qui écoute d'un ſang froid admirable tous leurs différens ſujets de plainte, qui paroît ſenſible au malheur de leur déſunion, avide d'en prévenir ou d'en arrêter les ſuites, & qui en effet s'y prête avec une bonne grace qu'on ne ſçauroit trop admirer ? On peut dire que ces caracteres pacifiques ſemblent faits pour opérer des prodiges & des miracles de paix.

Tâchez donc, ma chere Fille, d'acquerir une vertu ſi douce & ſi aimable, & de l'acquerir, autant qu'il vous ſera poſſible, dans un ſouverain degré. Par les devoirs de votre charge êtes-vous obligée de reprendre ? Cherchez à faire aimer, & non pas à faire craindre la correction. Entre perſonnes égales, vous ſera-t'il échappé d'élever la voix & de prendre un ton impérieux ? Réparez votre faute par un air plus modeſte & par des manières plus humbles. Vous dit-on à

vous-même quelques paroles piquantes ? & ſentez-vous le feu de la repartie s'allumer en votre ame ? Au moment que vous vous en appercevez, faites intérieurement les plus grands efforts pour contenir ces premiers bouillonnemens du ſang & ces premiéres émotions de la nature ; gagnez ſur vous de ne pas répondre un ſeul mot. La replique eſt-elle déja faite ? & pour un ſeul trait de langue que vous aviez reçu, en avez-vous lancé pluſieurs autres ? Sur le champ jettez de l'huile ſur la plaie par des paroles de douceur. Je ſçais que la petite vanité en ſouffrira. Mais ignorez-vous donc qu'autant que, pour vivre en paix avec les autres, la douceur eſt néceſſaire ; autant il eſt néceſſaire auſſi d'avoir de l'humilité & de la charité pour avoir cette douceur Chrétienne, qui par charité n'offenſe perſonne, & qui par humilité ne s'offenſe de rien.

Je ſuis, &c.

LETTRE XLVII.

De l'amour envers Dieu.

QUand je parle ici de l'amour de Dieu à toute personne qui, comme vous, ma chere Fille, veut devenir parfaite, je parle de cet * *amour de perfection*, que saint Paul dit *être la plenitude de la Loi*, & qui est en effet comme l'ame & le mobile, comme le baume & le suc, comme le trésor & le prix de toutes les vertus. On conçoit assez par la façon dont cet Apôtre s'en explique, qu'il en avoit conçu les plus hautes idées : mais on ne conçoit pas moins, par l'explication même qu'il en donne, qu'il ne lui étoit pas si aisé à lui-même de les bien rendre. Il paroît au contraire par sa propre doctrine, que si d'une part il regardoit les propriétés de cet amour sacré comme

* Rom. c. 13. ℣. 10.

quelque chose d'incompréhensible à ceux qui ne les possedent pas, il les regardoit aussi comme quelque chose d'ineffable à ceux mêmes qui les possedent. Oui, s'écrioit-il écrivant au peuple d'Ephèse : * *Si je flechis les genoux, & si je demande à Dieu le Pere....... que JESUS-CHRIST habite dans vos cœurs, c'est afin qu'étant enracinés & affermis dans la charïté, vous la puissiez bien comprendre, & que vous connoissiez aussi la charité de JESUS-CHRIST, laquelle est bien au dessus de nos connoissances.*

Que n'ai-je donc aujourd'hui des paroles de feu ! je dis, de ce feu céleste & tout divin qui fait les Bienheureux dans le ciel, & les Saints sur la terre; pour parler dignement de ce double amour, dont l'Apôtre souhaitoit si fort la connoissance à ceux qui étoient sous sa conduite. Quelles sont les qualités de l'amour que nous devons avoir pour Dieu ? Quel est l'ordre que Dieu tient communément dans l'amour parti-

* Ephes. c. 3. ℣. 14. 17. 18 & 19.

culier qu'il a pour nous ? Ou, si vous voulez, à quelles marques pouvons-nous connoître si nous avons pour Dieu un amour de perfection ? A quels témoignages de la bonté de Dieu pouvons-nous connoître s'il a pour nous un amour de prédilection ? Voilà, ma chere Fille, les deux points importans que je me propose de vous dévélopper. Le premier dans cette Lettre, le second dans la Lettre suivante, pour ne pas embrasser trop de matiere à la fois. Plaise à Dieu que vous & moi en fassions notre profit.

I. Quels sont les caracteres de l'amour que nous devons tous à Dieu ? *Mesurez*, répond saint Paul, * *la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur de cet amour*; & à ces quatre dimensions vous connoîtrez les quatre qualités que doit avoir tout amour de perfection envers Dieu. Mais qu'entend cet Apôtre par *sa hauteur*, *sa profondeur*, *sa largeur*, & *sa longueur* ? Il entend un amour élevé par la subli-

* Ephes. c. 3. ✝. 18.

finité de son motif ; en voilà la *hauteur*. Un amour profondément enraciné dans nos cœurs par la chaleur & la vivacité de ses sentimens ; en voilà la *profondeur*. Un amour effectif par l'action & l'accomplissement de tous ses devoirs ; en voilà la *largeur*. Un amour constant par la perpétuité de sa durée ; en voilà la *longueur*. Un amour donc qui soit tout à la fois noble & élevé dans ses vuës, vif & ardent dans ses sentimens, agissant & effectif par ses œuvres, continuel & constant dans sa durée ; voilà, ma chere Fille, les quatre marques auxquelles vous allez reconnoître s'il est bien vrai que vous aimiez Dieu de toute votre ame & de toutes vos forces.

Amour noble & relevé dans son motif. Quoi de plus sublime que de rendre à Dieu amour pour amour ? J'ose le dire : comme Dieu, tout Dieu qu'il est, ne sçauroit rien faire de plus avantageux pour nous que de nous aimer, nous ne sçaurions non plus rien faire de plus

digne de Dieu que de répondre à ſon amour pour nous, par notre amour pour lui. C'eſt par-là que nous conſacrons toute notre reconnoiſſance à la grandeur de ſes bienfaits : & ce motif de reconnoiſſance eſt ſi fort du goût de Dieu ; il eſt même ſi fort & ſi puiſſant pour lui marquer tout notre amour, que Dieu n'en employa peut-être jamais de plus efficace pour porter ſon peuple à lui demeurer inviolablement attaché. En vain, donnant ſa Loi aux hommes, ſe fait-il voir à eux à la lueur des éclairs : malgré le bruit de ſon tonnerre, ils ne laiſſeront pas d'enfreindre ſes préceptes. En vain éclate-t-il en reproches & en menaces, en vain fait-il partir ſa foudre pour en frapper les coupables ; tous ces exemples de mort ne ſerviront, ce ſemble, qu'à donner lieu aux plaintes & aux murmures. Mais entreprend-il de leur faire ſentir tous les dangers dont il les a délivrés, le grand nombre d'ennemis qu'il leur a aſſujettis, la vaſte étenduë des pays

[redacted]

qu'il a ſoumis à leur empire : entre-t il dans une longue énumération, & dans un détail exact des prodiges qu'il a operés en leur faveur ; au ſeul récit de tant de bienfaits, il n'eſt plus rien qui les empêche de lui promettre une fidélité inviolable, & de lui jurer un amour éternel. * *C'eſt lui*, s'écrient-ils, *qui nous a tirés de la ſervitude d'Egypte, & qui nous a ſoûtenus dans le déſert par les plus grands miracles. Plutôt périr mille fois, que d'aimer d'autre Dieu que lui.*

Encore tous les jours, quoi de plus efficace pour s'exciter à aimer Dieu, que ſe dire à ſoi-même : Hélas ! que devenois-je, & quel auroit été mon malheureux ſort dans l'éternité, ſi par un pur effet de ſa miſéricorde Dieu n'avoit eu pitié de moi ? Mon ame, pouvons-nous nous cacher à nous-mêmes que dans notre vie il a été un temps où nous prenions le chemin de l'Enfer ? Par combien de liens ne tenions-nous

* Joſué, c. 24. ℣. 17 & 18.

pas au monde & à ses plaisirs? Grand Dieu ! que n'avez-vous pas fait pour les briser, malgré toutes mes résistances ? Quels traits de lumiére n'avez-vous pas présentés à mon esprit ? Quelle onction de vos graces n'avez-vous pas fait sentir à mon cœur ? Combien d'autres, qui en auroient profité mieux que moi, n'ont pas reçu de vous les mêmes faveurs? Par où donc puis-je avoir merité une telle préférence, moi qui ne merites que le châtiment ? Ah ! Seigneur, vous me commandez encore après cela de vous aimer. Ai-je donc besoin que vous me l'ordonniez par un précepte ? Et me faudroit-il d'autre motif pour vous consacrer tout mon cœur, que de vous aimer pour répondre à tant de bienfaits ? De-là quel feu, quelles ardeurs, quels transports ne s'allument pas pour Dieu dans les cœurs !

Amour vif & ardent dans ses sentimens. On ne s'occupe plus que de Dieu, on ne pense qu'à lui, on ne parle que de lui, on n'agit, on ne

vit que pour lui. Tout le reſte nous devient non-ſeulement indifférent, mais inſipide. Les compagnies du monde nous déplaiſent, ſes converſations nous ſont à charge, ſes divertiſſemens nous révoltent. Comme notre cœur ne goûte que Dieu, & ne ſe repoſe qu'en Dieu, c'eſt Dieu auſſi que notre cœur cherche en toutes choſes. Alors ce n'eſt plus cette ame qui autrefois ne ſçavoit ni chercher, ni trouver Dieu dans les créatures : elle le découvre dans tout ce qu'elle voit, dans tout ce qu'elle entend, dans tout ce qui lui arrive. Les cieux lui racontent ſa gloire, une fleur lui repréſente ſa beauté, le vol d'un oiſeau lui inſpire le deſir de s'élever vers lui, les richeſſes de la campagne lui démontrent ſa providence, tout ſert ainſi & tout contribue à enflammer ſon amour pour lui. Elle ſe reproche de l'avoir aimé ſi tard, & de l'aimer encore ſi peu. Elle voudroit avoir pour lui l'amour des Séraphins, & tenir le cœur de tous les hommes en ſa diſpoſition pour les engager à l'aimer.

Quelle différence, ma chere Fille des sentimens d'une telle ame avec les nôtres. Qu'il s'éleve en nous le moindre sentiment d'amour pour Dieu, nous sommes contens de nous-mêmes, & nous n'en demandons pas davantage. Cependant ce qui n'est souvent qu'une simple affection naturelle, nous le prenons pour un mouvement de la grace; & ce mouvement même de la grace, qui est en nous, & qui est de Dieu, nous le regardons comme un effet de notre correspondance à la grace. Nous confondons ainsi l'attrait divin qui nous porte à l'aimer, avec l'amour même; & nous attribuant ce que Dieu opére dans nos cœurs, nous ne laissons pas d'être aussi contens de nous-mêmes que si c'étoit là tout ce que Dieu demande de nous. Abus, ma chere Fille; abus même d'autant plus déplorable qu'il est plus commun. Aimer Dieu d'un amour réel & sincere ce n'est pas l'aimer en spéculation & en idée, c'est l'aimer en effet. Je ne dis pas

que cet amour doive être sensible: je sçais que cette sensibilité n'est pas en notre disposition. Aussi Dieu ne la demande-t-il pas de nous. C'est à lui de nous la donner ou de nous la refuser, selon que bon lui semble. Mais pour que ce sentiment d'amour ne soit pas illusoire, il doit nécessairement se manifester par la pratique de tout ce que Dieu demande de nous.

Amour effectif & agissant. (*a*) *Mes chers enfans*, nous dit l'Apôtre saint Jean, *que notre amour ne soit point en paroles, ni sur la langue; mais qu'il soit effectif & véritable. A cela*, ajoûte-t-il, *nous connoissons que nous aimons véritablement Dieu, & nous en serons convaincus dans nos cœurs devant lui.* Aussi, dit le Seigneur lui-même, la grande marque à laquelle vous pourrez connoître (*b*) *si vous m'aimez, c'est si vous observez mes commandemens* : car (*c*) *si vous*

(*a*) I. Joan. c. 3. ℣. 18. & 19.
(*b*) Joan. c. 14. ℣. 15.
(*c*) Joan. c. 15. ℣. 10.

les gardez en effet, vous demeurerez dans mon amour. Voyez donc, ma chere Fille, comment vous vous comportez à cet égard. Observez-vous les engagemens de votre Baptême, & les engagemens qui sont propres de votre profession & de votre état ? Aux obligations que Dieu vous a imposées par sa Loi, & aux obligations que vous vous êtes imposées vous-même par vos vœux de Religion, joignez-vous la pratique des conseils Evangeliques ? Par la grace du Seigneur vous voilà établie dans la charité parfaite qu'il exige de vous ; & autant que vous serez fidelle à pratiquer inviolablement tous ces devoirs, vous demeurerez dans son amour.

Quand, selon le premier & le plus grand de tous les préceptes, nous aimons bien Dieu * *de tout notre cœur, de toute notre ame, de toutes nos forces, & de tout notre esprit*, nous voulons lui plaire en tout, & nous ne lui voulons déplaire en rien.

* Luc. c. 10. ℣. 27.

Deux dispositions habituelles qui seroient dignes d'un amour fervent & extatique. Tâchez, avec la grace, de les produire & de les former en vous. Ne chercher en tout que le bon plaisir de Dieu, & vouloir le contenter en tout; voilà la premiére. Ne vouloir lui déplaire, ni le mécontenter en rien, non pas même dans les moindres choses; voilà la seconde. Quelle consolation pour une ame qui est heureusement parvenue à faire de ces deux héroïques maximes la regle de toute sa conduite! Sentir qu'elle est à Dieu de tout son cœur, & le sentir par la continuelle application qu'elle apporte à exécuter toutes ses saintes volontés, est-il rien sur la terre qui puisse égaler un tel bonheur? Est-il même rien qui puisse le troubler? J'avoue bien qu'une telle ame est encore sujette à s'affliger souvent de bien des fragilités que la foiblesse humaine ne peut pas toutes éviter: mais l'affliction même qu'elle en a, devient pour elle quelque chose de consolant. Elle y trouve une preuve

d'ajoûter avec le même Apôtre : * *Je suis assurée que ni la mort, ni la vie, ni les Anges, ni les Principautés, ni les Vertus, ni le présent, ni l'avenir, ni la puissance, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il y a de plus bas, ni nulle autre créature ne nous pourra séparer de l'amour de Dieu, qui est fondé en* JESUS-CHRIST *nôtre Seigneur.* Benissez-en le Dieu des miséricordes : vous voilà ennoblie & enrichie de l'amour constant qu'il veut de vous. Je suis, &c.

LETTRE XLVIII.

De l'amour de Dieu envers nous.

Quel est l'ordre que Dieu tient communément dans l'amour particulier qu'il a pour nous ? Voilà, ma chere Fille, ce que je vous ai promis, dans ma précédente Lettre, de vous

* Ibid, ỳ. 38. & 39.

dévoiler dans celle-ci. Obſervez d'abord qu'il s'agit ici uniquement de ces ames choiſies, pour leſquelles il paroît que Dieu a un amour ſpécial & particulier. Obſervez encore que, par rapport à ces mêmes ames choiſies, il ne s'agit pas d'une conduite qui ſoit tellement invariable en Dieu qu'elle ſoit toujours la même dans toutes. Quelque amour de prédilection que Dieu ait pour elles, il demeure toujours le maître de les conduire par telles ou telles voies qu'il lui plaît de choiſir : & non-ſeulement nous ne trouvons nulle part que Dieu ſe ſoit aſtreint à uſer d'une même méthode envers toutes; mais encore il conſte, par bien des exemples éclatans qu'il en a donnés au monde, qu'il ſçait diverſifier ſes dons ſelon la multitude infinie des reſſorts qu'il tient renfermés dans les conſeils de ſa ſageſſe. Nous parlons donc uniquement de la conduite commune & ordinaire que Dieu tient envers les ames qu'il aime d'un amour particulier.

Le premier effet que cet amour divin ait coûtume d'operer en elles, est de les prévenir par les bénédictions de sa douceur, de les attirer par une suavité merveilleuse, par l'onction de sa grace, & de les gagner par l'attrait de ses charmes. Comme il s'agit dans ces premiers temps de conversion de détacher une ame de l'amour des créatures, & d'en déprendre son cœur, malgré la forte attache qu'elle a communément alors pour les choses de ce monde, pour ne pas faire d'abord une trop grande violence à ses passions qui pourroit la rebuter, Dieu la retire d'un plaisir par un autre plaisir, du plaisir imaginaire qu'on goûte avec le monde, par le plaisir inestimable qu'il y a d'être à Dieu ; & pour adoucir les répugnances qu'elle y rencontre, Dieu l'y aide par des faveurs & des consolations sensibles qui ne contribuent pas peu à obtenir d'elle le généreux sacrifice qu'elle lui en fait. Je n'en veux, ma chere Fille, d'exemple qu'en vous-même. Vous n'avez

ſans doute pas oublié tout ce qu'il vous en coûta pour dire au monde un adieu éternel. Rappellez-vous donc toutes les rudes attaques que vous porta la chair & le ſang pour tâcher de vous retenir dans ſes piéges. Cent fois vous réſolutes de vous dérober à ſes embûches, & autant de fois auſſi vos penchans naturels s'y refuſoient. Dans des combats ſi terribles à la nature, que fit le Seigneur pour vous rendre triomphante de tous ces aſſauts ? Vous le ſçavez ; & vous ne vous en reſſouvenez jamais ſans y reconnoître une providence particuliére de Dieu ſur vous. Il vous fit ſentir les douceurs de ſa grace ; & par les doux tranſports qu'elle excita dans votre cœur, il vous fit deſirer, rechercher, embraſſer avec joie ce même état de vie, qui juſques là avoit ſi fort alarmé votre amour-propre. C'eſt ainſi que communément il en uſe encore tous les jours avec les commençans dans la vertu.

Ce premier pas une fois franchi,

soi: qu'il consiste pour les uns à se retirer totalement du monde, soit qu'il se borne pour les autres à quitter l'esprit du monde dans le monde même; quelle est encore la conduite la plus ordinaire de Dieu à leur égard? C'est, après avoir ainsi gagné leur cœur, de les engager à la pratique de toutes les vertus, qui sont les plus propres de l'état dans lequel il vient de les faire entrer. C'est de les porter à bien remplir tous les devoirs de la carriére qu'il vient de leur ouvrir, & dans laquelle chacun se trouve déja engagé. C'est de leur en adoucir la pratique par le saint repos qu'ils y goûtent, & par-là de former en eux l'heureuse & salutaire habitude de se bien acquiter de toutes leurs obligations. C'est de les affermir tellement dans la pratique du bien, qu'il en résulte de leur part une détermination ferme & entiére de n'avoir désormais que Dieu seul pour partage. C'est de les tenir dans sa dépendance, de les rendre entiérement soumis à ses ordres, & souples à toutes ses volontés.

Mais parce qu'ils ont encore & beaucoup de défauts à corriger, & beaucoup de pechés à expier, pour leur apprendre à mortifier leurs goûts, & à satisfaire à sa justice pour tous leurs égaremens passés, après les avoir sevrés des consolations du monde, il les sevre encore des consolations de la vertu. Etat si dur & si pénible à la nature, que, quelque longue durée que Dieu ait coûtume de lui donner, la plûpart ne s'y accoûtument pas, & le trouvent toujours plus nouveau. Etat d'obscurités & de ténébres, où l'ame privée des vuës, des lumiéres, des clartés dont elle avoit joui auparavant, ne sçait presque plus ni ce qu'elle veut, ni ce qu'elle fait. Etat de sécheresses & d'aridités, où sevré, sans exception, de toute sorte de douceurs sensibles, on ne sent plus qu'une pesanteur naturelle, une nonchalance, une répugnance à faire le bien, & où l'on doute souvent s'il ne seroit pas mieux d'en abandonner la pratique, que de s'en acquiter avec tant

avons de nous menager dans le Ciel des protections auprès de Dieu. Voyons ensuite quel est, à mon avis, le choix que nous devrions faire de nos saints protecteurs.

I. La difficulté n'est pas de sçavoir si nous avons besoin dans le Ciel de protection auprès de Dieu. Chacun n'a qu'à bien connoître ses propres miseres, pour en trouver la preuve au dedans de soi-même. Le point est de bien comprendre tout le poids du crédit qu'ont les Saints dans la gloire, pour les engager à l'employer pour nous. Mais comment pourrions-nous douter du grand crédit qu'ont auprès de Dieu les Saints qui sont dans le Ciel, tandis que nous voyons que sur la terre même les Saints sont quelquefois si puissans auprès de lui ?

Je ne parle pas seulement de cette autorité absolue que Dieu semble quelquefois leur avoir donnée sur les saisons pour les régler, sur les élémens pour les changer, sur les orages pour les calmer, sur toute la

[redacted]

nature pour en franchir les loix : ce pouvoir ne fut jamais accordé au grand nombre. Mais ce que Dieu semble avoir étendu à tous les justes sur la terre, c'est l'attention favorable qu'il a toujours témoigné donner à leurs suppliantes recommandations. Ce sont les égards qu'il a pour eux dans les sollicitations qu'ils lui font pour les autres. Que, dans l'ancien Testament, le Grand-Prêtre s'intéresse auprès de lui pour l'indigne Héliodore : (a) *Rendez graces à Onias*, dirent les Anges du Seigneur à celui-ci ; *car c'est pour l'amour de lui que Dieu vous accorde la vie.* Qu'à la naissance du Christianisme, (b) *l'Eglise ne cesse point de recommander à Dieu dans ses prières Pierre qui étoit gardé dans la prison.....* (c) *Vient un Ange qui le délivre de la puissance d'Hérode*, & qui le met en liberté. Etoit-il autrefois rien de plus ordinaire dans les pénitences canoniques, que de voir

(a) II. Machab. c. 3. ℣. 33. (b) Act. c. 12. ℣. 5. (c) Ib id. ℣. 11.

les pénitens publics se rendre aux portes des Eglises pour y solliciter les priéres des Fidéles ? Je ne sçais si le grand saint Xavier écrivit jamais des Indes aucune Lettre à saint Ignace, sans se recommander aux priéres des Religieux de leur Compagnie, & sans ajoûter qu'il en retiroit toujours de plus en plus de puissans secours auprès de Dieu. Or si Dieu écoute si favorablement les Saints qui sont sur la terre, combien plus recevra-t'il avec bonté les supplications des Saints qui, dans le séjour de la gloire, ont un continuel accès auprès de son Thrône ?

Mais, me direz-vous, ne pouvons-nous pas dans tous nos besoins nous adresser immédiatement à Dieu même ; & ce recours à Dieu n'est-il pas suffisant ? Pourquoi donc, quelque legitime que soit l'invocation des Saints, recourir à eux pour implorer leur protection ? Oui, ma chere Fille, nous pouvons, & nous devons même nous adresser immédiatement à Dieu dans tous nos besoins. Non-seulement

Dieu nous le permet, malgré notre bassesse & notre néant; mais encore il nous l'ordonne, & il nous en a fait un devoir rigoureux & indispensable. C'est lui seul qui est l'auteur de toutes les graces de sanctification & de salut; & il veut que, comme elles dérivent toutes de lui comme de leur source & de leur principe, ce soit à lui que nous les demandions. Il veut que nous lui exposions nos besoins, que nous lui fassions un humble aveu de notre insuffisance, que nous implorions son secours; & il veut bien recevoir nos priéres comme un hommage que nous rendons de notre dépendance à la souveraineté de son Etre. Si même nos priéres se trouvent accompagnées d'une intention pure & bonne, d'une foi vive & ardente, d'une humilité profonde, d'une résignation entiére à ce qu'il lui plaira d'en ordonner; il se fait un plaisir de benir nos demandes, sans qu'il ait besoin que de lui seul pour les exaucer. Mais pour l'ordinaire nos

priéres ſont ſi foibles & ſi défectueuſes, que nous avons beſoin d'un très-grand ſecours auprès de lui.

Hélas ! combien de damnés brûlent en Enfer, qui n'auroient jamais été réprouvés, s'ils avoient eu ſoin de ſe faire dans le Ciel des protecteurs qui euſſent vivement intercedé pour eux ! Ce n'eſt donc pas qu'abſolument parlant tous ne puiſſent ſe ſauver en s'adreſſant à Dieu même, & à Dieu ſeul : mais c'eſt qu'avec le pouvoir de ſe ſauver, pluſieurs ne ſe ſauveroient pas en effet, s'ils n'étoient grandement ſecourus auprès de lui. Parmi les hommes mêmes ne voyons-nous pas tous les jours que, pour fléchir les Grands de la terre, on intéreſſe tout ce qu'il y a de plus accrédité auprès d'eux ? Mais quoi de plus déciſif en cette matiére que ce que JESUS-CHRIST lui-même nous a recommandé à cet égard, quand il nous a dit : * *Faites-vous des amis...... afin que, quand vous ſerez*

* Luc. c. 16. ℣. 9.

réduit à l'extrémité, ils vous reçoivent dans les demeures éternelles.

II. Il ne s'agit donc plus que du choix que nous devons faire de nos saints protecteurs. A parler en général, les plus puissans auprès de Dieu seront toujours ceux qui, à raison de nos grandes miseres, nous conviennent le mieux. De ce nombre doivent toujours être les saints Anges que Dieu nous a donnés pour conducteurs, & les Saints dont nous portons les noms, que l'Eglise nous a donnés pour Patrons. De ce nombre doivent être pareillement, dans chaque Société Religieuse, tous les Saints & Saintes, qui, mis par l'Eglise au rang des Bienheureux, ont été pendant leur vie ou les Chefs, ou les Membres du même Corps Religieux. Est-il encore quelque Saint nommément, par le canal duquel on croye avoir par le passé reçu de Dieu quelque grande grace ? Ou en est-il quelque autre pour qui l'on se sente un attrait particulier ? Ce sont là autant de Saints dans la gloire, aux-

C'eſt qu'un de ſes proches parens s'intéreſſa pour eux auprès d'elle. Vous ſçavez qu'il ne s'agiſſoit pas de moins que d'empêcher la ruine entiére du Peuple de Dieu dans tout l'Empire d'Aſſyrie. Aſſuérus avoit déja ſigné l'arrêt de ſa perte, & toute la Nation Juive ſe trouvoit à la veille de périr par un maſſacre univerſel. Quelle fut donc la main qui détourna le coup? Nous convenons bien que ce fut le pouvoir & la faveur de la Reine auprès du Roi. Mais à la ſollicitation de qui la Reine s'y employa-t'elle ſi ardemment, ſi efficacement, ſi heureuſement? Ce fut à la ſollicitation de ſon ſeul parent. Mardochée étoit ſon oncle paternel: il la pria, il la preſſa, il la conjura de ſe montrer en faveur de tout Iſraël; & ſi d'une part tous les Iſraëlites durent leur conſervation & leur vie au grand crédit d'Eſther auprès du Roi, de l'autre il n'y en eut aucun qui ne s'en crut, en grande partie, redevable au zéle & aux inſtances de Mardochée auprès d'Eſther.

Sur ce principe donc de faveur & de credit auprès de ses plus proches parens, qui jamais eut plus lieu de s'en flatter que les parens de la très-sainte Vierge ? Jugez-en, ma chere Fille, par les prérogatives d'honneur & de gloire que cette parenté leur a procurées. Quoi de plus sublime que d'avoir été, comme saint Joseph, choisi parmi eux pour devenir l'époux de Marie, le protecteur de sa virginité, le pere nourricier de Jesus-Christ, & d'avoir été préposé sur la sainte famille, la plus pure & la plus parfaite, la plus auguste & la plus respectable qui se puisse imaginer ? Si, selon l'oracle du Saint-Esprit, le mérite des enfans fait la gloire de leur pere, quelle gloire pour saint Joachim & pour sainte Anne d'être devenus les pere & mere de la Mere de Dieu, & les ayeux du Sauveur du monde ! Trouvez, si vous le pouvez, des titres plus majestueux, une plus haute idée de grandeur & de noblesse, un plus riche fonds d'éloge. Pour ne parler que de

mêmes honneurs. Si donc chez tous les Potentats de la terre, les Princes du ſang Royal ont un rang de diſtinction que la plus haute fortune n'oſeroit leur diſputer, pourquoi dans le Royaume de Dieu même ceux qui par les liens du ſang tiennent au Roi des Rois & à la Reine du ciel & de la terre, ne jouiront-ils pas du même honneur ?

Que ſeroit-ce néanmoins, ſi à tant de prérogatives de grandeur & de gloire je venois à ajoûter ici toute l'excellence & l'étendue de leur mérite ? Entre tous les parens de la très-ſainte Vierge que j'ai nommés, en eſt-il un ſeul en qui nous n'admirions l'aſſemblage de toutes les vertus ? Reſſouvenez-vous ſeulement que c'eſt de l'un d'eux que JESUS-CHRIST a dit qu'il n'en étoit jamais né de plus grand parmi les enfans des hommes.

Or, ma chere Fille, voilà les grands Saints, dont je voudrois vous faire autant de protecteurs auprès de la très-ſainte Vierge, pour l'engager par

* *qu'il n'est pas donné à l'homme d'en faire une peinture fidelle.* Quand pour toute description de la splendeur qu'une sainte Thérèse a apperçue dans le séjour de la gloire, nous lui entendons raconter simplement que le soleil n'est que ténébres, & que la neige ressemble à de la suie : si on les compare à l'éclat qu'elle y a vû, quel est l'homme sensé qui oseroit entreprendre d'en décrire tous les charmes ?

Mais aussi que, parce qu'on ne sçauroit comprendre en cette vie toute la grandeur & toute la magnificence de cette félicité suprême, on ne songe pas plus à en considerer les beautés que si on n'y comprenoit rien du tout, ce n'est pas le moyen de parvenir à s'en assurer la possession. Il faut s'en remplir l'esprit, si on veut en nourrir son cœur ; & plus il est impossible en ce monde de s'en faire à soi-même un fidele portrait, plus il résulte de cette impossibilité là même qu'on ne sçauroit

* II. Cor. c. 12. ℣. 4.

tout en fête, félicitant dans la gloire ceux des Saints & des Saintes que nous honorons si solemnellement sur la terre ? Oui, il me semble voir toute la Cour céleste, mêlant sa joie avec la leur, & ses concerts avec les nôtres, se conjouissant avec eux de ce nouveau triomphe, les accompagnant avec acclamation jusqu'au pied du Thrône de l'Agneau, & là se prosternant tous ensemble devant lui, pour lui en rendre d'éternelles actions de graces.

Figurez-vous, dans quelque vaste & puissante Monarchie de la terre, un jour marqué dans l'année, & spécialement consacré par le Roi même à faire honorer la Famille Royale & tous les Princes & Princesses de son sang. Quel empressement n'auroit pas toute sa Cour à leur rendre des hommages, qu'elle sçauroit être si agréables à son Roi ?

Sans supposition, quelle fête sur la terre fut jamais plus brillante que celle qu'on célebra à la Cour de Pha-

raon, lorſqu'on y vit arriver les freres de Joſeph ? Tous les Grands du Royaume qui ne s'occupent que de leur arrivée, qui en font courir la nouvelle de bouche en bouche, qui n'en parlent qu'avec extaſe, & qui ſe mettent en mouvement pour aller leur en témoigner leur joie. Joſeph leur frere; qui ſe ſent intérieurement ſi tranſporté du plaiſir de les revoir, qu'en les embraſſant tous l'un après l'autre, il ne peut s'empêcher de pleurer ſur chacun d'eux. Toute la famille Royale qui entre en participation de l'allégreſſe commune; & qui leur fait un accueil des plus diſtingués; le Roi lui-même qui eſt ſi charmé de les poſſeder dans ſes Etats, qu'en vuë de les y retenir, il ordonne qu'on appelle auprès d'eux toute leur parenté, qu'on faſſe venir juſqu'aux femmes & aux enfans même de leurs proches parens, qu'on pourvoye à toutes les commodités de leur voyage, & qui pour les attirer avec plus de facilité, leur accorde les plus amples poſſeſſions dans ſes

propres domaines, ou, comme s'en expliquent nos divines Ecritures, le suc & la moëlle de la terre, toutes les richesses de l'Egypte. Sont-ce là des honneurs convenables aux parens de celui qui dans le Royaume tenoit le premier rang après le Roi, de celui qui étoit regardé comme le sauveur de toute l'Egypte, & qui en cette qualité étoit la figure de JESUS-CHRIST même? Foible image cependant des honneurs que nous croyons être rendus aujourd'hui par toute la Cour céleste aux parens de la Reine des Cieux. En ce bas-monde rien qui approche des splendeurs & des joies du Paradis.

L'unique chose en quoi le ciel & la terre puissent ici se ressembler, c'est que sur la terre comme dans le ciel, nous rapportons à Dieu seul tout notre encens. Quand donc nous prétendons honorer Marie en honorant ses parens, c'est, comme parle saint Augustin, pour l'honneur du Fils que nous honorons la Mere, & c'est pour l'honneur de Dieu aussi

découlent ſans ceſſe toute la ſplendeur & tout le bonheur des Saints, mais où aucune pure créature ne ſçauroit jamais pénétrer. C'eſt le Thrône de Dieu même ; & il n'eſt pas ſurprenant qu'il demeure toujours impénetrable à des intelligences créées. Je parle de ce majeſtueux Thrône de la Reine des cieux, au deſſus duquel il n'y a, & il n'y aura jamais que le Thrône de Dieu ſeul. Je parle de tous ces brillans Thrônes d'amour & de feu qu'occupent depuis la création du monde, à la ſuite des Chérubins & des Séraphins, tous les neuf chœurs des Anges, & dont les différens rangs forment autour des cieux comme trois triples couronnes ſur les têtes de tous les Saints qui ont vécu ſur la terre. Je parle de tous ces précieux & magnifiques Thrônes de gloire, parmi leſquels ſont placés ceux qui doivent être pour nous-mêmes, ma chere Fille, l'heureux terme de notre courſe. Ce qu'il eſt aiſé de concevoir dès aujourd'hui, c'eſt combien une ame ſe félicite d'avoir patiemment

ſupporté en ce monde ce peu de peines & de ſouffrances qui lui ont mérité le glorieux ſiége & la riche couronne, dont elle entre en poſſeſſion en entrant dans le Ciel : mais d'en bien comprendre tout le prix & toute la magnificence, c'eſt ce qui ne ſe peut. Et quelque eſſor que nous puiſſions donner en ce monde à nos idées, comme auſſi quelque énergie que nous puiſſions donner à nos expreſſions, il en faudra toujours néceſſairement revenir à ce grand mot de l'Apôtre : *L'œil n'a jamais vû, l'oreille n'a jamais non plus entendu* le récit des ſecrets merveilleux & des ſublimes connoiſſances que Dieu communique à tous les Saints dans la gloire. Dès le premier moment de ſon entrée en Paradis l'ame entre dans les clartés de Dieu même, & par une ſcience infuſe elle connoît tous les Anges & tous les Saints. Elle ſçait qui ils ſont, les temps auxquels ceux-ci ont vécu ſur la terre, les lieux où ils ſont nés, les emplois qu'ils ont remplis, les

vertus qu'ils ont acquises. Elle entend, elle possede, & elle est en état de parler parfaitement toutes sortes de langues. Elle voit dans les choses naturelles tout ce que, malgré la plus longue étude, elle avoit ignoré jusqu'alors, tout ce que Dieu a livré en cette vie à la dispute des hommes, la composition de tous les élémens, la cause de toutes les productions, tous les ressorts qui font mouvoir la machine du monde, la nature de notre ame, son union avec notre corps, le principe de son immortalité. Mais ce qui la ravit & la transporte dans un état d'admiration où elle trouve toujours de nouvelles découvertes à faire & de nouvelles connoissances à puiser, c'est la vision intuitive de l'essence de Dieu même, de toutes les perfections infinies, de tous les divins attributs, de tous les ineffables mysteres qui sont en lui. A la vérité tous les Saints glorifiés n'en reçoivent pas la même portion de lumiéres, mais tous les reçoivent avec une profusion qui ne leur laisse

rien à desirer. Tous voient face à face, sans enigme, immédiatement en Dieu même, comment de toute éternité Dieu existe nécessairement, comment dans la Trinité des Personnes le Fils est engendré du Pere, & comment le Saint-Esprit procede du Pere & du Fils; comment il y a en Dieu des productions sans cause, des générations sans changement, des émanations sans dépendance, une immensité sans étenduë, une infinité sans bornes, une puissance sans limites, une éternité sans durée, une durée sans succession & sans mesure. Quand, à la vuë d'un objet si ravissant, l'ame bienheureuse vient à réflechir qu'elle l'auroit perdu sans ressource, s'il n'avoit eu pour elle un amour spécial & particulier, qu'il n'a pas eu pour tant d'autres qui se sont perdus eux-mêmes; faut-il être surpris de voir dans cette même ame un amour si vif & si ardent pour Dieu, qu'elle en est comme transformée en lui, & qu'elle ne vit plus absolument que de la vie de Dieu même? Aussi

quel contentement pour elle de voir les hommages continuels qu'il reçoit de tous les Citoyens du Ciel, les bénédictions qu'on lui donne, l'encens qu'on lui offre, les priéres qu'on lui presente, les vœux qu'on lui adresse, les concerts qu'on chante à sa louange, les parfums qu'on brûle au pied de son Thrône?

Non: *l'homme n'a jamais compris* quelle est dans le Ciel la joie des Bienheureux. Hélas! ma chere Fille, si un moment de douceurs célestes & de consolations sensibles nous fait goûter quelquefois une onction & des suavités de la grace, qui semblent nous transporter hors de nous-mêmes: si dans cette région de pleurs ces sortes de touches intérieures suffisent pour adoucir l'amertume de toutes nos peines: si de loin à loin quelques instans seulement de ces ferveurs consolantes rendent légeres nos croix les plus pesantes: si de pareilles faveurs, quoique toujours passagéres, souvent même purement momentanées, ont amorti dans les Martyrs

toute la rigueur des plus cruels supplices ; que doit-ce être dans le Ciel, où les consolations ne se distillent plus par intervalle, & comme goutte à goutte, mais où Dieu les verse par torrens, & où il emploie sa toute-puissance pour rendre ses Elus parfaitement heureux ? Selon le témoignage de JESUS-CHRIST même, ce n'est pas la joie du Seigneur qui entre dans l'ame du Bienheureux, l'espace est trop étroit & trop resserré pour la contenir : c'est l'ame même du Bienheureux qui entre dans la joie du Seigneur, & qui y nage comme dans un Océan de délices. Souffrez présentement que je vous le demande : dans la possession d'un si grand bien une telle ame peut-elle avoir rien à desirer ?

II. En Paradis on n'a rien à souffrir ; on n'y est pas même capable de douleur. Par-tout ailleurs, quelque part qu'on puisse être, on est en lieu de souffrance. La terre est un lieu d'exil : le Purgatoire est un lieu des plus rigoureuses expiations: l'Enfer

est le centre de tous les maux. Mais vous l'avez dit par votre Prophete, ô mon Dieu : *Nulle sorte de fléau n'approche jamais de votre demeure.* Tristesse, ennuis, dégoûts, pleurs, combats, douleurs, maladies, chagrins, mortifications, pénitences, austérités, tout cela est banni du séjour de votre gloire. Là on jouit d'un jour éternel, & toujours nouveau, d'un jour toujours calme, toujours serein, toujours délicieux, & qui n'est jamais sujet à aucune altération, ni à aucun changement. Là on jouit d'une société d'autant plus sure & plus unie, d'autant plus douce & plus charmante, qu'elle n'est composée que de tout ce qu'il y a de plus parfait dans l'univers. Quelle joie plus sensible que celle d'une ame qui, pour quelques momens seulement, jouit sur la terre de la présence de son saint Ange, ou de la présence de la Reine des Anges ? Quelle doit donc être la douceur de ce commerce qu'on a continuellement dans le Ciel avec toute la Cour

céleste ? Concevra-t'on jamais qu'il soit rien au monde qui en puisse troubler les charmes ? Est-il un seul Saint glorifié qui croye avoir trop souffert pour acheter une telle béatitude, & qui pense l'avoir payée trop cher par ses souffrances ? En est-il un seul qui aimât mieux revenir en ce monde pour y jouir des fades & insipides plaisirs des mondains ? Ou plutôt en est-il un seul qui ne voulût avoir encore plus souffert pour être plus élevé en gloire ?

Qu'on seroit heureux, si on sçavoit se dire avec saint Paul : (a) *Si nous avons part aux souffrances de JESUS-CHRIST, nous aurons aussi part à sa gloire !* Que de chagrins, que de mauvais momens on s'épargneroit dans la vie, si on sçavoit ajoûter avec cet Apôtre : (b) *Les afflictions du temps présent n'ont aucune proportion avec la gloire future qui éclatera en nous.* Dites-vous donc souvent à vous-même, ma chere Fille : Il est vrai, à

(a) Rom. c. 8. ℣. 17.
(b) Ibid. ℣. 18.

parler humainement, la vie est communément bien triste & bien amére, nos croix sont souvent bien multipliées & bien pesantes ; on peut dire que c'est une mort continuelle : mais un peu de patience, viendra le jour, s'il plaît au bon Dieu, que je serai avec lui dans le Ciel ; que je l'y verrai, non à travers les ténébres de la foi, mais dans tout l'éclat de sa Majesté ; que je n'aurai plus rien à souffrir, & que je serai heureuse du bonheur de Dieu même. Je gémis, il est vrai, de me trouver entourée de piéges, assaillie des plus vives tentations, & comme accablée de peines d'esprit ou de corps : mais un peu de patience ; le temps des consolations aura son tour, & elles seront si continuelles, si abondantes, si sensibles que j'en serai pleinement rassasiée. A quoi bon te plaindre, ô mon ame, de ce que tu te vois délaissée, abandonnée, méprisée, persécutée peut-être de tout le monde ? Encore un peu de patience, tout cela finira. Tu n'as plus que peu de temps à demeurer

en ce monde. Le temps de ta délivrance s'approche de jour en jour. Ton éternité n'eſt pas éloignée. Dieu lui-même ſera ton partage, & la poſſeſſion d'un ſi grand bien ſera ſans mélange d'aucun mal, elle ſera éternelle.

III. En Paradis on n'a rien à craindre. Le monde finira, & tout ce qu'il y a de périſſable finira avec le monde. Mais Dieu ne finira jamais; & tandis que Dieu exiſtera, ce qui ſera toujours, toujours auſſi les Bienheureux régneront avec lui dans le Ciel. Il y aura des millions de ſiécles que le monde aura paſſé avec tous ſes faux honneurs, avec tous ſes faux biens, avec tous ſes faux charmes; & il ne ſe ſera pas écoulé un ſeul inſtant de cette bienheureuſe éternité. Oui, peut ſe dire à lui-même tout Citoyen de la céleſte Patrie, je ſuis ſouverainement heureux, & je le ſerai toujours. J'ai abſolument tout à ſouhait: je n'ai rien à déſirer, je n'ai rien à ſouffrir, & je n'ai non plus rien à craindre; parce que la

joie où je nage, n'aura jamais de fin. Eternellement elle sera la même sans aucune diminution, sans aucune interruption, sans aucune altération, sans aucune appréhension qu'elle vienne jamais à cesser dans toute sa plénitude.

Ah! ma chere Fille, où est notre foi, si nous ne soupirons pas sans cesse après un si grand bonheur? C'est, dites-vous, que vous craignez de n'y pas arriver. Mais est-il possible que vous sembliez ne prendre de l'Evangile que ce qui vous effraie, & que vous rejettiez tout ce qui est le plus capable de vous rassurer? Quand Dieu vous menace, vous tremblez, & vous avez raison. Mais pourquoi n'esperez-vous pas quand il console & qu'il promet? Quand vous songez à vos pechés passés, vous craignez, & vous y êtes autorisée par l'incertitude du pardon. Mais pourquoi ne ranimez-vous pas votre confiance, quand vous pensez à tout ce qu'il a plû à Dieu de vous inspirer pour son amour? J'avoue que la vuë de

vos bonnes œuvres ne doit pas vous être un ſujet de vanité : mais n'a-t'elle rien non plus qui doive calmer vos alarmes, & diſſiper votre défiance? N'êtes-vous donc pas du nombre de celles qui ont tout quitté pour Dieu? Or n'a t'il pas dit que * *quiconque quittera ſon pere, & ſa mere, ſes freres, ſes ſœurs, en ſa conſidération, aura le centuple dès cette vie, & la gloire éternelle en l'autre?*

Pourquoi donc ne pas vous en tenir à une promeſſe qu'il a exprimée en des termes ſi formels? JESUS-CHRIST eſt-il moins vrai & moins ſincere? ou eſt-il moins puiſſant & moins infaillible quand il s'explique à notre avantage, que lorſqu'il s'explique contre nous?

Penſez au moins ſur votre propre compte avec la même équité que vous penſez en ce point ſur le compte des autres. Qu'avez-vous jugé à la mort de tant de ſaintes Filles avec qui vous avez vécu ſous un même toit, ſous une même Regle, & que

* Matth. c. 19. ℣. 29.

vous avez vues partir de ce monde avec tant de tranquillité ſur leur ſalut? Infailliblement vous aurez cru voir en elles la mort des juſtes? Avez-vous cru pour cela qu'elles n'avoient jamais offenſé Dieu, & que jamais non plus elles n'avoient eu lieu d'être troublées par la vuë & le ſouvenir de leurs pechés paſſés? Non; mais vous avez dit en vous-même : Elles ſont heureuſes * *d'avoir porté le joug du Seigneur dès leur enfance*: heureuſes d'avoir évité les piéges que le Démon leur tendoit : heureuſes d'avoir pratiqué les devoirs que la Religion leur preſcrivoit, d'avoir ſouffert pour leurs pechés toutes les peines que notre état leur impoſoit, & perſéveré juſqu'au moment auquel la mort les attendoit. Il y a toute apparence que Dieu aura agréé tous leurs ſacrifices; qu'il les aura reçues dans le ſein de ſa miſéricorde, & qu'elles jouiſſent préſentement de cette heureuſe immortalité, à laquelle nous ſommes tous appellés. Vous le dites d'elles;

* Thren. c. 3. ỷ. 27.

pourquoi donc en toute humilité ; & par une entiére confiance en Dieu, ne diriez-vous pas la même chose de vous-même ?

Mais comme cette idée avantageuse que vous avez toujours eu de leur félicité éternelle, ne vous a pas empêché d'ajoûter que, pouvant avoir toutes des restes de peines à expier pour leurs pechés, elles peuvent aussi avoir besoin d'y être aidées par vos priéres, vous avez en effet recouru aux suffrages de l'Eglise en leur faveur. Faites encore la même chose pour vous-même. Dans la vuë d'empêcher qu'au moment de votre mort il ne se trouve rien en vous qui puisse retarder le bonheur d'aller voir Dieu, recourez, autant que vous le pourrez, aux Indulgences de l'Eglise, & faites-vous une loi inviolable de ne manquer jamais aucune occasion de les gagner. Soyez au moins bien assurée que, faute d'avoir pendant leur vie usé d'une si sage & si salutaire précaution, il y en a bien dans l'autre monde qui font une longue

&

& rude pénitence pour avoir négligé, & comme entiérement oublié un si puissant moyen d'accelerer notre souverain bonheur.

Il est temps, ma chere Fille, que je mette fin à cet Ouvrage. Je crois les leçons qu'il contient assez multipliées, pour oser présumer qu'avec ce secours ce ne seront pas les instructions qui vous manqueront. Comme c'est sous les auspices de la très-sainte Vierge que je l'ai entrepris, & que c'est sous sa protection que je l'ai continué, je crois devoir lui en faire hommage en le finissant. Consacrez-vous à son service. Pour vous y aider, je vais joindre ici la formule que j'en ai dressée. Plaise à Dieu qu'elle produise en vous quelques-uns des salutaires effets dont j'ai déja vû tant d'exemples ! Je suis, ma chere Fille, tout à vous en notre Seigneur.

† PIERRE-FRANÇOIS
Evêque de Sisteron.

Acte de Consécration à la très-sainte Vierge.

VIerge sainte, pleinement instruit, par la foi, du haut rang que vous occupez dans le Ciel, du grand crédit que vous avez auprès de Dieu, de la bonté que vous témoignez pour les pécheurs; prosterné à vos pieds, je viens implorer votre puissante protection.

Mere de miséricorde, pour être touchée de mes besoins; daignez seulement jetter les yeux sur mes miseres. Mes passions sont si vives, mes tentations si violentes, mes pechés si multipliés, que j'ai tout à craindre pour mon salut. Laissez-vous attendrir sur mes malheurs.

Dispensatrice de toutes les graces, aidez-moi à sortir de toutes mes mauvaises habitudes; & en particulier rendez-moi plus retenu dans mes pensées, plus circonspect dans m.s

paroles, plus régulier dans mes actions, plus moderé dans mes desirs, plus patient dans mes souffrances, plus ferme dans mes résolutions, plus fidele à tous mes devoirs. Versez sur moi toutes les abondantes bénédictions du Ciel, dont vous êtes la dépositaire.

Auguste Reine des Cieux, pour toutes ces graces que j'attens de Dieu par votre puissante protection, voici l'engagement solemnel que je contracte avec vous. Je vous regarderai toute ma vie comme ma Mere, mon Avocate, ma Protectrice auprès de Dieu; & toute ma vie aussi je conserverai à votre égard tous les sentimens de respect, d'amour, & de reconnoissance que vos vrais enfans ont pour vous. Je mettrai ma gloire à défendre vos interêts, à honorer votre culte, à l'affermir dans tous ceux qui dépendront de moi, à célebrer vos Fêtes, à publier vos grandeurs, à invoquer votre saint nom, à imiter vos vertus.

Mere tendre & fidelle, recevez

cet acte de ma consécration à toutes vos volontés; du même cœur que je vous l'offre; & après m'avoir protégé pendant ma vie, ne m'abandonnez pas à l'heure de ma mort.

Oraison à la Parenté de la très-sainte Vierge.

DIvin JESUS, qui, pour la gloire de votre auguste Mere, nous avez permis d'honorer tous ses parens dans une seule & même solemnité: par la réunion de leurs mérites, faites que nous éprouvions tout le poids du crédit que de tels Intercesseurs doivent avoir auprès de vous par la réunion de leurs priéres. Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE

DES MATIÈRES

Contenues en ce ſecond Volume.

TABLE.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Les Lettres Spirituelles de Monseigneur l'Evêque de Sisteron, Tome II.* C'est dans les oracles de l'Esprit-Saint que l'illustre Auteur de ces Lettres a sur-tout puisé les sages maximes qu'il inspire. Ces Lettres répondent à leur titre par l'excellences des vérités qu'elles renferment, & l'ordre dans lequel elles sont présentées. En Sorbonne le 21. Juillet 1757.

DE MARCILLY.

Le Privilége est au premier Volume.



UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 03018 8273